HUGUETTE PÉROL

CONTES ET LÉGENDES D'ÉTHIOPIE

FERNAND NATHAN

Contes et légendes de tous les pays

CONTES ET LÉGENDES D'ÉTHIOPIE

par
Huguette Pérol

Illustrations de René Péron

Éditions : NATHAN
ISBN : 978-2296015609

AVANT-PROPOS

L'Éthiopie n'est pas un pays d'Afrique comme les autres. La lumière y est douce et transparente. Alimentés par la saison des pluies qui s'étale de juin à septembre, les torrents dévalent les pentes abruptes de ses montagnes qui ont trois, quatre, et même cinq mille mètres de hauteur.

Ses habitants. « les hommes au visage brûlé », sont très éloignés du type africain classique : leur long nez, leurs grands yeux, évoquent les peintures égyptiennes.

Délaissant les vêtements aux couleurs bariolées dont raffolent les Africains de l'ouest, ils portent robes et costumes blancs, et se drapent dans une étole de même couleur. Une petite bande aux tons vifs borde le bas de la jupe et de l'étole, que l'on dispose différemment selon les circonstances : deuils, visites au palais, mariages.

Le peuple éthiopien est pauvre. Autour des familles nobles et de la cour, il mène une vie simple, dans des maisons rondes coiffées de chaume. Au centre de l'unique pièce, un feu de bois brûle à même la terre battue et l'on dispose quelques nattes pour dormir.

La vie de famille tient une grande place ; les enfants y sont rois, et les parents honorés et craints. C'est ainsi que dans leurs histoires la fille aimante, la femme fidèle, le frère généreux seront les héros favoris, avec l'inévitable débrouillard, lequel n'a pas de frontières.

Pour ces chrétiens fanatiques, la religion reste la grande affaire de leur vie : le clergé est influent, hiérarchisé à l'infini ; le carême y est strict, et la croix est le seul bijou qui ait vraiment inspiré les artistes. Pourtant, la région du Harrar – à l'est du pays – est en grande partie musulmane. Dans cette province où vécut Rimbaud les tribus sont rudes et sauvages ; le voyageur qui s'aventure sur leurs terres court les plus grands risques : tuer

un homme est un titre de gloire que les guerriers affichent en piquant dans leur chevelure une plume – blanche pour un chrétien, noire pour un musulman.

Mais l'Éthiopie reste une terre accueillante et paisible. Les jours de fête, on peut voir hommes et femmes se diriger en petites troupes vers leurs églises, construites çà et là sur des hauteurs, et dont la forme octogonale, un peu étrange et sévère, s'adoucit d'une ravissante croix ouvragée, plantée au sommet du toit.

Les gens y sont superstitieux. Leurs histoires parlent de fées et d'esprits malins, les Zars. *Les sorciers tiennent une grande place dans leur existence : tout chrétiens qu'ils soient, riches ou pauvres font appel à eux pour assister une femme qui enfante, supprimer à l'aide d'un couteau la luette des jeunes enfants – ce qui est un usage – ou même jeter un sort.*

Enfin, il y a leur histoire, qui remonte aux temps anciens de la Bible et offre plus de mystères que de certitudes. Cette mosaïque de tribus disparates qui forme l'Éthiopie n'a jamais eu qu'un rêve : trouver celui qui vaincrait l'éternel envahisseur, le voisin arabe. C'est ainsi qu'au long des siècles apparaît de loin en loin un homme qui, par une victoire, a sauvé son pays et su s'imposer le temps d'un règne, parfois par la douceur, mais plus souvent par la force.

Pourtant, ces rois dont la légende s'est emparée sont, à eux seuls, une raison de fierté pour tout le peuple, qui s'enorgueillit aussi de posséder, avec la plus ancienne dynastie, le plus grand nombre de saints, de moines et de monastères.

Dans ce pays qui reste féodal, rien n'a bougé depuis l'époque lointaine de la reine de Saba. Les Ras, *c'est-à-dire les grands seigneurs du royaume, sont soumis à un chef suprême : le Négus. Ce « Roi des Rois », dont la couronne à trois étages symbolise la fusion des provinces soumises, vit dans son palais, où le protocole a la raideur immuable des grandes cours européennes.*

Il sait cependant parcourir la ville dans une voiture qui marche à la vitesse d'un pas d'homme, pour que les pauvres, les déshérités, les mécontents, puissent présenter leurs requêtes, et lui permettre ainsi de rendre justice et de réparer les torts.

On y trouve la nostalgie d'une grandeur passée mais encore digne, et d'autant plus hautaine que les siècles l'ont fanée ; et l'on pense avec regret que ce décor immuable a déjà entrouvert ses portes au progrès.

La légende de la Reine de Saba

Aucune contrée au monde ne vous offre de plus beaux voyages dans le Temps et dans la Bible que l'Éthiopie. Le grand âge de ses rites, tant de fois séculaires, la douceur de ses paysages nous parlent de légendes ou d'histoires vraies, sans que l'on se soucie de savoir où finit l'Histoire et où commence la Légende.

De tous ces contes, le plus célèbre n'est-il pas celui de la Reine de Saba ? Certes, peu d'entre vous ignorent la merveilleuse aventure de cette grande héroïne, mais pour ceux qui ne la connaissent pas encore, comme pour ceux qui l'aiment déjà, voici cette légende, qui est une histoire vraie.

Il y a longtemps, vivait une jeune fille si sage et si belle que l'on ne savait pour quoi l'admirer le plus. Cette jeune fille pas comme les autres était Reine d'un pays fait à son image, ce pays doux et enchanteur du nord de l'Éthiopie qui porte encore son nom.

Depuis son avènement, Balkis – ainsi s'appelait la Princesse – vivait un rêve heureux. N'est-il pas grisant de posséder un grand Royaume, de vivre dans un palais peuplé de sourires amis, d'être adorée de ses sujets sans qu'il vous en coûte un souci ou une larme ? Mais l'ennui se mêla bien vite à cette existence facile et Balkis en vint à souhaiter l'occasion qui lui permettrait de montrer à tous ce que cachaient ce visage charmant et ces bonnes manières de princesse bien élevée. C'est alors qu'un fléau s'abattit, bouleversant son pays heureux, lui offrant l'occasion tant attendue d'être mise à l'épreuve et de sentir peser de tout son poids sa couronne de Reine.

Le malheur qui plongeait le Tigré dans une grande affliction était un dragon gigantesque, aux yeux étincelants, au dos couvert d'écailles, aux

griffes acérées, à la mâchoire prête à mordre et à engloutir sa proie, qui dévastait les contrées les plus fertiles, et par surcroît, exigeait chaque matin le sacrifice vivant d'une jeune victime.

Pour l'apaiser et éviter des ravages plus terribles encore, la population avait fini par accepter le sanglant tribut qu'on lui imposait.

C'est ainsi que, chaque matin, un groupe d'hommes et de femmes entraînait une adolescente de seize ans, déjà plus morte que vive, sachant le sort qui l'attendait. Les hurlements de la bête, les cris d'horreur de la victime éveillaient dans leurs huttes les paysans encore endormis, les tirant de leur sommeil pour les plonger dans un affreux cauchemar.

Émue du sort atroce de ces jeunes filles, Balkis décida de mettre fin à ce fléau. Elle réunit ses ministres et leur fit part de sa décision de prendre la place de la prochaine victime. Elle avait conçu un stratagème qui devait lui permettre de venir à bout du dragon et elle comptait le mettre à exécution dès le lendemain.

Son âge, expliqua-t-elle, la désignait comme victime, sa haute fonction comme responsable, et rien ne viendrait s'opposer à son plan déjà établi.

Ce fut un concert de protestations et tout fut mis en œuvre pour la dissuader. En fait, personne ne voulait croire en son succès – que pouvait faire cette petite fleur fragile, élevée à l'abri d'un palais, devant ce monstre qui mettrait peut-être moins de temps à la croquer qu'aucune autre ?

Pourtant, son entêtement eut raison de tous : supplications de sa vieille nourrice ou de ses courtisans, semonces des anciens ou des notables, rien n'y fit.

Après une nuit de méditation dans le silence de sa chambre, Balkis, se sentant animée d'un courage nouveau, s'apprêta calmement. Elle revêtit une robe blanche dépourvue d'ornements, qui la faisait plus belle encore dans sa simplicité, chaussa des sandales légères, et laissa flotter ses cheveux comme pour une course dans la montagne.

Dans la cour du palais, son cheval l'attendait, sellé de rouge et d'or. Elle l'enfourcha prestement et, suivie d'une petite troupe de fidèles, prit le chemin qui menait au repaire du dragon.

Le trajet fut long et silencieux. Balkis, paisible, se laissait aller aux cahotements de la route, préoccupée seulement de ne pas laisser tomber le petit agneau blanc ficelé, qu'elle tenait devant elle – et au sujet duquel personne n'avait osé l'interroger.

Le jour n’avait pas tout à fait dissipé la nuit lorsqu’elle arriva au terme de son voyage. La bête somnolait encore. Notre écuyère sauta à terre, refusant les mains qui s’offraient pour l’aider et, prenant l’agneau tout contre elle, s’approcha de la grotte.

Le silence planait – plus lugubre que les cris habituels du monstre, dont la silhouette effrayante se dessinait en noir sur un fond gris.

Balkis crut attendre une éternité devant une énorme masse qui, d’un moment à l’autre, pouvait s’éveiller, la voir, et l’engloutir.

Un hurlement l’ébranla, roulant et grondant comme le tonnerre de la saison des pluies – mais combien plus terrifiant que cet autre bruit si familier aux habitants de ce pays. L’orage, c’était la pluie bienfaisante ; ce grondement de bête affamée, l’annonce d’une mort prochaine. Pour Balkis, ce fut le signal : elle se détacha lentement de la paroi de la grotte où elle s’était plaquée, glissa vers le monstre à pas furtifs, puis, d’un geste résolu – mais le cœur battant à se rompre – jeta l’agneau dans la gueule ouverte. L’obscurité la protégeait encore, lui permettant de mener à bien sa ruse, et de tromper le Dragon, en substituant l’animal à la victime humaine qu’il réclamait.

Mais là ne s’arrêtait pas le plan de la Princesse. L’agneau était porteur d’un poison foudroyant. Aurait-il raison – enfin – du monstre sanguinaire ? Balkis, son audacieuse tâche accomplie, se réfugia derrière le mur en pierre de la grotte, fermant les yeux en cet instant qui devait décider de sa victoire ou de sa mort.

Elle n’eut pas à attendre, cette fois : un cri terrifiant de violence, un souffle d’ouragan, la crainte de voir la grotte elle-même s’effondrer sur sa tête, lui ouvrirent les yeux ; mais pouvait-elle y croire ? Déjà la Bête se tordait dans des convulsions d’agonie, se débattait avec rage contre un invisible ennemi, puis expirait enfin dans son dernier râle.

La scène, qui n’avait duré que quelques instants, avait paru un interminable siècle à notre petite princesse ; elle enfouit son visage dans ses mains et pleura de joie, ou peut-être aussi de cette peur longtemps contenue.

C’est seulement lorsqu’elle eut repris un peu d’empire sur elle-même qu’elle partit à la rencontre de la troupe qui attendait, tremblante et inquiète, l’issue du drame.

La petite forme blanche et gracile de Balkis leur apparut d’abord irréelle, puis elle se précisa, auréolée des premières lueurs du matin. Alors tous

tombèrent à genoux, louant le Seigneur, et acclamant leur princesse qui venait de mériter sa couronne de Reine.

Les mois passèrent ; la princesse apprenait maintenant son métier de souveraine, participant aux séances de conseils des ministres, et y donnant son avis. Elle n'omettait pas cependant de solliciter celui des autres, car elle était habile, et soucieuse de s'instruire, comme de plaire.

Pour parfaire son éducation et augmenter ses connaissances, elle avait décidé de s'entourer de savants et de sages, et passait avec eux ses heures de loisir, tant elle était avide de tout savoir.

Un jour, elle apprit que, loin vers le nord, vivait un grand Roi, dont la puissance et la sagesse dépassaient de beaucoup la sienne. Notre Reine en éprouva une curiosité si vive qu'elle en perdit le goût de tout ce qui faisait jusqu'alors son bonheur, oublia de manger et de dormir, bouda les réunions qui autrefois la passionnaient, et décida enfin d'entreprendre le voyage téméraire qui devait la conduire jusqu'à lui.

Après des semaines de préparatifs, le matin du départ arriva. Balkis avait veillé elle-même aux moindres détails, choisi avec soin les présents destinés au Roi : défenses d'éléphants, bijoux d'or, encens, peaux de bêtes, animaux rares, sans parler des nombreux esclaves nubiens, noirs et beaux comme des statues d'ébène.

La longue caravane s'ébranla ; c'était une file interminable de mules empanachées, de chameaux croulant sous les provisions de route, de chariots où s'entassaient avec les parfums d'Orient, les plus fabuleux ivoires. Les coffres personnels de la Reine étaient portés par douze éléphants à la taille imposante ; elle n'avait ménagé ni les robes de soie, ni les colliers et les diadèmes, ni les fards et onguents qui devaient faire d'elle la plus parée et la plus belle.

Ce fut une ville en marche, une ville en fête, qui se mit en route vers le nord.

Dans un grand palanquin, Balkis suivait cette foule, grave et silencieuse, comme on peut l'être au matin d'une grande décision. Elle n'ignorait pas les difficultés qui l'attendaient, les risques de la route qui seraient grands…

Le voyage fut long et périlleux : après des montagnes à escalader, plus hautes que les nuages, il fallut traverser des plaines brûlantes, puis franchir un fleuve grouillant de crocodiles, vaste comme la mer.

Des felouques avaient permis de transporter gens, bêtes et colis, sans incident ni perte, jusqu'aux rives sablonneuses d'Asie, préludant à la

traversée d’un immense désert.

Vents de sable, insectes, chaleur écrasante, rien n'ébranla le courage de la Reine. Au demeurant, la caravane avait prévu les moindres besoins du trajet – et un beau soir, alors qu’un peu lasse, elle évoquait la douceur clémente de son ciel, elle aperçut enfin les lumières de la ville où se profilait le palais du grand Salomon.

On dressa un camp pour la nuit, car il fallait reprendre haleine ; puis au matin, les plus beaux esclaves de la suite se dirigèrent vers la demeure royale, porteurs des magnifiques présents.

Salomon ne fut pas surpris de voir arriver cette procession : depuis des jours et des jours, il attendait dans l’impatience cette visiteuse de marque qu’il savait en route vers lui.

Ce ne fut donc pas l’étonnement, mais la joie de l’attente enfin comblée, qui anima son visage, tandis que les trésors qui défilaient sous ses yeux mettaient le comble à son enchantement. Rien de ce qu’il avait connu jusqu’alors ne ressemblait à ce qu’il voyait, et il se sentit conquis – avant même de la connaître – par cette Reine à laquelle il devait ces présents merveilleux.

Pour elle, il fit préparer les appartements les plus beaux, réunir les livres les plus rares, apprêter ses jardins qu’animaient de savants jets d’eau.

Ses projets de fêtes s’étalaient sur de longues semaines ; jamais visite royale n’avait suscité un tel émoi.

Le soir arriva : des émissaires, munis de torches et somptueusement vêtus de tuniques multicolores, escortèrent au palais la litière de la Reine, qui venait partager le premier festin de Salomon.

Balkis, en robe blanche, drapée d’un manteau écarlate, était auréolée d’un diadème d’or ciselé. Ses yeux soulignés d’un trait noir paraissaient immenses dans ce visage mince, au nez fin, et à la bouche si petite. De gros bracelets trop lourds accentuaient l’aspect délicat de ses poignets, et la lumière des torches mettait des reflets étranges sur sa peau d’ambre.

Devant la salle du trône, l’émotion s’empara d’elle, la rendant plus belle encore. Pour la première fois, elle connut la timidité craintive d’une jeune fille. C’était pour elle ce que nous appellerions aujourd’hui une entrée dans le monde, un premier bal et, comble de bonheur, Salomon venu l’accueillir au pied de son trône, n’était pas le sage vieillard qu’elle avait imaginé, mais le plus beau Prince charmant qu’elle eût jamais osé rêver.

De son côté, Salomon éprouvait une émotion plus grande encore. Comment cette frêle et ravissante personne pouvait-elle être la Reine savante et sage, dont la réputation avait franchi les frontières ? Merveilleuse rencontre que celle de ces deux êtres d'exception, qui les laissa un instant figés l'un et l'autre, comme s'ils étaient déjà entrés dans la Légende.

Les jours qui suivirent ne furent qu'une longue suite de fêtes, de représentations, de visites. La beauté de la Reine, la vivacité de son esprit, faisaient l'admiration de tous.

Certes, Salomon déployait de son côté tout son charme et sa science pour plaire à son invitée. Il ne se lassait pas de répondre à ses innombrables questions, et guettait ses moindres caprices.

Mais le temps fuyait, et Balkis songea qu'il fallait parler de son départ. Elle s'en ouvrit à Salomon, qui eut bien du mal à dissimuler son déplaisir : il sentit toute sa joie s'envoler, et en vint à reconnaître qu'il était éperdument amoureux, tant de l'esprit que de la grâce de la Princesse.

Hélas, comment dire cet amour, et le désir qu'il avait d'une union, alors que Balkis se montrait si distante et si réservée ?

C'est alors qu'appelant à son aide sa sagesse et sa ruse conjuguées, il conçut un plan ingénieux.

Au soir d'une journée où la Reine s'était montrée d'humeur plus joyeuse qu'à l'accoutumée. Salomon, faisant fi du protocole, congédia son escorte. Prenant alors son invitée par la main, il l'emmena en haut d'une tour, pour voir se coucher le soleil. L'heure était douce et les jardins qui entouraient le palais frissonnaient sous les jets d'eau. Balkis, émerveillée, se hissa jusqu'à la guérite placée tout en haut, en plein vent, et qui servait au guetteur de nuit. Oubliant son habituelle réserve, elle se laissait griser par la tiédeur du soir, le parfum des fleurs qui montait jusqu'à elle, la beauté des couleurs.

Salomon, qui connaissait le secret des cœurs, sut que le moment était venu pour lui de tendre à cette gazelle farouche le piège qu'il avait préparé.

Il désigna d'un geste tout ce qui l'entourait :

— N'est-ce pas admirable de voir l'œuvre de Dieu abandonnée avec confiance entre les mains des hommes ? Il a créé la nature dont nous avons fait ces jardins ; les sources, au gré de notre caprice, sont devenues ces jets d'eau, les pierres de granit, ce palais… Aimez-vous tout cela ?

— Plus que tout ce que j'ai pu connaître jusqu'ici – dit Balkis, dont les yeux brillaient d'admiration et d'enthousiasme. Le Roi sourit… – Seriez-

vous tentée – puisque vous aimez tant mon œuvre – de toucher à ce qui m'appartient sans m'en avoir averti au préalable ?

En tout autre moment, la Reine se serait sentie offensée, mais l'instant était à la détente… elle se contenta de rire, amusée :

— Monseigneur, cette idée ne pourrait jamais effleurer mon esprit !

— Alors faisons un pacte, car il nous faut jouer un peu ? Promettez de ne jamais prendre quoi que ce soit dans ce palais, sans m'en avoir demandé l'autorisation… S'il vous arrivait d'oublier cette promesse, je serais en droit d'obtenir de vous quelque chose en échange.

Balkis, gaie comme une enfant, promit, prit le bras offert de Salomon, et se dirigea vers la salle où l'attendaient les festivités de la nuit, les invités, les musiciens – et son rôle de Reine.

Le dernier jour arriva, et le dernier souper… Balkis cachait mal sa tristesse, ce qui ne manqua pas de donner à Salomon beaucoup d'espoir, et toute la gaieté qu'il fallait pour la dérider.

Le repas était plus somptueux qu'à l'ordinaire : en jeune fille gourmande qu'elle était, la Princesse fit honneur aux mets épicés, aux galettes croquantes et salées, aux gâteaux d'amandes baignant dans le miel.

Les vins étaient parfumés et si frais que l'on but jusqu'à une heure tardive… Aussi les yeux de Balkis se fermaient-ils déjà lorsqu'elle prit congé de son hôte.

Celui-ci, arrachant une torche des mains d'un serviteur, escorta la Reine le long des couloirs qui menaient à sa chambre, puis dans un adieu se retira.

Se laissant alors dévêtir par sa suivante, la princesse sombra délicieusement dans le sommeil.

Derrière les tentures brodées qui l'isolaient des regards, elle dormait maintenant comme une enfant, et les trésors du Roi venaient visiter son rêve. Rien ne pouvait troubler ce repos, pas même le léger bruit qui fit craquer le silence de la pièce.

Une ombre se profila, étouffant ses pas, et glissa, légère, tout près de la dormeuse ; puis elle se retira, après avoir déposé au pied du lit une cruche d'eau fraîche. La nuit retrouva sa paix ; une lune indiscrète animait les objets de la chambre, mais l'ombre gardait son secret, et protégeait le mystérieux visiteur. Il n'eut pas à se cacher longtemps. La Reine s'éveilla dans un soupir, la soif ayant eu raison de ses rêves. Son regard, en vain, chercha une servante. Personne à cette heure tardive. Que faire ? Attendre, appeler ? – C'est à ce moment qu'elle aperçut la cruche d'eau posée là, tout

près d’elle, si fraîche et si tentante qu’elle s’en saisit, et but à longs traits, sans se poser de questions… Alors, étouffant assez mal son triomphe et sa joie, l’ombre sortit de sa cachette et Balkis reconnut Salomon.

Toute autre qu’elle, en aurait conçu une grande crainte, mais c’était compter sans le courage, l’esprit, et peut-être aussi les sentiments de la Princesse.

D’une voix qui cherchait un pardon à sa témérité, le Roi s’excusa, mais le serment échangé quelques jours plus tôt ne venait-il pas d’être rompu ? – Balkis n’avait-elle pas touché sans permission préalable à la propriété du Roi ?

— Pourtant, il ne s’agit que d’un peu d’eau – hasarda timidement la Reine.

— De l’eau, mais n’est-ce pas le bien le plus précieux au monde ? – En être privé, c’est mourir à coup sûr, et aucun des trésors les plus rares ne peut lui être comparé.

Balkis fut-elle heureuse d’être tombée dans ce piège qu’elle avait souhaité au fond d’elle-même ? L’histoire ne le dit pas, mais seulement que, pour accomplir sa promesse, la Reine ne partit pas le lendemain…

Hélas, les histoires d’amour qui finissent bien – parce qu’elles ne finissent pas – sont celles des Rois et des bergères. Salomon et Balkis, qui s’aimaient, n’en étaient pas moins Roi et Reine.

Après de longs mois de bonheur, et d’une entente parfaite, il fallut se résoudre au départ. La souveraine ne pouvait prolonger indéfiniment cette absence, privant ses sujets du lien puissant, du chef estimé qu’elle était devenue pour eux tous.

Salomon l’estimait trop pour la retenir davantage. Il l’aida de ses conseils, soutint son courage. Avant de la quitter, il lui remit, au milieu d’un flot de présents, un anneau marqué du sceau royal.

— Prends cette bague, lui dit-il avec tendresse, et si le Ciel nous donne un fils, qu’il le porte en souvenir de moi : c’est à ce signe que je le reconnaîtrai.

Après le long et triste voyage qui la ramena chez elle, elle connut la douce consolation que l’on éprouve à revoir les siens. Mais combien plus douce encore fut sa joie, quand elle donna le jour à un fils, de retrouver en lui les traits de Salomon, son père.

Les années passèrent, le jeune Prince grandissait en âge, en beauté, mais aussi en sagesse, et sa mère était devenue une Reine influente et vénérée.

Un jour, voyant que le moment était venu, elle appela ce fils bien-aimé et, glissant l'anneau à son doigt, le chargea d'une mission auprès du Roi d'Israël.

Le voyage du jeune ambassadeur eut tout le faste voulu, et la caravane arriva un soir devant le palais de Salomon, mêlant une fois de plus ses couleurs violentes et son exotisme aux rues de Jérusalem.

Vous devinez l'émotion du vieux souverain, reconnaissant dans ce jeune homme les vertus et la beauté de sa mère, mais aussi beaucoup de lui-même. Quelle fut sa joie de pouvoir lui ouvrir ses bras, de lui poser mille questions, de le garder enfin auprès de lui !

Comme pour la Reine de Saba, il sortit ses livres les plus précieux, ses trésors les plus rares, ne ménagea pas ses conseils, et lui apprit enfin tout ce qu'il pensait être utile à son futur métier de roi. Puis un jour, riche de tout ce savoir, chargé de souvenirs et de présents, le Prince prit le chemin du retour, et rentra en Éthiopie pour y fonder, sous le nom de Ménélik 1er, la plus fabuleuse, la plus ancienne des lignées royales que le monde eût jamais connues… et qui, par delà les siècles, est parvenue jusqu'à nous.

La légende d’Amlak

Comme il était loin, déjà, le temps heureux de la Reine de Saba ! L’Éthiopie vivait, en ce XIIIe siècle de l’ère chrétienne, une période de désordres sans pareils. La dynastie des Zagoué s’était emparée du trône, massacrant sans pitié la famille régnante, et imposant un roi cruel et méchant, qui maintenait son peuple dans l’oppression et la servitude.

Ce roi se nommait Naqueto. Dans son palais, qui ressemblait davantage à un mauvais lieu qu’à une Cour, il avait trouvé des conseillers à son image. Imrou, l’intendant, était l’un d’eux : fourbe, avide, sans scrupules, sa triste réputation l’avait rendu odieusement célèbre.

Deux fois l’an, précédé de bandes armées, il parcourait la campagne, et prélevait sur les villages, déjà misérables de lourds tributs, laissant après son passage les paysans dans le dénuement le plus total.

Or, dans un de ces villages de la province du Choa, vivait le jeune Amlak, orgueil de son grand-père, le vieux Ras Manguesha, et lourd du secret de sa haute naissance. Ce garçon – l’avez-vous deviné ? – n’était autre que le descendant de l’illustre lignée des rois d’Éthiopie, remontant jusqu’à Salomon.

Survivant de cette famille détrônée, Amlak – comme le petit Joad de la Bible – avait dû sa vie sauve au hasard d’un massacre hâtif, aux soldats qui n’achèvent pas les blessés, à la main secourable d’une servante toujours prête à cacher dans son châle un petit enfant. C’est ainsi qu’en rentrant un jour d’un voyage, le Ras apprit la mort des siens, et recueillit, des mains compatissantes qui l’avaient sauvé, son petit-fils Amlak.

Les années avaient passé sans éteindre la haine dans son cœur, mais l'enfant avait grandi. C'était maintenant un jeune homme accompli. Instruit par son aïeul, il connaissait l'histoire de son illustre dynastie, et savait lire aussi bien qu'un moine les caractères savants du *Ghèze*. Il n'y avait pas plus adroit à la chasse, plus habile à faire du feu, plus subtil enfin pour rendre un jugement et donner un avis.

Tout trahissait sa haute naissance, et il était à lui seul une promesse, un espoir lointain, l'assurance enfin que tout n'était pas perdu.

Mais en attendant que se réalisât un jour ce grand rêve de justice, comme il était dur de se sentir humilié dans sa pauvreté, impuissant, sans autre aide qu'une poignée d'esclaves, respectueux et fidèles, mais aussi dénués que lui.

Un soir comme les autres, rentrant de la chasse avec son fidèle Taklou, le jeune prince aperçut le sinistre présage des cavaliers de Naqueto.

Tout le village était assemblé sur la place : hommes et femmes, bêtes à cornes et volailles ; il y avait des sacs entassés, et des enfants courant partout. Sans les gardes armés, l'accablement qui se peignait sur les visages, les plaintes étouffées, on aurait pu croire à un marché de semaine. Ce n'était hélas ! qu'un pillage légal et organisé.

Amlak s'était avancé, se dissimulant au milieu de la confusion générale. Son cœur battit plus fort lorsqu'il vit son grand-père s'avancer à l'appel de son nom et déposer aux pieds d'Imrou son modeste tribut : quelques poulets et un sac de farine.

— Est-ce tout ce que tu peux apporter, maudit vieillard, après six mois de travail ? Ta famille ne peut-elle rien produire de plus ?

— Je n'ai plus d'enfants, répondit le Ras, qui tremblait d'en dire plus, et de se trahir.

— Alors crève, chien, puisque tu es devenu inutile. Et du bout de sa botte, il envoya avec violence le vieillard rouler à terre.

C'en était trop pour le sang bouillant d'Amlak. N'y tenant plus, il écarta la foule, et alla se planter devant l'intendant, le regard fixe, chargé d'une haine mortelle qui ébranla l'assurance de l'envoyé du roi.

— J'ai quelque chose à ajouter à ce tribut s'il vous paraît trop misérable : le fruit de ma chasse – un lion que ma lance vient de percer d'un seul coup. Car je ne manque jamais ma proie, ajouta-t-il, en le regardant avec plus d'insistance encore.

Le silence, où se mêlaient peur et admiration, angoisse et joie contenue, fut rompu par le bruit d'un corps qu'on traîne. Taklou laissa choir aux pieds de l'intendant la bête superbe, fruit d'une journée de ruse, de marche, et de courage ; cadeau royal, qui ressemblait très fort à un défi.

— Bien. La peau est belle, j'accepte. Mais nous nous retrouverons, – précisa l'intendant, d'un ton de menace.

— Nous nous retrouverons, répondit en écho le jeune homme, qui détourna la tête, et se perdit à nouveau dans la foule, à la recherche de son grand-père.

— Où est le Ras ? Où l'a-t-on transporté ? Comment se sent-il, demandait-il autour de lui d'une voie angoissée.

— Le Ras a été reconduit dans sa *toukoul*, pendant que vous parliez à l'intendant. Il souffrait de sa mauvaise chute. Que Dieu maudisse ce méchant… murmura entre ses dents l'ami venu le renseigner. Mais allez vite retrouver notre Ras bien-aimé. Il s'inquiétait de vous, le pauvre homme.

Amlak courut aussi vite qu'il le put, oubliant de remercier, tant il était pressé de retrouver celui qu'il vénérait et qu'il aimait plus que tout au monde. Dans l'unique pièce de la maison, il le trouva étendu, respirant trop vite, n'osant bouger sur sa natte, tant son corps était endolori.

— Baaba, tu as mal – il l'appelait ainsi comme autrefois dans sa petite enfance – mais tu vas guérir, ce ne sera rien, je te soignerai, et je tuerai ces maudits chiens.

— Non, mon fils, je suis trop vieux, je ne guérirai pas et mon heure est venue.

Amlak se levait déjà, comme pour courir à la vengeance.

— N'en fais rien – pas encore en tout cas. Reste là, j'ai quelque chose à te dire… mais viens plus près de moi.

Péniblement il se mit sur un coude, se soulevant lentement. Puis, de sa main restée libre, il ôta l'amulette qui pendait à son cou, et l'offrit à Amlak.

— Prends ceci. Ce tube d'argent est tout ce qui reste à notre famille – à toi seul désormais – pour prouver nos droits à la royauté. Ce n'est pas un présent facile que je te fais, mais une mission dure et périlleuse que je te demande d'accomplir. Tu te trouves maintenant en possession du plan qui doit te permettre, à Axoum, de retrouver le trésor royal. Cela aussi a échappé, tout comme toi, à Naqueto ; avec ce trésor tu trouveras une cassette gravée du signe de Salomon. Cette cassette contient ce qui fera de

toi un roi… tu la déposeras dans les mains de *l'Abouna,* sans l'ouvrir toi-même, et il se chargera du reste. Promets-moi de faire tout cela, mon fils, et je mourrai heureux.

L'adolescent, bouleversé, sans comprendre encore le sens de ces phrases, mais conscient de la gravité de l'instant, s'agenouilla et répéta d'un voix rauque :

— Moi, Amlak, de la tribu de Juda, je jure sur ma vie de chercher ce qui est perdu, afin de rétablir la lignée de Salomon dans toute sa gloire.

Il lui remit un anneau marqué du sceau royal

Le Ras mourut le lendemain. Ni les pleurs, ni les soins de son enfant, ne purent retenir ce dernier souffle de vie qu'Imrou avait chassé à coups de bottes.

Seul au monde désormais, face à son étrange destin, résolu à tenir sa promesse, Amlak consacra quarante jours à dresser ses plans. Taklou, seul, était dans le secret – à quoi bon répandre cette rumeur d'espoir autour d'un projet qu'il valait mieux taire pour l'instant ? Imrou était déjà bien assez en alerte, prévenu contre ce jeune homme audacieux qui l'avait humilié et ridiculisé devant tout un village.

Les quarante jours écoulés, eut lieu le festin funèbre – dont l'usage s'est perpétué jusqu'à nous : pour ce repas, riches ou pauvres réunissent les meilleures bêtes de leurs troupeaux, et ne ménagent ni le *tedj* (hydromel parfumé dont les Éthiopiens raffolent) ni la farine, le beurre et la graisse.

Amlak avait consacré à ce repas le restant de sa maigre fortune, et l'on mangea et but au repos de l'âme du mort, comme s'il se fût agi d'un riche.

Le soir même de la fête, alors que chacun, rassasié, rentrait chez lui, Amlak sella Anka, sa petite mule blanche, ficela couvertures et provisions de route et, glissant dans sa ceinture son couteau de chasse, dit un silencieux adieu à ce village qu'il aimait.

Taklou suivait à pied son maître. La marche ne fait pas peur aux Éthiopiens, et leur endurance est proverbiale.

Pendant dix jours, ils prirent les chemins de haute montagne, faciles et bien tracés, s'arrêtant à la nuit, repartant avant l'aube. L'eau ne manquait pas, ni le bois, et il était aisé de faire un bon feu à l'étape.

Mais il fallut bientôt quitter la fraîcheur des cimes, et obliquer vers l'ouest.

La plaine était brûlante, nos voyageurs furent vite épuisés, et leurs réserves de boisson difficiles à renouveler. Ils décidèrent alors de consacrer au sommeil les heures chaudes, et de n'avancer que la nuit. Amlak n'osait avouer son découragement et sa fatigue.

Un jour pourtant, un événement inattendu bouscula la monotonie du voyage, aiguillonnant le courage du prince, et l'obligeant à changer de route. Un nuage de poussière ourlant l'horizon courait vers eux : des cavaliers, à n'en pas douter. Le nuage avançait et déjà Amlak se réjouissait de cette rencontre peut-être de nature à faciliter son voyage, quand Taklou, qui avait des yeux d'aigle, poussa un cri : « Les soldats du roi… nous sommes perdus, ils vont nous reconnaître ! »

Hélas ! le fidèle serviteur ne s'était pas trompé. Imrou arrivait à la tête de sa maudite armée. Il ne restait qu'à fuir. Taklou assis en croupe, les voilà partis tous deux, sortant du chemin où la troupe ne tarderait pas à arriver. Une forêt leur offrait un abri, ils s'y engagèrent au petit trot sec d'Anka, allant au hasard, ne cherchant qu'à s'éloigner du danger. Ils ne s'arrêtèrent pas avant la nuit tombée, épuisés de fatigue, tremblant encore, mais dès qu'ils eurent mangé un reste de galette, bu un peu d'eau, et récupéré quelques forces, ce fut pour s'apercevoir qu'ils étaient bel et bien perdus.

La fraîcheur tombait. Amlak fit un feu de bois, laissant brouter la mule :

— Remettons à demain nos soucis, et tâchons de dormir, dit-il. Il déplia deux couvertures et, s'étendant à même le sol, fut vite gagné par le sommeil.

Ce ne fut pas le soleil qui l'éveilla, bien qu'il fût déjà haut dans le ciel, mais la sensation étrange que l'on éprouve en se sentant observé avec insistance. Amlak leva les yeux, et fut sur pied en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Un guerrier se tenait devant lui, nu jusqu'à la taille. Un pagne de couleur flottant jusqu'à terre ceignait ses hanches minces. Sa haute stature, sa peau noire comme l'ébène, tous ses traits le rendaient différent du type amhara, plus délicat, plus petit, que l'on rencontre dans le Choa. Sa lance et sa hachette disaient combien la forêt devait être touffue, et hantée d'animaux sauvages.

Visiblement, il était l'envoyé de quelqu'un ; on le devinait chargé d'une mission et décidé à l'accomplir. Il fit signe à Amlak de le suivre, avec une indiscutable gentillesse, sans le contraindre, ni le brusquer – ce qui mit le jeune homme en confiance. Au demeurant, il n'avait pas le choix : l'amabilité du géant noir n'atténuait qu'à demi son air farouche et décidé.

Amlak chercha des yeux Taklou, et eut toutes les peines du monde à le tirer de sa cachette : ce grand diable, venu on ne sait d'où, ne lui disait rien de bon, et il fallut toute la force de persuasion du Prince, pour l'obliger à le suivre.

Ils partirent donc, le guerrier se frayant un passage, Anka fermant la marche, guillerette et tout heureuse de se trouver sans fardeau. Nos deux voyageurs, bien perplexes pendant ce long trajet, échangeaient des regards inquiets : si leur guide semblait connaître son chemin, il n'en allait pas de même pour eux… et par surcroît, son langage leur était totalement inconnu. Enfin, l'on arriva devant une énorme bâtisse, si bien dissimulée sous les arbres qu'ils ne l'aperçurent qu'au dernier moment.

Le guerrier en fit le tour, puis s’engagea sous un porche de pierre rouge, après les avoir invités à le suivre. Ils entrèrent. Une fraîcheur délicieuse régnait à l’intérieur. Sur une table, on avait disposé des jattes de lait caillé, des galettes chaudes, des viandes baignant dans une sauce rouge et parfumée, des outres gonflées d’hydromel. Taklou, revenant sur sa première impression, pensa que son guide était le meilleur des hommes ; tandis qu’Amlak se demandait s’il n’y avait pas un peu de magie dans tout cela.

Il ne se trompait qu’à moitié – et l’apprit un moment plus tard. Avant tout, il fallait faire honneur au repas. Les servantes, qui avaient reçu l’ordre de veiller à ce qu’ils ne manquent de rien, remplirent leurs verres et, après les avoir installés confortablement, poussèrent devant eux les plats odorants… jusqu’à ce que, d’un geste de la main, nos voyageurs repus mettent fin à ce festin. Alors, le guerrier vint s’incliner devant Amlak, le priant de l’accompagner et faisant signe à Taklou de rester – et celui-ci obéit d’autant plus volontiers qu’il ne demandait qu’à somnoler avec béatitude.

Un patio entouré de voûtes, un couloir, menaient à une pièce qui semblait isolée du reste de la demeure. Amlak remarqua aussitôt l’abondance de tentures et de trophées de chasse, le divan jonché de peaux de bêtes et, tassée au milieu de ce décor fantastique, une vieille femme – sans âge à force d’être vieille – mais dont les yeux fascinants le clouèrent sur place.

— Voyageur, sois le bienvenu dans la demeure de Kaa-vaizou !

Kaa-vaizou… Amlak n’en croyait pas ses oreilles. Il était donc chez cette vieille souveraine – un peu sorcière – dont son aïeul lui avait tant parlé. Certes, elle était réputée pour être des plus savantes, et son pouvoir de guérison était connu. Mais on en parlait toujours avec un peu de crainte, à cause du mystère qui l’entourait.

— Je connais tout de ton histoire, poursuivit-elle, et les malheurs de ta famille sont venus jusqu’à moi. Partout mes émissaires fidèles se renseignent, et je sais les dangers que tu as su éviter déjà. Voyons – et elle prit la main du jeune homme – je devine des dangers plus grands encore, mais la réussite viendra au moment du pire désespoir. N’oublie pas, en tout cas, le signe de naissance que tu portes sur ton épaule : sache en parler à la première menace de mort, car ce signe en forme de main entraînerait dans le malheur ceux qui oseraient verser ton sang. Demain, tu partiras dès l’aube ; épargne-moi tes adieux, mais reviens après ta victoire, une fois ta grande tâche accomplie.

Amlak, troublé, ne sut que se prosterner devant elle, le front jusqu'à terre. Quand il se releva, il était seul, et s'aperçut alors qu'il n'avait proféré aucune parole.

Vous pensez bien que les événements de la journée, l'émotion, la fatigue, le bon dîner, tout cela l'aida à sombrer délicieusement dans le plus profond sommeil. Au matin, quand le coq chanta, il se réveilla en sursaut et bondit hors de sa couche, se vêtit en hâte et, sortant de sa chambre, se heurta à Taklou, qui semblait aussi frais et dispos que son maître. Tout était prêt : Anka, reposée et bien nourrie, était chargée de vivres, de couvertures ; il y avait même des drogues pour ranimer leurs forces et guérir d'éventuelles blessures. Kaa-vaizou avait pensé à tout.

Les premières journées se passèrent sans histoire. Amlak parlait à tout instant de la vieille souveraine en louant sa bonté : une main s'était tendue vers lui, il n'avait donc pas que des ennemis, et le récit de ses malheurs avait franchi les limites de son petit village. Tout cela l'encourageait, plus encore que la prédiction de sa réussite.

La route les ramena dans la montagne. Ils évitaient les passages de caravanes et les regards curieux, car les espions étaient de plus en plus redoutables au fur et à mesure que l'on approchait de la capitale. Le moindre indice d'une rencontre indésirable les faisait renoncer à l'étape, pourtant indispensable. La fatigue les gagnait – sinon le désespoir – lorsqu'un soir, au détour du chemin, ce fut Axoum.

Enfin ! Tant de semaines à peiner sur des sentiers inconfortables, guettés par mille obstacles, trouvaient leur récompense. Jamais bivouac ne fut plus gai : nos voyageurs firent un feu entre deux pierres, et lorsque celles-ci furent brûlantes, ils y posèrent les pains qu'ils avaient préparés.

La nuit fut courte. Les bruits montèrent jusqu'à eux dès l'aube. Amlak revêtit le *chama* immaculé qu'il avait précieusement gardé jusque-là, puis, suivi de son inséparable Taklou, il partit visiter la ville et arpenta sans hâte les rues menant au Guebi. Quelle étrange sensation pour ce jeune garçon venant de sa montagne, de se trouver au milieu de cette foule bigarrée ! Un instant, il en oublia le but de son voyage, regardant les étalages d'étoffes, de fruits, d'outils de toutes sortes. Pourtant, lorsque ses pas l'eurent amené devant le palais, une angoisse l'étreignit et, mesurant son impuissance, il se demanda comment il pourrait franchir ces barrages de soldats et pénétrer dans ces murs.

Comme elle était loin la gaîté insouciante de la veille ! Il s’assit sous un arbre, découragé, et remua ces tristes pensées dans sa tête. Il aperçut alors une troupe d’ouvriers s’apprêtant à entrer dans l’enceinte royale. C’était l’occasion attendue, inespérée. Se mêlant à eux, il avisa le plus chargé de tous et l’aida à soutenir la grande poutre qu’il portait sur son dos. Heureux de partager sa charge, confiant dans le bon visage ouvert du jeune homme, l’ouvrier remercia d’un regard.

C’est donc ainsi qu’Amlak, prince sans fortune et sans famille, fit une entrée peu solennelle dans le palais de ses ancêtres.

Tout se passa le mieux du monde, jusqu’au lieu du travail. Là, ayant déposé son fardeau, il fallut bien s’éloigner de ce groupe d’hommes qui l’avait si bien abrité des regards. Il chercha dans une direction quelconque le coin le plus animé où il pourrait le mieux se perdre, et aperçut un attroupement devant les marches du palais.

Il s’y dirigea avec autant de naturel et de calme qu’il le put, et au moment où, mêlé à la foule, il allait demander la raison qui attirait tant de badauds, son sang se glaça dans ses veines : il avait aperçu Imrou. Hélas ! Imrou aussi l’avait vu et il fonça sur lui, comme l’aigle sur sa proie.

— Voilà donc notre chasseur de lions. Que fait-il, si loin de son pays natal ?

— Je me promenais, bredouilla sottement Amlak, à court d’idées, et pris au dépourvu, il faut bien le dire.

— Tiens… j’ignorais que ce palais fût un lieu de promenade. Mais sans doute avez-vous l’autorisation d’y entrer, ou peut-être avez-vous reçu une convocation ?

— Non, rien de tout cela – mais est-ce bien nécessaire pour voir son roi bien-aimé ? répliqua le prince avec hauteur – car il avait repris son assurance.

— C’est indispensable pour les suspects de votre espèce, glapit Imrou.

— Osez-vous penser que vous m’intimidez ? Je n’ai pas peur des assassins qui ne savent s’acharner que sur des vieillards sans défense.

Imrou se cabra sous l’insulte, qu’il reçut en plein visage, comme un soufflet. Alors sa rage n’eut plus de frein.

— Gardes ! – appela-t-il – déchaînant une confusion générale – qu’on se saisisse de ce garçon, et qu’on le désarme ; je l’emmène moi-même devant le roi, qui sera heureux de le connaître d’un peu plus près.

Amlak se vit perdu – voilà où sa nature bouillante l'avait conduit ; dans le brouhaha ce fut la ruée des soldats. Il sentit qu'on lui enlevait son couteau, et qu'on lui attachait les mains. Le tumulte avait gagné la rue, au-delà des murs d'enceinte. Taklou, profitant du désarroi, se glissa dans la foule, se faufila jusqu'à son maître, et put le suivre alors qu'on l'emmenait.

Naqueto, gardé par des sentinelles vigilantes, était installé sous une tente largement ouverte sur les jardins. Des tapis, quelques marches, donnaient à un vaste fauteuil des allures de trône. Il était pitoyable, cet homme encore jeune, mais si bouffi, déformé par un embonpoint précoce qui l'enlaidissait et alourdissait chacun de ses mouvements. Sa tenue négligée aurait fait sourire Amlak en d'autres circonstances, mais il se contenta d'attendre, dans une attitude digne et fière. Imrou eut tôt fait de mettre au courant Naqueto, insistant sur le fait que ce garçon était un provocateur, venu dans l'espoir peut-être de l'assassiner, après avoir refusé quelques semaines plus tôt de payer l'impôt.

C'était faux, et aucune preuve ne venait étayer cette accusation, mais l'infâme conseiller ne visait qu'à obtenir la condamnation de celui qui lui avait tenu tête, et sa rancœur était tenace. « Et pourquoi donc ne renforce-t-on pas la surveillance de ce palais ? N'êtes-vous pas responsable, après tout ? Je suis fatigué de ces menaces, de ces plaintes. Allez au diable ! »

Amlak, déjà triomphant, reprenait espoir devant la lassitude du roi qu'il prit – à tort – pour un mouvement de bonté. C'était compter sans sa cruauté et son mépris de la vie des autres, sans sa lâcheté devant l'obstination d'Imrou. Cette affaire pourtant l'ennuyait ; ce garçon jeune et beau qui se tenait droit devant lui, c'était l'image de ce qu'il rêvait d'être… autrefois.

Mais Imrou veillait – cette âme damnée – guettant chaque instant de faiblesse.

— Sire, je prendrai les mesures nécessaires, mais finissons-en d'abord avec ce traître. Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que je le connais. Déjà il m'a lancé un défi, alors que j'étais chargé de faire exécuter les ordres de Votre Majesté. Il m'a menacé, et demain ce sera votre tour. Seuls les morts ne risquent pas de jeter le trouble chez les vivants.

Naqueto secoua des épaules incrédules. Combien il se trompait cet intendant fidèle ! Il le savait, lui qui voyait chaque nuit défiler dans ses rêves les victimes innocentes qu'il avait envoyées par centaines à la mort… et rien, aucun plaisir, aucune boisson, ne pouvait dissiper ces images.

Néanmoins, fatigué de lutter, sachant que son conseiller ne lâcherait plus sa proie, il se rendit comme un vaincu.

— Soit. Puisque c'est nécessaire, emmenez-le, et qu'on lui tranche la tête.

Alors une voix s'éleva dans la foule, où pesait le silence qui suit les sentences de mort. C'était une étrange mélopée, psalmodiée comme une prière, mais angoissante et sinistre comme une menace.

« Mort, mort, mille fois mort, à celui qui fera
« couler le sang de ce garçon,
« car le destin l'a marqué de son signe
« et sa main le protège.
« Mort, mort, mille fois mort ! »

Imrou trembla de tous ses membres : cet avertissement semblait venir de l'au-delà. Pour la première fois, il douta de lui-même, de sa force infaillible, et parce qu'il avait peur, il s'approcha d'Amlak, déchira son vêtement pour savoir si la voix avait menti.

Il aperçut alors l'épaule du prince marquée des cinq doigts et, sous l'effet de la stupeur, étouffa un cri. Naqueto, à cette vue, demeura figé de terreur. Il s'apprêtait déjà à modifier sa sentence, quand Imrou, sentant s'échapper sa vengeance, se ressaisit. Se raccrochant à une idée comme un noyé à une épave, il déclara :

— Eh bien ! soit, son sang ne coulera pas ; qu'on l'enferme dans le tombeau des rois. Il y trouvera une mort à sa mesure. Quant à la voix impudente qui a osé s'élever contre un ordre du roi, qu'elle aille rejoindre le jeune seigneur pour bercer son dernier soupir. Gardes, saisissez-vous de ce chien.

Le malheureux Taklou s'était détaché de la foule, ne cherchant pas à se cacher. Seul son maître comptait pour lui, et il ne désirait que le suivre. Il se laissa traîner au pied du trône. Imrou fut tenté, lorsqu'il passa à sa hauteur, de lui donner ce coup de botte dont il avait le secret, mais il arrêta le geste ébauché devant l'implacable regard d'Amlak et dans la crainte de voir intervenir le roi qu'il sentait, pour un instant encore, médusé par sa volonté malfaisante.

Alors tout alla très vite : le triste cortège se forma. Le prince avançait en tête, encadré de gardes et suivi de Taklou. Une poignée de soldats fermaient la marche et l'on arriva bientôt devant l'imposant édifice où reposaient les souverains d'Éthiopie. La lourde pierre qui emmurait l'entrée fut dégagée et

nos voyageurs, poussés à l'intérieur, eurent la sensation de dire adieu au monde quand la dalle roula pour reprendre sa place.

Dès que leurs yeux furent habitués à cette obscurité, ils aperçurent une faible lueur qui filtrait. Amlak jeta autour de la salle un regard curieux, oubliant son angoisse. Il en mesura les proportions, se rappelant à cette minute la phrase de Kaa-vaizou : « La réussite viendra au moment du plus grand désespoir. »

C'est alors que l'idée jaillit dans son esprit, avec la révélation qu'il était près du but, au terme de son voyage et de ses recherches. D'un bond il fut sur pied, arpentant à longues foulées la petite chapelle. Il s'arrêta, s'agenouilla enfin à l'endroit qui semblait être le centre de cette étrange et macabre pièce de forme octogonale – comme une église éthiopienne. Il se mit alors à creuser de toute l'ardeur de ses forces, jusqu'à ce qu'apparaisse la poignée d'une dalle, qui lui arracha un cri de triomphe. Voyant qu'il ne parviendrait pas à soulever tout seul la lourde pierre, il appela Taklou à son aide.

Celui-ci, prostré et gémissant, n'avait pas pris garde aux allées et venues de son maître, mais à sa voix, il tarit ses larmes et accourut de toute la vitesse de ses vieilles jambes. Tous deux accrochèrent leurs mains à l'anneau et, dans un même mouvement d'espoir, l'esclave, qui n'avait même pas cherché à comprendre et le prince, qui savait la raison de son geste − tirèrent d'un même élan sur cet énorme pavé scellé au sol. Dans un vacarme effrayant, il céda, après de longs efforts, les envoyant rouler l'un et l'autre sans trop de mal.

Vite, ils se relevèrent, et bondirent près du trou béant : qu'allait-il leur révéler ? Le mystère de la dynastie légitime chassée du pouvoir ? Le secret d'un trésor ? ou encore simplement un moyen de s'évader de cette prison ?… Mais tant de questions restèrent suspendues sur leurs lèvres, quand ils aperçurent, émerveillés, le scintillement fabuleux du trésor royal, au centre duquel reposait la cassette d'argent ornée du signe de Salomon. Amlak n'eut pas de peine à reconnaître, dans cet étrange assemblage de lignes et de courbes, gravées sur le couvercle du coffret, ce signe sacré que son grand-père lui avait enseigné, quand il était enfant. C'était le premier secret qu'il lui avait confié. Ému à cette pensée très douce, le prince n'eut pas honte d'essuyer une larme, avant de prendre pieusement dans ses mains ce qui était une promesse de royauté.

Mais à quoi servait cette promesse ! Cet espoir, cette joie ne semblaient-ils pas vains dans cette nuit de condamnés à mort ? Le jeune homme croisa le regard apeuré de Taklou et tous deux restèrent un long moment, immobiles et désespérés. C'est alors qu'un rugissement les fit sursauter : un léopard tachetait l'ombre, et ses yeux brillaient comme des fanaux.

Amlak pensa tout d'abord que Naqueto l'avait enfermé là à dessein, pour que leur mort fût plus horrible encore, en rejetant sur l'animal la malédiction annoncée par Taklou. Supposition logique pour quiconque savait la perfidie et la lâcheté du roi. Il se dressa, prêt à bondir et à défendre chèrement sa vie. Sa longue habitude de la chasse le rendait maître de lui, adroit à esquiver l'attaque.

Le léopard est prudent, sournois plus que courageux ; il sait mesurer l'adversaire et fonce sur le faible plus volontiers que sur le fort ; celui-ci hésita, puis, à longues foulées élégantes, il battit en retraite. Une idée folle s'empara alors du jeune ras : et s'il s'était trompé, si la bête s'était enfuie comme elle était venue, habituée à ces lieux qui étaient peut-être un repaire ?… Cela ne signifiait-il pas qu'il y avait un chemin, connu d'elle seule, une ouverture sur la lumière du jour, une possibilité d'évasion ?… Naqueto pouvait bien être étranger à cette visite inattendue.

Mais il ne fallait pas perdre un instant. Saisissant cassette et bijoux, il les enveloppa dans son *kouta* et, entraînant dans sa course Taklou qui ne comprenait rien – sinon qu'il fallait une fois de plus commencer par obéir et savoir ensuite – il suivit les pas du fauve.

Les traces les guidèrent d'abord, puis, à force de se hâter, ils le virent s'engager dans un tunnel si étroit qu'il devait ramper lentement. Ce fut une sensation affreuse que de glisser ainsi dans ce terrier sans air, sans lumière, pendant des minutes interminables, mais le salut était au bout : l'ouverture s'élargit jusqu'à devenir un passage, leur permettant de se redresser dans une vaste grotte, où filtraient les derniers rayons d'un soleil couchant. Ils s'approchèrent de l'entrée de cette grotte : elle s'ouvrait à flanc de montagne, et l'on apercevait dans le lointain la ville et les feux paisibles des fours à pain. Ils étaient sauvés – et n'osaient encore le croire : Amlak prit alors les deux mains de son cher et fidèle Taklou, heureux, épuisé, et les serrant très fort, murmura : « Je n'oublierai jamais ». Il était trop ému pour en dire davantage.

Là se terminent le voyage douloureux d'Amlak et de Taklou, leurs angoisses, leur servitude, leur misère.

Là commence l'histoire du prince Amlak, légitime héritier de la couronne d'Éthiopie.

Le retour au village leur parut bien long, tant ils avaient hâte de partager leur triomphe et leur joie, mais ils ne sentaient plus ni leur fatigue, ni leur faim. Leur réapparition fut saluée comme un miracle : depuis leur départ, des semaines s'étaient écoulées, et beaucoup les croyaient morts. Seul, l'*Abouna* gardait confiance et priait, lui qui connaissait le secret du jeune ras. Quand il le revit, enfin, il ouvrit les bras – et quand il reçut la cassette, il sut qu'il n'avait jamais douté. Il ne voulut pas attendre pour organiser une cérémonie, où il devait annoncer, déclarait-il, une grande nouvelle, désirée et attendue par tous. Des milliers de fidèles amis accoururent, comme pour une grande fête, apportant leurs présents. On se réunit derrière le village – la place était trop petite pour contenir une telle foule – et Amlak s'était mêlé aux autres avec sa simplicité coutumière.

Pourtant, après une longue prière, l'*Abouna* l'appela auprès de lui. Il allait connaître enfin le message du mystérieux coffret, que le prêtre tenait dans ses mains et qui avait failli lui coûter la vie.

— Voici venir l'instant qui décidera de toi et de nous tous. Le moment où je vais accomplir ma promesse de te rendre ce qui t'est dû : Amlak, fils de Salomon, pour toi, ton aïeul avait enseveli dans ce coffret l'huile sainte qui devait un jour oindre ton front en te sacrant roi. L'usurpateur qui a exterminé ta famille n'a pu découvrir le secret de la cachette royale : ainsi l'a voulu Dieu pour punir le traître. Mets-toi à genoux, mon fils.

Dans la précieuse cassette, l'Abouna prit alors pieusement la corne sertie d'or renfermant l'huile sacrée. Lentement il en fit couler quelques gouttes sur le front du jeune homme, tandis que la foule hurlait : « Vive notre roi ! à bas l'usurpateur ! – à mort les Zagoués ! »

Nul ne doute que ce cri annonça la fin de Naqueto. Comme tous les contes, celui-ci finit bien car, après avoir rassemblé ses troupes de nombreux fidèles, Amlak chassa de son trône Naqueto, extermina ses ministres malfaisants, en commençant par Imrou – ce qui n'était que justice – et s'installa enfin dans le palais de ses pères.

Il inaugura son règne de sagesse en récompensant tous les braves qui avaient combattu pour lui, en donnant du travail aux pauvres, et en répartissant équitablement les impôts. Il n'oublia pas son fidèle Taklou, qui reçut une charge importante, ni la vieille Kaa-vaizou, à qui il rendit une visite de reconnaissance. Elle l'avait mérité mieux que personne,

puisqu’elle lui avait accordé le bien le plus précieux : la confiance en lui, et dans les autres.

Histoire de l’Éthiopie chrétienne

L’Éthiopie est fière de son long passé historique, mais plus encore de pouvoir se vanter, à juste titre, d’être l’un des plus anciens pays à avoir entendu la sainte parole de l’Évangile.

Là encore, l’Histoire se mêle à la Légende, chacun se plaisant à raconter la version de son cœur. Pour les uns, cela remonte au premier siècle :

Candace, alors reine d’Éthiopie, avait un ministre qu’elle estimait et appréciait par-dessus tout. Cet homme – dont le nom s’est perdu – partit un jour en mission et, sur la route de Damas, rencontra l’apôtre Philippe, s’enflamma pour sa religion et devint son disciple. Ainsi aurait-il ramené sa doctrine avec lui. Légende séduisante, d’autant plus qu’elle s’apparente à la Bible – mais qu’il nous faut rejeter : Candace était reine de la Nubie païenne, qui portait le nom d’Étiops, bien avant que son pays voisin ne l’annexât, adoptant pour lui ce nom qui est toujours le sien.

Pour d’autres, ce seraient deux frères jumeaux qui prêchèrent l’Évangile dans les grandes provinces éthiopiennes du Yémen et d’Axoum. Là encore, l’Histoire dément cette version. Ces frères n’étaient en fait que des rois voisins, régnant chacun sur une moitié de ce qui avait été le royaume de la Reine de Saba.

Mais voici la véritable histoire qui, par bonheur, me semble être de beaucoup plus belle. Cette histoire, qui remonte au Ve siècle, c’est à Ruffin, historien de Tyr, que nous la devons.

Partant pour les Indes, un philosophe, réputé à la fois pour ses connaissances et sa ferveur chrétienne, avait emmené avec lui ses deux

élèves préférés : Edèse et Frumence. Ces deux jeunes gens, qui rivalisaient d'érudition, se plaisaient à exercer leur savoir dans d'interminables discussions, et s'aimaient assez pour reconnaître leurs torts ou leurs erreurs, ce qui est chose rare, avouons-le. Edèse était le plus savant, mais devait tout aux livres. Frumence avait moins d'acharnement au travail, et passait pour moins instruit aux yeux de son maître ; pourtant, son sens de l'observation, son exceptionnelle intuition, son amour des autres, comblaient ses lacunes plus que largement. Il était rayonnant, humain, et savait convaincre et gagner à sa cause, mieux que n'importe quel docteur de la loi : il nous le prouvera bientôt.

Le voyage s'annonçait sous les meilleurs auspices. Du vent pour la voile, et du beau temps pour les passagers.

Pour nos voyageurs, quelle merveilleuse perspective d'enrichissement : des pays inconnus à découvrir, l'occasion d'échanger leurs impressions, de discourir à longueur de journée ou de goûter la paix, dans l'isolement que vous offre la haute mer. C'est donc cette croisière confiante et heureuse qui prit le large et passa, après deux semaines de voyage sans escale, en vue des côtes de Somalie. Les provisions de route s'épuisaient et l'eau douce se faisait rare. On décida de jeter l'ancre, car le pays semblait accueillant.

On mit les barques à la mer, après s'être concertés quelques instants : une partie de l'équipage devait descendre à terre pour se procurer les ressources indispensables, l'autre partie restant à bord pour garder le navire. Hélas ! Les marins n'avaient pas encore découvert le premier village où acheter les vivres indispensables, que déjà le bateau était envahi de bandits et de voleurs. Ce fut un grand carnage, et pas un homme ne fut épargné. Pas un seul homme ? Non, il y en eut deux sur lesquels le destin veillait : nos deux élèves, inséparables et toujours curieux d'impressions nouvelles, qui avaient demandé une place dans une barque et, mettant pied à terre, étaient partis à la découverte de ces paysages inconnus.

Ils étaient loin déjà quand se déchaîna le massacre, et n'entendirent même pas les cris, tant ils s'émerveillaient de tout ce qui les entourait : oiseaux étranges, couleurs chaudes, arbres inconnus. Les voyant désarmés, si calmes, nul ne songea à leur faire du mal – n'est-il pas vrai que bien souvent la peur engendre la cruauté ? – et leur sort fut très doux, quand on songe à celui de leurs malheureux compagnons de voyage.

Ils furent emmenés, et conduits au Roi comme esclaves. En ce temps-là, c'était le lot commun de tous les prisonniers, et ni l'un ni l'autre ne s'en

étonna, ni ne chercha à opposer quelque résistance.

Une nouvelle vie commença pour eux, faite de travaux humbles, qu'ils accomplissaient sans murmure, mais très vite l'intendant remarqua ces deux hommes qui, par leur douceur et leur intelligence, s'étaient tout de suite élevés au-dessus des autres. Il décida d'en parler au Roi, et leur fit confier des postes dignes d'eux. Edèse fut nommé trésorier, tandis que la charge d'échanson revenait à Frumence. Bientôt, le Roi lui-même ne put se passer ni de l'un ni de l'autre, et à ceux qui étaient devenus ses conseillers et ses favoris, il promit la liberté après sa mort.

Les années passèrent ; tous deux pensaient souvent à leur pays, avec la nostalgie de l'exil qui n'épargne pas les prisonniers les plus heureux. Ils n'en servaient pas moins leur maître avec dévouement et zèle.

Mais le Roi mourut, et cette nouvelle, qui les plongeait dans un grand chagrin, les libérait aussi de leurs chaînes. Pourtant, restée seule, sans appui, la reine Sophie les supplia de la servir quelques années encore, de leur propre gré cette fois. Elle leur confiait cette lourde mais passionnante tâche qu'elle ne pouvait assumer sans leur aide : élever le jeune prince Fassilidas, et en faire un bon roi. L'attachement qu'ils avaient conçu pour cette famille royale, toujours si bonne pour eux, pesa sur leur décision. Ils restèrent, comme on le leur avait demandé, jusqu'à la majorité du prince.

Leur mission remplie, la reine Sophie, reconnaissante, ne les retint pas davantage cette fois ; elle mit à leur disposition son meilleur bateau, ses marins les plus expérimentés, et les couvrit de présents. Avant de les quitter, elle devait formuler un dernier souhait ; un pieux désir qui allait les combler de joie.

— Vous avez beaucoup donné de vous, leur dit-elle, et pourtant je veux vous demander plus encore. Depuis toujours, j'admire en secret cette religion qui a fait de vous ces hommes d'élite que j'aime et vénère. Déjà, ce Christ qui est le vôtre est un peu mien. Il me reste à m'instruire. Je désire donc qu'arrivés chez vous, vous cherchiez l'apôtre capable de m'apporter, avec le baptême, la sainte parole de l'Évangile.

Ils promirent de réaliser ce vœu au prix de leur propre liberté retrouvée. Le bateau fit voile sur Alexandrie, capitale chrétienne où vivait Anasthase, le patriarche. Frumence décida d'aller sans attendre lui présenter sa requête. La perspective heureuse de revoir son pays n'avait pas étouffé sa peine d'avoir quitté sa patrie d'adoption et, chose curieuse, il sentait que bientôt il éprouverait pour elle la nostalgie de l'exil. Il était donc enchanté d'avoir à

parler de ceux qu'il avait laissés, et de solliciter pour eux une faveur. De plus, le patriarche n'était-il pas, mieux que tout autre, habilité à lui donner un bon conseil ?

Dès qu'il eut exposé sa requête, et fait le passionnant récit de ses dernières années, il sentit qu'Anasthase était séduit par son histoire. Il l'était tout autant par la personnalité de l'homme qui se tenait devant lui, il faut bien le dire, tant l'enthousiasme est un sentiment qui se communique mieux encore qu'une flamme. Quand Frumence eut achevé, le patriarche avait déjà trouvé la solution de son problème.

— Frumence, cet évêque que vous me demandez, je l'ai là sous la main, et personne au monde n'est plus qualifié que lui pour christianiser ce pays, et baptiser sa reine.

Et devant son regard interrogateur, il poursuivit :

— C'est vous, et vous seul, qui ferez de l'Éthiopie ce bastion avancé du christianisme en Afrique.

— Mais, si j'aime cette patrie de toutes mes forces, je ne suis qu'un simple fidèle de l'Église, incapable de tenir ce rôle écrasant.

— Qu'à cela ne tienne, il vous sera plus aisé de devenir évêque, qu'à moi de trouver un prélat aussi capable que vous de mener à bien cette tâche. Vous avez ma confiance, et Dieu vous viendra en aide.

Edèse rentra seul à Tyr. À son arrivée, il décrivit avec enthousiasme, et émotion, leurs années d'exil et le merveilleux projet de son inséparable compagnon. Puis la vie reprit pour lui son cours normal, et l'Éthiopie ne fut plus qu'un souvenir très cher, souvent présent à son esprit.

Pendant ce temps, Frumence ne pensait plus qu'à son prochain voyage, et à la mission qui l'attendait. Il étudia avec zèle, devint un théologien accompli, fut ordonné prêtre et reçut enfin sa mitre d'évêque. Son rêve était devenu réalité, et sa promesse à la reine Sophie, son unique raison de vivre.

La famille royale accueillit son retour avec une joie difficile à décrire. Il instruisit, en même temps que la Reine et son fils, toute la cour ; et bientôt tout le pays, suivant l'exemple royal, demanda à entendre la parole du Christ, et à recevoir le baptême.

La croix régnait sur l'Éthiopie, et devait y rester plantée au-delà de sa mort. Elle y est demeurée présente, et on peut la voir encore au carrefour des chemins, à l'entrée des villages, au cou des hommes et des femmes. Mais combien peu d'entre eux savent que ce signe qu'ils révèrent, et fêtent chaque année en grande pompe dans un grand élan de ferveur et d'amour,

ce symbole du Christ qui les unit tous, et qu’ils nomment *« maskal »*, c’est à Frumence, esclave et évêque, qu’ils le doivent.

Tiret...! Tiret...! Raconte...! Raconte!

Les deux Voleurs

eret… ! Teret… ! Raconte… ! Raconte… !

Les petits garçons insatiables se sont rassemblés autour du vieillard, installé devant la porte de sa *toukoul*. C'est une maison toute ronde sans autre ouverture qu'une porte coiffée d'un joli toit de chaume, qui la fait ressembler à une ruche géante. Le soir tombe, les hommes ne sont pas encore rentrés de leurs champs, mais les femmes vont et viennent, actives comme des abeilles, car l'heure du dîner approche.

Seul le grand-père reste assis, enveloppé dans son *kouta* blanc qu'il a ramené frileusement sur ses épaules, car les soirées sont fraîches dans les montagnes d'Éthiopie, même en saison sèche. Dans cette paix bienheureuse, il resterait volontiers sans mot dire, à rêver ou encore à prier, mais les petits garçons l'ont vu, et déjà ils l'entourent. C'est une nuée d'oiseaux insouciants, se moquant bien du froid ; leurs chemises les couvrent à peine pourtant, mais ils ne songent qu'à faire parler l'aïeul, à ouvrir toutes grandes leurs oreilles et à assouvir leur curiosité.

— Il était une fois…

Les têtes rondes surmontées d'une mèche noire se sont immobilisées. Les yeux s'agrandissent.

— Il était une fois un voleur qui vivait heureux – du moins le prétendait-il – du produit de ses larcins. Avec ses deux fils et sa femme, il habitait une petite hutte, semblable aux autres, à la lisière d'une forêt.

Quand il mourut, les deux garçons décidèrent d'un commun accord de devenir voleurs. Avaient-ils le choix ? Leur père ne leur avait appris rien d'autre et leur triste réputation, reçue en héritage avec quelques maigres

biens, leur fermait au nez toutes les portes et leur interdisait tout travail honnête.

Un matin, au chant du coq, ils quittèrent la *toukoul* endormie et, sans un adieu à leur mère – ce qui leur épargna bien des larmes et des cris – ils prirent le chemin de l'aventure. Tout dormait encore et, comme ils le désiraient, personne ne les vit s'éloigner de leur demeure, avec des airs de conspirateurs qui auraient vite laissé deviner leurs mauvaises intentions.

Les voilà donc en route, marchant à longues foulées sous le soleil. Bientôt ils commencèrent à sentir leur fatigue ; il faisait chaud, ils avaient faim, et l'inquiétude les gagnait. Tout leur paraissait incertain, maintenant, dans la poussière de la route, et ils s'interrogeaient sur leur avenir, sur le plan à dresser, et la façon dont ils devraient s'y prendre pour mener à bien leur affaire. Tout d'abord, il fallait décider de celui des deux qui dirigerait leurs futures opérations ; une bande de voleurs, fût-elle réduite à deux éléments, ne se conçoit pas sans un chef.

Ils s'assirent sous un arbre pour prendre quelque repos et mettre leurs idées au clair. C'est alors que l'aîné aperçut au creux d'une branche un oiseau dans son nid, et découvrit la solution de ce cuisant problème.

— Guebré – dit-il à son jeune frère – nous allons voir lequel de nous deux est le plus malin. Tu vois d'ici l'oiseau qui couve au sommet de cet arbre ? Eh bien ! nous allons essayer de dérober ses œufs sans être vus de lui. Celui qui aura réussi décidera de tout par la suite, car il aura prouvé, sans nul doute, qu'il est le voleur le plus doué des deux.

Et l'aîné (qui se nommait Taklou), bien certain de sa réussite, grimpa prestement dans l'arbre en faisant un grand bruit pour éloigner l'oiseau ; mais Guebré, plus habile – quoi qu'en pensait son frère – profita de ce qu'on l'avait oublié sous les branches. Laissant Taklou face à la pie agressive, il fut en deux bonds à la hauteur du nid, et n'eut qu'à y plonger la main.

L'oiseau n'avait rien vu. Sans le vouloir, l'aîné avait facilité la tâche de son cadet, et celui-ci y vit un présage.

— Tu vois, déclara-t-il, une fois tous deux descendus de leur perchoir, la preuve est faite ; j'en suis désolé pour toi, mais je n'en suis pas moins le plus malin.

— C'est bon, c'est bon, grommela l'autre, tu as eu de la chance, c'est tout, mais puisque la chose est décidée, te voilà responsable de nos

entreprises. N’oublie pas, en tout cas, que tu devras quand même tenir compte de mon avis.

Le silence tomba, et dès cette minute, Taklou se mit à détester son frère. Celui-ci pourtant reprit, sans s’inquiéter de cette mauvaise humeur de l’aîné :

— Tu verras, tout ira bien pour nous, mais ne perdons pas notre temps : je te propose d’aller dans la ville la plus proche. Tu sais que le Ras qui gouverne la province possède la plus belle fortune du pays et que l’essentiel de ses trésors est caché dans son propre palais. Déjà notre père projetait cette expédition hardie et en avait parlé devant moi. Mais il se sentait alors vieux et malade ; allons, risquons le coup, toi et moi, notre travail sera facilité par toutes les explications que notre pauvre père – paix à son âme ! – m’avait fournies. Es-tu d’accord ? – ajouta-t-il pour ne pas paraître imposer son idée, car il savait combien son frère était ombrageux, et craignait un refus.

— Soit, répondit celui-ci, flairant la bonne affaire, je veux bien, à condition de procéder moi-même au partage.

— Eh bien ! c’est entendu, dit Guebré, trop heureux de voir passer l’orage, et maintenant, en route !

Ils reprirent leur marche, le cœur plus léger et sans trop penser à leur fatigue ni à leur querelle ; ils parcoururent pendant deux longues journées les chemins arides et poudreux qui devaient les mener à la fortune. Enfin, ils arrivèrent dans la petite capitale de province et s’engagèrent dans les rues tortueuses qui aboutissaient à la place du palais. Celui-ci, imposant et solennel, était entouré d’une muraille assez basse pour qu’on puisse embrasser d’un regard son imposante architecture. Quelques gardes, un drapeau flottant haut, disaient que cette demeure était bien celle du chef, et achevaient d’inspirer le respect.

Mais il en fallait plus à nos deux hardis larrons. À leurs yeux, ces signes de puissance n’étaient que marques de richesse, et ils n’en furent que davantage alléchés. Certes, tout cela leur disait : « Prudence ! » – mais sans pour autant les décourager ; bien au contraire, ils y trouvèrent un stimulant.

Maintenant, il s’agissait d’attendre la nuit en prenant un peu de repos, en dînant copieusement dans quelque auberge discrète, et en rassemblant toutes les indications susceptibles de les aider. Guebré se souvenait maintenant du plan que lui avait montré son père, des heures de ronde des *askaris*, et il comptait bien tirer profit de ces observations.

À la nuit tombée, bien nourris, dispos, ils gravirent le sentier escarpé qui menait aux entrées dérobées du *guebi*, celles qui s'ouvraient aux livreurs, aux domestiques ou aux solliciteurs de toutes sortes.

Avec prudence, ils contournèrent la muraille basse, et arrivèrent enfin devant une petite porte discrète et difficile à remarquer derrière les hautes herbes. C'était presque un terrier, mais on pouvait voir dans l'ombre un garde vigilant. Les deux frères échangèrent un sourire : l'issue devait donner accès à l'intérieur même du palais, la seule présence de l'*askari* en armes le confirmait ; ils avaient trouvé ce qu'ils cherchaient.

Ils glissèrent jusqu'à l'homme immobile, silencieux comme deux ombres, protégés par la nuit, et il leur fut facile de l'assommer et de le ligoter solidement.

— Viens, dit alors Guebré, il faut entrer maintenant, ne perdons pas de temps.

Cette phrase ressemblait-elle à un ordre ? C'est difficile à dire. Quoi qu'il en fût, l'amertume de Taklou remonta à la surface, alors que jamais leur entente n'avait été aussi indispensable. Il commit l'irréparable erreur de se fâcher.

— Non, dit-il sèchement, je suis l'aîné, c'est à moi à y aller en premier. Reste là, tu feras le guet. C'est à prendre ou à laisser.

Guebré était prudent ; il prit le parti de se taire et d'attendre son heure.

Hélas ! Taklou était trop avide, et pas assez habile pour prévoir tous les pièges qui l'attendaient. Se croyant déjà près du but, il avait repoussé Guebré, franchi le porche, et s'était lancé, tête baissée, dans les couloirs. Il alla ainsi au hasard, et ne vit pas la fosse profonde placée à l'entrée de la chambre du trésor – car c'était bien là qu'aboutissaient les interminables couloirs. – Il allait s'engager sous la voûte ouvrant sur la fortune tant convoitée, quand le sol se déroba sous lui. Il glissa, culbuta, heurta de la tête le fond de la trappe et se tua.

Voyant le temps passer sans que son frère ne réapparût, Guebré se décida enfin à partir à sa recherche, malgré l'ordre reçu de ne pas bouger. Il franchit la porte, et se hâta, non sans prêter l'oreille aux moindres bruits, ni regarder de tous ses yeux. C'est ainsi qu'il aperçut de loin la fosse meurtrière, dont il s'approcha avec prudence, et vit le cadavre de son malheureux frère.

Le métier de voleur n'est pas fait pour les cœurs sensibles : Guebré sentit qu'il faiblissait à cette vue, et ne put retenir une larme ; pourtant, la crainte

d’être pris et la proximité du trésor lui furent deux raisons impératives d’oublier ses peines. Tout en étouffant ses pas, il contourna le trou béant, pénétra dans le précieux sanctuaire de la fortune du Ras, où la chance l’avait conduit, et put s’emparer de plus d’or et de joyaux qu’il n’avait jamais osé espérer. Il sortit alors en hâte, pressé de fuir ce lieu où son frère avait trouvé la mort, mais qui lui avait donné à lui seul, en revanche, la puissance de l’argent.

Il allait franchir la dernière porte, lorsqu’une idée pleine de bon sens l’obligea à rebrousser chemin.

Il avait soudain réalisé le danger que représentait pour lui la présence de son frère au fond de la fosse, ajoutée à la disparition des bijoux : en identifiant un voleur, la police aurait bientôt fait de découvrir l’autre.

C’était raisonner avec sagesse… Au demeurant, la chance était pour lui ce soir : la lune complice s’était cachée, juste assez longtemps pour lui permettre de quitter le palais chargé de son triste fardeau, et de gagner la forêt voisine.

Il enterra sous un arbre son aîné imprudent, il faut bien le dire, et malchanceux ; puis, sans attendre, se remit en route.

Le retour ne lui demanda guère plus d’une journée de marche, tant il était pressé de retrouver la sécurité de sa *toukoul*, et les attentions, souvent agaçantes, mais toujours bien douces de sa mère.

Il la trouva folle d’inquiétude, et ne put lui cacher la disparition de Taklou. Bien sûr, il s’abstint de parler de sa fin tragique, ainsi que du motif de leur absence.

Il trouva une plaisante histoire, et pensa sécher ses larmes en allant sans attendre acheter de quoi faire bouillir la marmite, qui était devenue depuis longtemps un objet inutile.

Hélas ! La bonne nourriture venue donner des forces à la vieille, semblait avoir ranimé son chagrin et ses cris redoublèrent. Mauvaise affaire pour Guebré qui ne cherchait pas à attirer sur eux l’attention des voisins. Déjà les langues marchaient d’un bon train : d’où venait la pièce d’or avec laquelle le « Fils du voleur » – comme on l’appelait – avait au marché rempli de victuailles un grand panier ? Et où donc était passé ce frère, qui d’ordinaire traînait à longueur de journée dans les rues du village comme un vaurien qu’il était ?

Comme il était difficile dans ce cas de se faire oublier – alors que jamais cela n’avait été plus nécessaire ! En effet, dès la découverte du vol, le palais

avait expédié dans tous les villages alentour des centaines de policiers chargés de découvrir le ou les coupables. Le chef de la police risquait sa place et, disait-on, peut-être sa tête.

La fosse meurtrière avait parlé : un lambeau de vêtement, un couteau, une lanière de sandale, c'est presque un aveu pour un policier qui connaît son affaire ! Les jours passaient pourtant, presque sans souci dans la *toukoul* des voleurs : les bijoux avaient trouvé une bonne cachette, et les pleurs de la mère séchaient, car on ne manquait plus de soupe – elle avait même été rarement si bonne ! – La présence de Guebré était rassurante pour cette vieille femme si souvent seule, et la vie était devenue douce.

En somme, tout aurait été pour le mieux si le chef de la sûreté n'avait été un vieux renard aussi rusé qu'obstiné. L'enquête des policiers n'avançait guère et, loin de le décourager, ce premier échec lui souffla une idée. Il alla trouver le Ras, déjà mal disposé à son égard, et lui exposa son plan :

— Noble Seigneur, le temps passe, et mon zèle à vous servir n'a pas encore trouvé sa récompense. – Cette phrase avait déjà un peu dissipé la mauvaise humeur ambiante. « Pourtant – poursuivit-il encouragé – la ruse peut réussir là où la force a échoué. Notre voleur a emporté une fortune, et il doit en tirer quelque orgueil ; certes, les policiers qui ont battu les alentours ont éveillé sa méfiance et cloué sa langue. Il ne tient qu'à nous d'exploiter sa vanité et de la faire parler.

Devant l'intérêt qu'il voyait naître, il enchaîna sans attendre : « Si nous donnions une fête au palais pour tous vos sujets, il serait obligé d'y venir, personne ne refuse, sans se faire remarquer par son entourage, une invitation au *guebi.* Or, rien ne délie mieux la langue qu'un bon dîner bien arrosé. Plaçons partout des oreilles amies, et faisons parler dans cette ambiance joyeuse celui qui aura laissé sa méfiance au fond de son verre. »

Le Ras hocha la tête, approuvant l'ingénieux projet.

— Tout cela me paraît bien pensé, mais voyons, comment arrêter un coupable en pleine fête ? – Il risque pour le moins de nous échapper, et peut avoir des complices… Par ailleurs, il serait malhabile d'avouer à tous le piège que nous tendons à la faveur d'un prétendu festin. L'hospitalité est une loi sacrée.

— Certes, mais j'ai pensé à tout. Dès que notre voleur se sera montré bavard, celui de nos sbires qui l'aura entendu se vanter de son aventure n'aura qu'à feindre une dispute et, se servant de ce prétexte, d'un coup d'épée le marquera à l'oreille. Le retrouver ensuite grâce à ce signe,

l'arrêter, le condamner enfin, tout cela ne sera plus qu'un jeu d'enfant, et personne ne pourra deviner notre stratagème.

Plan habile, qui permettait de faire justice sans éclat, sans drame, mais c'était ne pas compter avec l'habileté plus grande encore de notre Guebré. Le soir de la fête arriva pourtant. Le Ras avait approuvé le projet ; il avait même insisté pour que tout soit organisé dans le plus bref délai. On avait dressé d'énormes chaudrons où mijotait un *watt* parfumé d'oignons et relevé à point ; de grandes jarres de vin avaient été prévues, et elles étaient nombreuses, car rien ne donne soif comme les épices : c'est un feu qu'il faut apaiser, et l'on avait donné l'ordre de ne pas les ménager.

Les invités avaient maintenant envahi la cour et les jardins ; c'était la foule dense des grands *guerbers* – repas gigantesques offerts par le Chef dans son palais. Tous les habitants de la province étaient là, tous sans exception. Guebré, perdu parmi les autres, était comme eux déjà repu de viande et gorgé de boisson. Laissant sa mère en compagnie d'autres femmes, il se mêla à un groupe de conteurs animés ; et comme l'avait prévu le ministre, en vint à raconter son exploit.

Bien sûr, il avait changé les noms des personnages, des lieux, mais les policiers ne s'y trompèrent pas, eux qui savaient presque tout de l'aventure dont ils entendaient narrer les moindres détails. Guebré s'aperçut très vite qu'il était surveillé, malgré la demi-obscurité régnante ; il chercha alors à s'éloigner sans paraître se hâter, mais l'un des deux policiers quitta à son tour le groupe et lui emboîta le pas.

La peur l'avait déjà dégrisé quand il se sentit bousculé. Il fit volte-face, mais sentit alors une vive brûlure à l'oreille et n'eut que le temps de voir briller l'épée qui l'avait touché, ainsi que l'homme qui avait frappé.

Ah ! Il n'en fallait pas davantage à notre voleur pour comprendre le sens de ce geste. Il passa sa main sur la blessure ; le policier avait naturellement disparu, tandis qu'il ruminait sa rage de se sentir ainsi marqué, comme une bête destinée à l'abattoir. Il s'enfonça dans les jardins ; une idée germait dans son esprit, il avait découvert le moyen de brouiller les pistes et de sauver sa tête.

Cette fois encore, une patiente attente le tirerait d'affaire. Une heure passa, peut-être plus ; les invités, alourdis par le trop copieux dîner, et surtout par le *tedj*, somnolaient un peu partout. De dessous son *chama*, il tira discrètement son poignard et se mit à fendre toutes les oreilles qui se trouvaient à sa portée. Dans leur sommeil, les victimes n'avaient pas même

le temps de gémir ; du reste, même éveillées, auraient-elles senti cette imperceptible coupure ? – En un mot, Guebré mena son affaire de façon si leste, que l'aube éclaira des gens mal éveillés, quittant le palais en traînant quelque peu la jambe, la tête si pesante qu'aucun d'entre eux ne se savait marqué ainsi qu'un bandit.

Quelle fut la colère du Ras, vous l'imaginerez vous-même : il n'est pas exagéré de dire que l'infortuné ministre se sentit comme frappé par la foudre ; atterré, accablé, il n'ignorait pas que cette erreur allait cristalliser autour de son nom à la fois ses propres fautes et celle du voleur.

Pendant ce temps, Guebré avait repris sa vie anonyme de villageois ; au lendemain de la fête, il avait su feindre l'étonnement en découvrant la blessure faite à son oreille. Combien de blessures semblables n'y avait-il pas autour de lui ? Il n'était pas seul à se poser des questions. D'autres se perdaient aussi en suppositions ! Et son grand plaisir était évidemment de parler de cet « étrange mystère » avec tous ses voisins.

C'est dans ce climat agité qu'arriva une nouvelle stupéfiante : le Ras entreprenait la visite de ses terres. À cette occasion, une distribution de vivres aurait lieu sur son passage, et les villages étaient conviés à faire toilette, à repeindre les façades et à venir acclamer leur seigneur. Les gens simples aiment les réjouissances, et tous étaient ravis de cette nouvelle occasion de manger gratis.

Seul Guebré, mis en garde par sa mésaventure, flaira un nouveau piège – et il ne se trompait pas. Le projet n'était rien d'autre qu'une idée du ministre, lequel jouait là sa dernière chance.

La caravane annoncée devait parcourir la province, s'entourant de tant de faste qu'elle ne manquerait pas d'attirer les malhonnêtes gens. Il suffisait de laisser entendre que les policiers étaient débonnaires, l'entourage imprudent, et que tous avaient le sommeil lourd. Des espions postés autour du bivouac n'auraient qu'à ouvrir leurs yeux pour voir ceux des rôdeurs qui se baisseraient jusqu'à terre afin de ramasser les pièces d'or traînant à dessein çà et là. Cette fois le coupable serait démasqué, car il fallait être bien hardi pour faire main basse sur l'argent de son noble seigneur.

Hélas ! L'infortuné ministre se trompait : ce qui devait être fatal pour celui qui le méritait, ne le fut que pour beaucoup d'autres – coupeurs de bourses peu méfiants, ou chenapans sans malice. Tous se firent prendre, alors qu'ils tendaient la main vers le sol.

Guebré se méfiait trop pour agir avec tant d'innocence. Se mêlant aux villageois qui regardaient le bivouac par petits groupes, il passa et repassa, d'un air aussi naturel que possible. Les semelles de ses sandales avaient été soigneusement enduites de glu, il n'eut donc aucune peine à ramasser un… sérieux pécule, sans avoir fait le moindre geste, et sans que personne n'ait eu le temps de voir comment ces pièces avaient pu disparaître.

Le retour de la caravane fut avancé. Dès le lendemain de cet échec, se voyant joué une fois de plus, le Ras donna l'ordre de regagner le palais, sans se donner la peine de terminer sa tournée. Le ministre était tombé en disgrâce, et les espions en chômage.

Il ne restait qu'une solution : lancer des chameaux sur la piste. N'y avait-il pas quelques indices ? les lambeaux de vêtements, la lanière de sandale, le couteau, abandonnés dans la salle du trésor ? Il suffisait de mettre tout cela en présence de ces bêtes au flair plus subtil que celui d'un chien, et de les suivre. Cette façon d'agir risquait de n'être pas très populaire, mais il fallait cette fois frapper un dernier coup.

La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre, précédant de plusieurs jours l'arrivée de ces curieux envoyés du Ras. Il n'en fallait pas davantage à Guebré pour trouver un moyen de se sortir d'embarras.

Tout dressés qu'ils soient, les chameaux ne redoutent rien tant que l'odeur de la viande fraîche, mais s'il s'agit de viande de chameau, alors ils deviennent presque fous. Après une nuit agitée, notre compère qui avait découvert la façon de tirer de cela, alla réveiller sa mère et lui dit :

— Mère, l'hiver arrive, et c'est un jour de marché, ne serait-il pas temps de songer à faire quelques provisions ? Rapporte donc un peu de viande, nous la mettrons à sécher et la conserverons dans des jarres. Tu prendras du chameau, sa chair est délicieuse.

La femme fit ce que son fils lui avait demandé, et bientôt, on vit pendre au soleil les morceaux de viande rosée, coupée en fins rubans, et tachetée de mouches. Vous devinez la suite : les chameaux, qui étaient entrés à pas lents dans le village, se mirent à galoper dès que l'odeur fade monta jusqu'à leurs narines. Rien ne put arrêter cette course effrénée, et personne ne songea à expliquer la raison de cette fuite.

La troupe revint donc bredouille : après trois essais malheureux, l'affaire tournait sans conteste à l'avantage du coupable.

Impuissant à le condamner, ne pouvant s'empêcher de reconnaître son habileté, le Ras décida, à la surprise de tout son entourage, de faire de cet

ennemi un allié.

Il ne lui restait qu'à annoncer sa décision. Un messager à cheval, portant l'édit glissé au bout d'un bâton fourchu, alla porter la bonne nouvelle de place en place.

Le Ras s'engageait publiquement à ne plus poursuivre le voleur, et à lui confier un poste à ses côtés, à condition que celui-ci se présentât à lui, et s'engageât à lui obéir désormais. Et il était homme à tenir ses promesses.

Guebré fut flatté – disons-le – mais surtout ému et touché. Il s'apprêta non seulement à répondre à cet appel, mais aussi à mettre désormais ses trésors d'ingéniosité au service du bien et de la justice. Il était, en outre, décidé à rendre son butin : ne lui offrait-on pas le plus merveilleux des présents, la possibilité d'un rachat ?

Il partit donc une fois encore. Il avait mis son *chama* de fête, d'un blanc immaculé, dont le long pan brodé tombait de l'épaule. Il avait fort belle allure ainsi, et ressemblait davantage à un jeune seigneur qu'à un méchant et redoutable bandit.

Guebré devint très vite un intendant modèle, et un conseiller plein de sagesse. Il savait dénouer les situations les plus embrouillées et trouvait une solution aux problèmes les plus difficiles. Certes, il en avait vu d'autres ! – Quant à sa conduite, elle était désormais exemplaire, tant il est vrai qu'un défaut n'est parfois qu'une qualité mal employée.

L'histoire nous dit encore, qu'une fois sa position bien établie, il sut reconnaître dans le lot des filles du Ras celle qui l'aimait en secret : c'était la plus charmante.

Ils se marièrent en grande pompe et, croyez-moi, le diadème que Guebré avait déposé dans la corbeille de noces de sa jeune épouse était plus beau que celui du trésor du Ras !

Le mari et la femme avisée

L'habileté n'est pas l'apanage des hommes. Ève a mieux doté encore ses descendantes dans ce domaine. J'ajouterais, si j'osais, que c'est là en quelque sorte leur signe de ralliement, leur spécialité, et souvent la forme que prend leur intelligence.

Iroute n'était ni meilleure ni pire que les autres femmes, mais son histoire vaut d'être contée, car elle nous montrera comment cette habileté – additionnée d'un peu d'amour – peut tirer d'un très mauvais pas une personne avisée… et son mari.

Iroute donc ressemblait aux autres. Peut-être était-elle plus jolie, plus courageuse au travail et, sans aucun doute, était-elle douée d'un grand esprit. Certes, elle se montrait parfois trop vive, et son bon sens ne l'avait pas empêchée d'épouser un homme assez stupide, tant il est vrai que les raisons du cœur aveuglent les plus clairvoyantes.

Abébé n'était donc pas ce prince charmant réservé à l'héroïne d'un conte de fées, et qui vient, pour couronner les mérites de la belle, lui offrir un bonheur hors série. C'était un époux sans génie – et sans grande beauté – mais Iroute était sûre de son choix et de la promesse de bonheur qu'il était pour elle, car il l'aimait et l'estimait plus que tout. Hélas ! Abébé avait un défaut bien désolant chez un homme dont on sait déjà qu'il est un peu sot : il était vaniteux, et cela le rendait souvent ridicule aux yeux de tous.

Un soir, il rentra chez lui, l'air si triste et si abattu, qu'il était impossible d'ignorer le grand embarras dans lequel il était plongé. Sans même embrasser sa chère épouse, il alla s'asseoir sur le trépied de bois, et se mura

dans un long silence. Iroute croisa les bras, attendit jusqu'aux limites de sa patience et l'interpella enfin, non sans quelque humeur.

— Eh bien ! mon pauvre mari, en voilà une drôle de tête ! À te voir ainsi, je suppose que parler te soulagerait plus que de rester muet.

— Mais non, ce n'est rien, simplement une forte migraine. Je vais me coucher.

— Dans ce cas – repartit Iroute – je dînerai seule.

Et ceci dit, elle se dirigea vers la marmite d'où s'échappait une bonne odeur de soupe, remplit son écuelle, et vint s'installer sur le second trépied, sans s'occuper plus longtemps d'Abébé.

C'était là le seul moyen de le faire parler… La faim, l'indifférence bien simulée de sa femme vainquirent son entêtement, alors que des cris ou des supplications n'auraient rien obtenu de lui. Il poussa un long soupir et leva les yeux vers elle :

— Ma petite gazelle, je suis un homme perdu ! Comment ai-je pu commettre une pareille folie ? Ce soir, pendant une discussion de cabaret, autour d'un carafon de *tedj*, j'ai fait un pari impossible, et demain je serai ruiné et déshonoré…

— Peut-on savoir, avant de désespérer tout à fait, l'objet de ce pari, et aussi le nom de ceux qui étaient avec toi ?

Le ton modéré de la phrase parut apaiser un peu le malheureux garçon.

— Eh bien, j'ai affirmé qu'il était aisé de mesurer le tour de la terre et, ne pouvant avancer un chiffre sur-le-champ, j'ai promis de le calculer d'ici demain… Alors, Afework, Daniel et Dénéké m'ont dit en ricanant qu'ils se contenteraient de la distance du levant au couchant, mais que je leur devrais une forte somme si je n'apportais pas une réponse dès le lever du jour. Aie !… aïe !… aïe !… Quelle affreuse affaire !

— Bon, bon, je vois que ce n'est pas grave, et tes trois amis sont plus sots que toi. Écoute-moi bien ; demain tu iras les retrouver ; tu seras calme et sûr de toi – cela est important – puis, de l'air le plus naturel du monde, tu leur diras que tu as compté 1 000 aulnes d'ici au couchant, et 1 300 d'ici au levant.

— Mais, ce n'est pas vrai ! Je ne peux pas dire un mensonge pareil ! Ils ne me croiront pas, et penseront que je me moque d'eux !

— Sans doute, mais ils sont aussi ignorants que toi, s'ils se sont montrés plus malins. À celui qui affirmera que tu te trompes, tu n'as qu'à répondre

qu’il est libre d’aller vérifier lui-même ton erreur ; et maintenant, viens dîner et dormir.

Abébé se sentit rassuré, comme peut l’être un enfant, par ce ton si ferme qui lui avait rendu la vie en le soulageant d’un grand poids. Il dîna de bon appétit, et dormit si bien qu’il se trouva, le lendemain, frais, dispos et prêt à affronter sans crainte ses trois compagnons.

Dès qu’il les vit, il fit comme sa femme le lui avait dit, et parla avec tant de naturel et d’aplomb que cela ne souleva ni réplique, ni protestation.

En effet, qui aurait pu contester ce qu’il avançait ? Daniel, Afework, Dénéké étaient de bons paysans, finauds, mais peu instruits, et s’ils savaient labourer leur sol, leur esprit était resté en friche.

Tous trois, se voyant joués, et sachant qu’ils l’avaient mérité, baissèrent la tête, se mordirent les lèvres et parlèrent d’autre chose pour cacher leur dépit. Certes, ils ne cherchèrent pas à raconter cette affaire, pourtant il n’y a pas de secret pour les habitants d’un village, et celui-ci ne tint pas plus de deux jours. Après cela, il fit le tour des maisons, partit de marché en marché, de place en place, et fit tant de chemin qu’il vint échouer un beau soir dans l’oreille du Négus en personne.

Quoi de plus plaisant que cette histoire de trompeurs trompés ? Le Négus aimait à se divertir ; il ne manqua pas de rire avec les autres… mais une fois son rire apaisé, il prit un air songeur.

— Eh bien ! quel être audacieux et rusé que celui-là ! Je puis affirmer que, dans tout le Choa, il n’existe pas un seul homme capable de se tirer aussi habilement d’un tel mauvais pas !

— Il ne tient qu’à vous de le connaître, Sire – répartit son ministre, un peu piqué, car il s’estimait aussi malin qu’un autre. Je me permets cependant de préciser à Votre Majesté, qu’il s’agit d’un paysan sans intérêt.

— Il n’en est pas moins un de mes sujets, répondit le Négus agacé, et le fait qu’il vive dans la brousse n’y change rien.

« Mais j’y pense, puisque vous semblez si renseigné sur son compte, pourquoi ne vous chargeriez-vous pas d’aller le chercher, et de me le ramener ici ? Vous comprendrez le désir que j’ai de le connaître. »

C’était sans appel, et cette question n’était qu’un ordre déguisé. Le ministre n’avait plus qu’à s’exécuter.

Voilà donc notre campagnard devant le Roi. Malheureux, il l’était, vous pouvez le croire sans peine : tant de faste, tant de soldats, tant de visages ironiques, c’était plus qu’il n’en fallait pour lui ôter l’usage de la parole,

mais le Négus se montra si bon que sa peur s’envola vite et qu’il retrouva son naturel.

Quand il s’entendit demander s’il était bien l’auteur de la repartie qu’on lui prêtait, il ne chercha pas à dissimuler la vérité.

— Oh ! non, je suis simple et sans malice. Par contre, ma femme, elle, est intelligente pour deux ; c’est elle qui me conseille en tous points. Cette fois encore, elle est venue à mon secours, et ces paroles que vous admirez tant, je les lui dois, comme tout le reste.

— Ah çà ! As-tu donc une femme si âgée et si lourde d’expérience pour que tant de sagesse se soit accumulée dans sa tête ?

— Non, elle n’est pas âgée, loin de là – fit le mari d’un air niais mais tendre – ma femme est la plus jeune et la plus belle personne que l’on puisse rêver.

Une fois de plus, le Négus resta pensif.

— Voyons, si cette femme que tu possèdes est si merveilleuse, tu ne la mérites pas ; ne serait-elle pas plus à sa place dans mon palais, couverte d’étoffes rares, de bijoux, plutôt que dans ta misérable *toukoul* ? Je veux la voir, et pourquoi pas ? la garder. En échange, tu recevras suffisamment d’argent pour trouver la bonne et solide épouse convenant à un paysan.

Tout sot qu’il était, Abébé n’en aimait pas moins sa chère Iroute. Il comprit qu’il allait la perdre, et fut désespéré. Il rentra chez lui la mort dans l’âme.

Voyant son air affligé, Iroute, songeant à un nouveau pari, ne s’alarma point, et l’accueillit en riant.

— Eh bien ! vas-tu avoir à mesurer cette fois le fond des mers, ou bien à dénombrer les étoiles ?

— Hélas ! non, ma chère femme, cette fois tu ne peux rien pour moi et je vais devoir renoncer à toi pour t’avoir trop aimée.

— Que vas-tu encore inventer ? Te moques-tu de moi ?

— Écoute, je suis un garçon vantard, tu le sais. Mais cette fois, j’aurais mieux fait de perdre à jamais l’usage de la parole, plutôt que de parler comme mon cœur me le disait. Pourtant n’es-tu pas la plus belle, la plus intelligente, la plus sage ? Est-il possible de me taire, et de laisser ignorer que tu es mon seul trésor ?

Et il raconta son entrevue avec le Négus.

— C’est donc cela ? – repartit Iroute, trop émue pour arriver à le cacher. Certes, l’affaire est grave, mais garde-moi ta confiance. Elle m’est plus que

jamais nécessaire. Le Négus veut me connaître et me prendre pour épouse… soit. Cette dignité promise me confère d'ores et déjà le droit de lui ouvrir ma porte. La première rencontre, organisons-la chez nous. Prie le Négus de venir dîner, en précisant que je tiens à montrer mes talents de maîtresse de logis. Je me charge de tout.

Abébé, sans chercher à en savoir davantage, partit d'un pas rapide apporter l'invitation, qui fut acceptée, contre toute attente.

Le soir arriva. Iroute s'était livrée depuis le matin à une étrange besogne : après avoir dressé la table, elle avait rempli toutes les écuelles de fine poussière, puis les avait recouvertes sous de riches carrés d'étoffes. Après quoi, elle lissa ses cheveux avec soin, les noua dans un mouchoir de tulle, mit sa robe de fête et drapa sur ses épaules son *chama* brodé. Il était impossible de ne pas la trouver ravissante ainsi parée, et ce fut bien l'avis du Négus, qui l'honora dès son arrivée d'une phrase admirative.

L'heure du dîner avait sonné. On s'assit en rond autour des écuelles, en attendant que l'hôte royal donnât le signal du premier coup de fourchette. Il découvrit son assiette, et… poussa un cri de surprise. Son plat était rempli de poussière : était-ce possible ? Il n'en croyait pas ses yeux. Dès qu'il eut retrouvé ses esprits, sa colère éclata.

— On se moque de moi ! Que celui qui a osé me tourner ainsi en ridicule se fasse connaître, s'il veut que j'épargne les autres convives.

C'est alors que la femme, qui n'avait pas manifesté la moindre émotion – bien que son cœur battît très vite – et qui n'avait pas bougé, se leva, fit le tour de la table avec dignité, et alla s'agenouiller devant le Roi.

D'une voix humble, mais qui ne tremblait pas, elle s'expliqua :

— Ne laissez pas éclater votre colère, Grand Négus, je préférerais mourir plutôt que de vous offenser. Ce soir je n'ai voulu qu'illustrer ma pensée, et vous faire comprendre que vous vous apprêtiez à faire une grande folie. Cette poussière n'est-elle pas l'image de ce que nous deviendrons tous dans quelques dizaines d'années ? N'est-il pas vrai que belles ou laides seront semblables à ces tas de poudre sans couleur ? Dois-je vous rappeler que je ne fais pas exception à la règle, moi dont vous désirez tant la beauté ?

— Mais ton esprit ? interrogea le roi, dont la colère s'était évanouie.

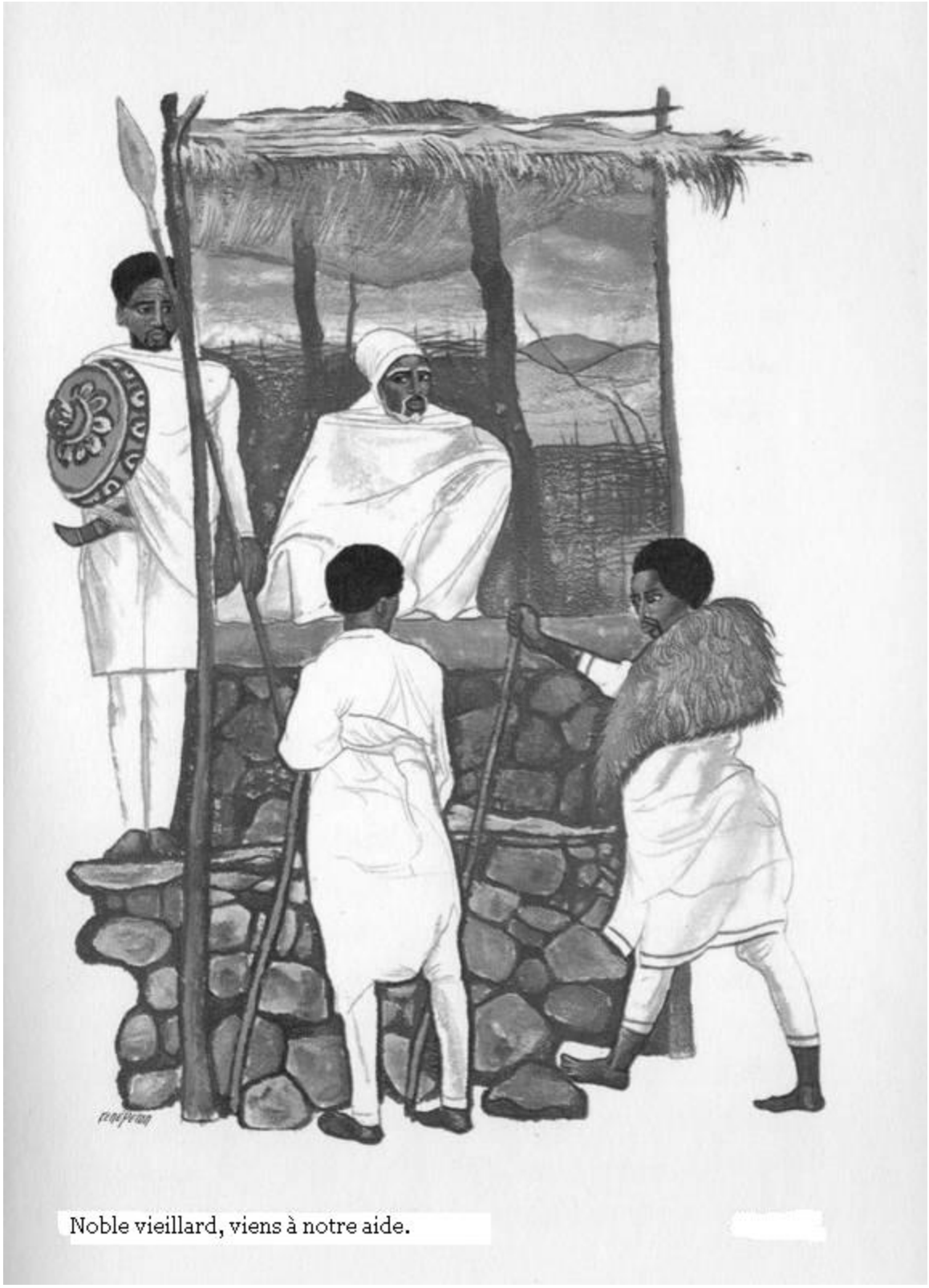
— Mon esprit ne m'appartient pas. Je l'ai donné à mon mari, et ne puis le reprendre, car il ne vaudrait plus rien, loin de lui : ne doit-il pas sa force à la faiblesse de celui qu'il soutient ? À quoi servirait un tuteur, si l'arbre qu'il empêche de choir était plus fort que lui ? À quoi servirait l'habileté de la

paysanne que je suis, si elle devenait la femme du Roi des rois ! – … Sire, décidez de mon avenir selon votre grande sagesse ; vous êtes le Maître et je m’en remets à vous.

Le Négus n’était pas porté à l’indulgence, mais il fut réduit au silence par tant de logique, ébranlé par tant de hauteur d’esprit, séduit enfin par la noblesse de cette femme, dont il n’avait désiré que la beauté et un certain esprit de repartie. Il n’eut plus alors que la volonté d’être digne d’elle.

— Femme – dit-il – ta sagesse est grande, et ton mari ne t’avait pas surestimée en disant que tu étais un bien très précieux. Ce soir tu m’as fait un aveu sincère : c’est un cadeau que l’on m’offre rarement. Tu en recevras la récompense : je te rends ton mari, il a besoin de toi.

Là ne s’arrêta pas la générosité du Négus. Iroute eut droit à des présents de reine. Quant à Abébé, il n’eut plus à se vanter de quoi que ce soit : il était devenu l’homme le plus admiré et le plus envié de tout le pays.



Noble vieillard, viens à notre aide.

Le frère riche et le frère pauvre

Deux frères vivaient en paix, heureux et sans soucis. Travailleurs modestes et courageux, ils avaient réussi à construire une maison et à acheter un mulet qu'ils utilisaient en commun. Sur leur petit lopin de terre, ils cultivaient le maïs, les fèves, et les indispensables faux-bananiers, dont les tiges séchées donnent une excellente farine, les fibres un fil bon à être tissé, et les feuilles une nourriture fort appréciée du bétail. Chacun d'eux s'était marié selon son cœur, et leurs enfants grandissaient dans l'entente et la joie.

Or, un jour qu'il labourait son champ, le cadet heurta du soc de sa charrue une grosse pierre. La mule s'arrêta, il poussa un juron, puis entreprit de dégager la voie en s'aidant d'un pic. Il frappa avec tant de force et de rage, qu'en un instant, ce qu'il croyait être de la pierre vola en éclats : l'amphore enfouie dans la terre répandit autour d'elle son trésor fabuleux de bijoux et de pièces d'or. Pour un paysan comme Endelkatchou, cette fortune représentait plus à elle seule que des dizaines de vies de labeur acharné.

Il demeura abasourdi, incapable de réagir, ni même de toucher à tant de merveilles ; pourtant, l'idée de cette situation nouvelle s'éveilla dans son esprit, lui devint familière, tant il est vrai que l'on s'habitue vite au bonheur. La journée déclinait à peine, que sa décision était prise : tout cet or, il le garderait pour lui seul – eh quoi ! n'avait-il pas découvert cela sans l'aide de personne ? – Son frère aurait-il consenti à partager un bien aussi considérable, si la chance l'avait mis entre ses mains ?

Il se leva donc, plein d'un sentiment de vanité, de cupidité, d'égoïsme, qui lui avait été jusqu'ici étranger. Dans un pan de son *chama,* il entassa

pièces et bijoux et prit le chemin de sa maison. Hélas ! comme elle lui parut misérable, et combien il avait hâte de rebâtir une demeure digne de lui ! Il avait déjà oublié tout le bonheur que lui donnait chaque soir, après le travail, la vue de la grosse hutte ronde, vivante et animée comme une ruche.

Il s'y faufila, désireux de n'être pas remarqué avec cet énorme paquet qui pouvait lui attirer des questions, enfouit celui-ci sous sa paillasse, et remit au lendemain les explications qu'il ne pouvait éviter de donner. La nuit ne changea en rien ses résolutions. Il fit mille projets, puis, au petit matin, tint un conseil de famille.

— Mon cher Makonnen – dit-il en s'adressant à son frère – la chance a frappé à ma porte, séparant ainsi nos vies unies jusqu'ici dans un sort assez misérable. Nous restons liés par l'affection, par le maigre bien légué par notre père – paix à son âme ! – mais nos chemins se séparent.

— Mais – repartit Makonnen – si la fortune te comble, ne nous comble-t-elle pas aussi, puisque nous ne faisons qu'une seule famille ?

— Ouais ! c'est facile à dire, mais vois-tu, mes mains ont trouvé un trésor sans l'aide de personne. À moi, maintenant, de le faire fructifier. Sommes-nous mari et femme ? Non ! Alors ne te mêle pas de mon argent, et laisse-moi l'utiliser comme bon me semblera.

Tout autre que Makonnen eût tenté de poser d'autres questions, d'éclaircir ce qui était encore pour lui un mystère, et surtout, cherché un moyen de soutirer quelque part de butin. C'était mal le connaître : il ne vit que le visage fermé de son frère, ce visage d'étranger qui le rejetait loin de lui. Il détesta l'argent qui venait de les séparer, et ne songea plus qu'à son chagrin.

Les jours passèrent. Endelkatchou avait déjà entrepris la construction d'une superbe villa. Il avait acheté deux ou trois chevaux de bonne race, plusieurs vaches et un troupeau de moutons. Son champ s'était agrandi d'une belle terre grasse, d'une forêt, et d'un grand verger. À la ville voisine, on s'était procuré des étoffes, des couvertures, et à son épouse notre nouveau riche avait offert deux grands anneaux d'oreilles.

Certes, les promesses d'affection et de bon voisinage ne tinrent pas plus de quelques jours. Endelkatchou ne tarda pas à avoir honte de son frère et de toute sa famille.

Les chemises rapiécées des enfants, la soumission de Makonnen, qui restait muet devant tant d'injustice, l'aspect de sa belle-sœur, qu'il trouvait repoussante comme une souillon, tout cela fut pour lui autant de raisons

d’agacement. Sa mauvaise foi l’aveuglait au point qu’il ne pensait pas un seul instant qu’un peu de générosité aurait porté remède à ce mal qu’est la pauvreté.

Loin de leur venir en aide, il se mit à les détester. Pour lui, ils étaient un reproche vivant, et il n’eut plus qu’un seul désir, s’en débarrasser. Comment y parviendrait-il ? Voilà qui lui donna bien à penser. Pourtant il finit par trouver un moyen, efficace entre tous : leur rendre la vie impossible, et les obliger à s’installer ailleurs. L’occasion, il l’avait sous la main : son frère n’habitait-il pas cette masure, qui était la sienne aussi, n’utilisait-il pas ce mulet, qui était à moitié le sien ? Il allait, en lui réclamant sa part, le forcer à abandonner son bien, à quitter ses misérables terres, à disparaître de sa vue.

— Je lui donnerai un peu d’argent – se dit-il – pour compenser son départ. Et cela allégea sa conscience un peu lourde. Il n’était même pas loin de se croire très généreux… et, content de lui, alla trouver son frère, comme si la chose était déjà décidée entre eux, et conclue.

Il se trompait : elle ne l’était pas, et ne le serait jamais ; il avait mal jugé son aîné, prenant son silence pour de la faiblesse, sa dignité dans la pauvreté pour de la vanité et de l’envie, son affection enfin, pour de l’intérêt le plus bas. Devant cette proposition, Makonnen hocha la tête, regarda tristement ces lieux qu’il aimait tant, et dit : « Non. » Endelkatchou eut le tort d’insister, d’augmenter la somme proposée : rien n’y fit.

Alors, comme vous pouvez le supposer, la rage s’empara de lui, d’autant plus forte qu’il se sentait dans son tort, et que le calme imperturbable de son frère lui faisait honte.

— Eh bien ! puisque tu ne veux rien entendre – dit-il enfin – tant pis pour toi. Tu regretteras la jolie somme que je voulais t’offrir.

— Mais je ne désire rien d’autre que rester sur cette terre que nos parents nous ont léguée. Comment pourrais-je abandonner cette maison, ce champ, où j’ai grandi heureux avec un frère qui m’aimait ? Au diable ton argent maudit !

De peur de se laisser attendrir, Endelkatchou poursuivit, sans même lever les yeux sur celui qui venait de parler avec tant de sagesse.

— Soit, garde ce qui te revient. Je réclame ma part et rien de plus.

— Mais comment pourrons-nous diviser ce qui est, tu le sais bien, indivisible ? Cette minuscule *toukoul*, ce mulet…

— Tu trouveras quelque moyen – dit le cadet, heureux de voir que l'affaire tournait à son avantage – sinon, allons chez le juge, je ne crains pas d'avoir recours à lui, le droit est tout à fait de mon côté.

Comment refuser, comment opposer aux arguments de la loi, les arguments du cœur ? Il ne restait qu'à accepter, et à attendre le verdict, qui ne lui apporterait sans nul doute que du chagrin.

Voilà donc nos deux plaignants devant le juge. Selon l'usage, c'est au plus ancien d'exposer le motif du litige. Makonnen prit donc la parole, en cherchant à modérer sa colère.

— Noble vieillard, toi qui connais le fond des cœurs et qui sais lire dans les âmes, viens à notre aide.

« Voici devant toi deux êtres liés par le même sang, et que la vie a séparés. La vie, que dis-je, l'argent, qui a fait de l'un, qui était pauvre, un homme misérable et méprisé par l'autre – celui à qui la fortune a souri. Mon cadet – c'est de lui qu'il s'agit – a trouvé un trésor et perdu son cœur : non content de s'engraisser sous nos yeux, d'étaler une opulence, dont nous ne recevons pas, ma femme, mes enfants et moi, les moindres miettes, il veut reprendre la moitié du bien laissé par nos parents. »

Le juge arrêta d'un geste Endelkatchou qui s'apprêtait à parler à son tour, parut réfléchir un court instant, puis l'interrogea d'une voix calme et posée, une voix qui se voulait neutre et sans passion !

— Toi, qui es l'accusé, reconnais-tu avoir réclamé cette part de ton bien ?

— Certes oui – n'est-elle pas à moi ? Ne suis-je plus l'héritier de mon père, sous prétexte que la fortune m'a désigné du doigt ?

— Mais non, sois sans crainte, la loi va combler tes désirs, car rien n'empêche quiconque de reprendre son bien. Ce que tu réclames, tu vas le recevoir sur l'heure : le mulet sera coupé en deux, et la maison divisée par le milieu. J'irai le vérifier moi-même.

Le pauvre Makonnen n'en croyait vraiment pas ses oreilles : le juge avait-il perdu la raison ? Son regard allait, se promenant de lui à son frère, celui-ci, heureux d'avoir gagné son procès, mais surpris de se sentir soudain si ridicule. Ils regagnèrent leurs demeures. Ni l'un ni l'autre ne vit l'œil de renard rusé qui les regardait s'éloigner, et semblait dire : la justice vous donnera un autre rendez-vous, je le sais déjà, et je vous attendrai…

C'était penser avec sagesse. Pour l'instant, les apparences étaient plutôt contraires : la *toukoul* fut divisée en deux parties égales et le cadet mit le feu à la moitié qui lui revenait, ce qui ne manqua pas de rendre inhabitable

la maison tout entière. Fuyant ces pans de murs calcinés, la pauvre famille s'installa sur sa moitié de champ. On dressa une tente, en attendant de bâtir autre chose et, courageusement, Makonnen organisa de son mieux ce jardin si petit qui devait maintenant nourrir toute sa famille. Il planta un carré de fèves, un autre de maïs, et dressa un enclos pour ses poules : jamais on n'avait vu une si tenace volonté de vivre au mieux de ses moyens.

Endelkatchou était de plus en plus exaspéré. Les semaines passèrent. Les légumes mûrissaient, arrosés par les soins du bon jardinier qu'était Makonnen. Un beau matin, il vit les premières cosses d'un vert tendre, et annonça à sa femme :

— Dans deux jours, tu feras une bonne soupe. Nos fèves sont magnifiques !

Or, dans la riche demeure d'en face, les affaires allaient mal. Les enfants, et même leur mère n'avaient pas approuvé cette brutale rupture ; réduits à ne pas quitter leur domaine, ils regardaient avec envie leurs compagnons de jeux, tant il est vrai que pour les enfants l'argent ne fait pas toujours le bonheur.

Un jour, n'y tenant plus, le plus jeune d'entre eux franchit la barrière interdite. Le soleil pointait à peine à l'horizon, et tout semblait dormir encore : le malicieux bonhomme pensait bien profiter de cet instant de calme pour aller surprendre ses cousins sans risquer d'être vu.

Il se glissa derrière la haie fragile de roseaux, puis s'engagea dans le potager : c'était précisément ce matin-là que devait avoir lieu la cueillette des fèves ; elles étaient dodues, veloutées, mûres à point. Le petit garçon les vit, fut tenté d'en prendre quelques-unes pour y goûter, et n'hésita pas à choisir les plus belles. Il alla s'asseoir sous un arbre et commençait à les manger, quand son oncle sortit de sa tente et l'aperçut.

Son premier réflexe fut d'aller embrasser son neveu. Pourtant, il réalisa qu'il tenait là l'occasion de donner à son frère la leçon qu'il méritait depuis longtemps.

— Écoute, dit-il à l'enfant, tu désires que nous soyons tous ensemble et heureux comme avant ? – Alors tu vas me suivre chez ton père, et aussi chez le juge. N'aie pas peur de m'entendre crier un peu fort, et ne crois pas à tout ce que je dirai de terrible. Si tu tiens ta langue, tout ira bien, et bientôt la vie sera belle pour vous et pour nous.

Et il partit à la recherche d'Endelkatchou.

— Mon frère – dit-il, dès qu’il l’eût trouvé – je te ramène ton fils qui a grignoté mes fèves comme l’aurait fait une taupe. Voilà la preuve de son forfait : ces deux cosses vides. Je veux que tu me rendes ce qu’il m’a pris.

— Mais… il les a mangées sans chercher à t’offenser. Je t’en rendrai plus qu’il n’en a pris.

— Non. Je veux mes fèves, et comme tu refuses de me les rendre, allons chez le juge.

— Eh bien ! allons-y, puisque tu n’es qu’un fieffé entêté.

Les voici à nouveau devant le juge, fidèles à ce rendez-vous que la justice leur avait donné, sans qu’ils le sachent eux-mêmes. Le vieux renard qu’ils venaient consulter n’était pas surpris, lui, de les trouver là, prêts à lui exposer un nouveau litige.

Cette fois ce fut Endelkatchou qui parla le premier.

— Noble vieillard, mon frère est fou. N’a-t-il pas juré de récupérer les deux malheureuses fèves que mon fils – que tu vois là – a cueillies dans son jardin ? Or, il les a mangées, comment puis-je les lui rendre ? Il me faudrait pour cela tuer mon propre enfant ! Dis-lui donc d’accepter le sac des mêmes fèves que je veux lui donner en échange, et laisse-moi partir.

— Certes, la chose est grave. Les fèves venaient bien de ton jardin ? demanda le juge à Makonnen.

— Sans doute, l’enfant l’a reconnu, et je l’ai pris sur le fait !

— Bien – alors l’affaire est simple. Veux-tu accepter l’offre de ton adversaire ?

— Non. Je ne veux que mes fèves, et elles seules.

— C’est bon. As-tu entendu, mon ami ? Il demande son bien, et je ne puis lui donner tort, déclara-t-il en s’adressant au cadet. Du reste, n’as-tu pas approuvé le même jugement qui te favorisa, il y a quelques mois de cela ?

— Mais il s’agit de mon fils ?

— Que m’importe ! La loi est faite pour tous, pauvres et riches. Tu te soumettras au jugement, comme s’y est soumis ton frère.

« Qu’on apporte un couteau sans tarder, j’irai moi-même chercher ces fèves que le plaignant réclame. »

Endelkatchou, en entendant l’irrévocable sentence, mesura brusquement l’étendue de son injustice, comprit qu’il méritait la haine qu’il avait allumée, et ne put que s’agenouiller en pleurant et en implorant un pardon qu’il n’osait espérer.

Makonnen n’attendait que le moment de lui ouvrir les bras et courut vers son frère pour le relever. Mais le juge l’arrêta :

— Un instant, j’ai mon mot à dire, et je tiens à rendre la justice. Or il faut que la bonté, la sagesse, le désintéressement, reçoivent leur récompense. Cette fortune – trouvée dans le champ de votre père, nul ne l’ignore – Makonnen en recevra sa part.

— Je la lui offre de bon cœur ! cria Endelkatchou.

Et moi, je n’accepte que le droit de partager ton travail, et de retrouver ta confiance !

Nul ne peut douter de la vie heureuse que mena désormais cette famille, qui eut enfin le droit de dire que l’argent avait fait son bonheur !

Itenetch et la vache ensorcelée

Les fées viennent parfois habiter et hanter les montagnes d'Éthiopie, car, si hautes qu'elles touchent de leur front les nuages, celles-ci sont pleines de mystère et faites pour les abriter du regard indiscret des humains. À la nuit tombante, les plus superstitieux comme les plus incrédules pressent le pas, de crainte de s'attarder dans la brume et de rencontrer quelque méchant esprit.

Au pied de ces murailles, les paysans – qui sont aussi des montagnards – nichent leurs huttes rondes, coiffées de paille, où bourdonne une vie de ruche. Telles des abeilles, les femmes, tout le long du jour, vont et viennent : elles lavent, rangent, cuisinent, et dorlotent – ou bousculent – leurs enfants, tandis que les jeunes filles assurent les corvées d'eau ou de bois. Pour celles-ci, la vie est laborieuse mais sans soucis : des gestes simples, des babillages et des fous rires, voilà leur univers, et la troupe sillonne la campagne, une amphore sur la tête, ou un fagot sur le dos.

Un soir, alors que le petit groupe entrait au village, tout animé par la course, Itenetch – qui riait plus fort que les autres – vit venir à elle son père. Elle se détacha du lot de ses compagnes, et se hâta au-devant de lui, sans lâcher le gros tas de bois sur son épaule. La nuit estompait les contours des visages, mais la jeune fille n'eut pas de peine à voir briller les larmes, et à comprendre qu'un malheur venait d'arriver.

— C'est ta mère… Il y a déjà une heure que je guette ton retour !

— Mon Dieu, il ne s'est rien passé de grave ? Parle…

L'homme baissa la tête sans répondre. Alors Itenetch courut, n'osant comprendre ni croire à ce silence douloureux qui ne voulait pas avouer le

pire : elle arriva à bout de souffle et de forces devant la maison sans lumière, sans fumée, où pour la première fois, sa mère ne l'attendait pas, et s'écroula en sanglotant.

La pauvre enfant pleura des jours et des jours. La mort de sa mère la laissait dans le plus complet désarroi. Son père, qui l'adorait, cherchait par tous les moyens à lui faire oublier cette disparition si imprévue et si brutale. À la fin, se sentant impuissant à la consoler, il eut la plus détestable idée du monde : il décida de se remarier.

— Ma fille ne sera plus seule, se dit-il, sa tâche sera moins lourde.

Il n'osait penser qu'il était déjà las de rentrer dans une maison déserte, et que cette décision n'avait pris forme que depuis l'apparition dans le village d'une inconnue de curieuse apparence. Il ne fut pas très attentif aux critiques des voisins, ni aux doux reproches de sa fille. Le mariage eut lieu, moins de six mois après la perte de sa bonne épouse – cela paraissait incroyable qu'il eût si vite accepté la présence d'une autre femme, et par surcroît, celle d'une belle-fille, pareille en tous points à sa mère.

Il eût mieux valu pour lui rester seul, n'avoir jamais rencontré ces affreuses mégères, dont l'aspect aurait dû suffire à lui ôter toute illusion. L'une et l'autre étaient d'une forte corpulence qu'expliquait une grande paresse jointe à une extrême gourmandise. Les traits de leurs visages étaient sans grâce : un nez aplati, de petits yeux enfoncés, une bouche épaisse disaient assez que leurs origines ne devaient rien à la race Amhara, si pure et si noble. Mais cette vulgarité physique n'aurait pas été d'une grande importance si elle n'avait pas été le reflet de leur cœur. En un mot, par son choix irréfléchi et trop hâtif, le père d'Itenetch avait introduit chez lui la méchanceté et le malheur.

En peu de jours, la pauvre orpheline réalisa sans peine combien sa belle-mère la détestait. Aux corvées de bois et d'eau s'étaient ajoutées celles de la cuisine, de la lessive, du raccommodage ; sans parler des poulets à nourrir, et de la chèvre à garder. En récompense, Itenetch ne recevait que brimades et humiliations, les restes toujours insuffisants des repas et des robes si vieilles qu'elle avait honte de se montrer à ses anciennes amies. Son père, trop faible, n'osait intervenir, aussi avait-elle renoncé à se plaindre ; comme il était loin le temps des rires, des courses insouciantes, et des retours à la maison où l'attendait une soupe fumante préparée avec tendresse !

Un jour qu'elle était allée ramasser son bois, se sentant soudain trop faible pour étouffer son grand chagrin, elle s'abandonna aux larmes et aux

gémissements si longtemps retenus. Peut-être ne se serait-elle jamais arrêtée, si une bonne fée, attirée par le bruit de ses sanglots, ne s'était approchée d'elle en touchant doucement ses cheveux.

— Eh bien ! Que t'arrive-t-il, ma pauvre enfant, pour pleurer ainsi ? Voyons, dis-le moi, et d'abord, montre-moi ton visage.

Rassurée par la douceur de la voix, Itenetch leva son front, caché jusque-là dans ses mains.

— Mais tu es belle ! Voilà une raison d'être gaie…

— Hélas ! ma bonne fée, je l'étais avant que ma mère ne me quitte. Depuis, mon père s'est remarié, ma marâtre et sa fille s'ingénient à me faire souffrir, et mon seul désir est maintenant de mourir.

— Chut… n'as-tu pas honte de parler ainsi, alors que je vois beaucoup de bonheur pour toi ?

— Oh ! Le bonheur a un visage que j'ai oublié. Et du reste, j'ai trop faim pour avoir un autre désir que celui de manger.

La fée sourit, amusée.

— Mais oui, où ai-je la tête ? C'est pourtant à cela que je veillerai en premier lieu. Désormais, je me charge de toi, pour cela comme pour le reste, tu peux compter sur moi. Je ne puis faire mieux que t'offrir mon bien le plus précieux : ma vache magique. Son lait ôte la fatigue, donne une force et une beauté extraordinaires. Il te suffira d'en boire une fois par jour pour retrouver ta santé d'autrefois. Et ton travail sera plus doux qu'un jeu, puisque tu n'en ressentiras aucune peine.

— Mais comment garder avec moi ce merveilleux mais encombrant cadeau ?

— Tu iras dans la grotte que je t'indiquerai, c'est là que j'ai toujours caché cette vache ; tu ne trouveras pas de meilleur endroit pour garder ton secret.

— Est-il nécessaire que je me cache de la sorte ?

— Oui, petite fille. Si ta belle-mère devinait les raisons du changement qui ne va pas tarder à se produire en toi, elle ne manquerait pas de chercher à dérober cette précieuse bête pour en tirer un gros profit.

Ainsi fut fait. Itenetch, que la seule présence de la fée avait déjà rassurée, l'accompagna jusqu'à la grotte, but son premier verre de lait, qu'elle put traire elle-même, tant la vache était docile, et rentra chez elle. Elle ne fut pas surprise de sentir son fagot si léger sur l'épaule, prépara lestement le

dîner, et ne toucha pas aux misérables restes que sa belle-mère avait laissés pour elle.

Désormais, sa vie était transformée, chaque jour lui apportant un peu plus de force et de joie de vivre grâce à cette boisson magique. Et puis, il y avait la promesse de la fée, l'assurance de ne plus être seule… En moins d'une semaine, Itenetch avait retrouvé sa beauté, saine et triomphante, d'autrefois.

Que dis-je ! elle n'avait jamais été si belle… Et cela ne put échapper longtemps aux regards envieux de sa belle-mère. Dévorée de curiosité, celle-ci décida donc d'éclaircir le mystère ; elle appela sa fille, et lui dit :

— Ta sœur a bien changé ces temps-ci ; c'est une intrigante, et je la soupçonne de manigancer quelque chose contre nous. Telle que je la connais, elle n'hésitera pas à aller se plaindre de nous, à essayer de faire un plus riche mariage que toi, à monter une cabale pour nous faire chasser de chez son père. Son air me plaît moins que jamais… Où va-t-elle, chaque jour, avant l'heure du dîner, pour rentrer si tard, et paraître si gaie… et que mange-t-elle, puisqu'elle ne touche presque plus à la nourriture qu'on lui donne ? – Écoute, tu la suivras demain, où qu'elle aille. Je veux connaître son secret.

La mauvaise fille, trop contente d'avoir à épier sa sœur, ne manqua pas le lendemain de prendre le même chemin qu'elle ; mais elle était sotte et si maladroite qu'elle se fit aussitôt remarquer. Itenetch, comprenant le risque qu'elle courait en allant du côté de la grotte, marcha dans la forêt, ramassa son bois, et renonça à sa boisson magique.

La méchante curieuse, découragée, en fut réduite, le soir venu, à rentrer chez elle, et à avouer son échec à sa mère.

— Elle se sera méfiée – dit celle-ci, un peu déçue – mais qu'importe, rien n'est perdu pour autant. Demain tu la suivras encore, et si tu échoues, je te battrai jusqu'au sang.

L'avertissement était un stimulant tel que la sotte se découvrit des trésors d'intelligence. Dès le lever du jour, elle surveilla étroitement les allées et venues d'itenetch, et quand celle-ci s'éloigna, sous le prétexte d'aller chercher du bois, elle lui emboîta le pas.

Cette fois, la crainte du châtiment la rendit prudente : elle se fit si petite derrière les arbres, si légère sur les feuilles sèches que son pied foulait, qu'elle se trouva bientôt au cœur de la forêt, devant la grotte. Itenetch s'arrêta, s'apprêta à soulever la pierre qui en dissimulait l'ouverture, quand elle sentit une présence étrangère, et ce regard hostile posé sur elle.

Elle se retourna vivement, et n’eut pas de peine à reconnaître sa sœur. Celle-ci ne se méfiait plus, toute à la joie de se voir près du but ; elle se tenait là, bouche bée et bras ballants, à quelques mètres à peine. Devant la surprise indignée d’Itenetch, elle demeura figée. Certes, elle n’en saurait pas davantage, maintenant qu’elle s’était laissée surprendre en flagrant délit d’indiscrétion. Elle pensa avec terreur au fouet qui l’attendait, et cette idée la fit pâlir de crainte et trembler si fort qu’elle s’effondra à terre en sanglotant.

Itenetch se méprit sur l’objet de ce chagrin. Son cœur fut ému de pitié ; elle crut s’être trompée sur les intentions de sa sœur. Elle courut vers elle, la prit tendrement dans ses bras, et l’implora de lui pardonner d’avoir jugé si vite. Rien ne rend plus crédule que la bonté quand elle est excessive – la méchante sœur ne l’ignorait point –, elle vit le parti qu’elle pouvait tirer de ce revirement de situation, et décida d’inventer quelque histoire propre à faire parler Itenetch.

— Hélas ! soupira-t-elle à fendre l’âme, je suis à plaindre plus qu’à blâmer, et si je te suis depuis deux jours, ce n’est pas de mon propre gré, mais sur l’ordre de notre mère.

— Je te crois volontiers, elle me déteste assez pour me faire épier !

— Ce n’est pas cela, au contraire : elle s’est mise en tête que tu ne pouvais plus faire seule toutes les tâches du ménage, et m’a ordonné de t’aider. Or, tu connais mon inexpérience, je suis plus jeune que toi, et ma constitution n’est pas si bonne. Au moindre effort, le souffle me manque, et une grande faiblesse s’empare de moi. Comment obéir dans ce cas à ma mère, elle est autoritaire et si sévère !

— Pauvre Almaz ! murmura Itenetch bouleversée, en caressant les cheveux de sa sœur.

— Oui – poursuivit celle-ci, encouragée dans son mensonge – voilà toute mon histoire, et la raison pour laquelle je t’ai suivie partout, pour laisser croire à ma mère que je partageais ton travail. Pardonne-moi de n’avoir pas eu le courage de t’avouer cela dès le premier moment. J’ai eu tort, mais n’ai pas osé te dire que j’avais honte de mon incapacité ; c’est là ma seule faute. Quelle joie ce serait pour moi de partager tes journées, plutôt que de subir la mauvaise humeur de ma mère ! Que n’ai-je ta santé inébranlable !

— Écoute, petite sœur, ta gentillesse pour moi, tardive mais sincère, mérite sa récompense. Puisque tu veux partager mon travail, je partagerai mon secret. Dans cette grotte se cache une vache dont le lait me donne force

et beauté. Viens, tu vas en éprouver sur l'heure les bienfaits, et tu verras s'envoler ta fatigue.

Almaz ferma les yeux pour dissimuler son triomphe. Après l'aveu d'Itenetch, elle savoura avec délices le breuvage magique, et se réjouit d'avoir enfin l'occasion de prendre sa revanche sur cette fille trop parfaite, qu'elle jalousait depuis toujours. Elle se leva d'un bond, pressée d'aller raconter son histoire à sa mère.

— Je vais m'occuper du dîner, et montrer sans tarder à nos parents mes bonnes dispositions. Prends ton temps pour rentrer les fagots.

Elle fit un geste de la main, et partit en courant. La boisson avait produit son effet ; elle se sentait légère, et sa lassitude s'était envolée.

Quand Itenetch eut à son tour regagné la maison, elle trouva le repas préparé. Sa belle-mère l'accueillit d'une voix mielleuse, et son amabilité inhabituelle l'inquiéta plus qu'elle ne lui fit plaisir. Tout semblait anormal ce soir-là. Sa soupe avalée, elle se retira pour aller dormir, après avoir embrassé son père, et souhaité une bonne nuit à sa belle-mère et à sa sœur. Elle se jeta sur sa paillasse, et s'endormit presque aussitôt, d'un sommeil pesant.

Vers le milieu de la nuit, pourtant, des bruits de voix étouffés l'éveillèrent. Elle reconnut sans peine le ton de fausset d'Almaz, et le timbre sourd de sa mère qui discutaient âprement.

— Il faut partir tout de suite, disait l'une.

— Non, répliquait l'autre, il n'est pas prudent de se hasarder dans les bois à cette heure.

— Oui, mais si nous attendons demain pour aller à la grotte, nous risquons de nous faire remarquer.

— Nous nous ferions davantage surprendre en quittant la maison maintenant. Le vieux a le sommeil léger, et ne manquerait pas de contrecarrer nos projets.

— C'est bon, attendons demain.

Itenetch n'eut pas besoin d'entendre la fin de la conversation, pour comprendre qu'elle s'était sottement laissée berner, et que l'on en voulait à sa vache. Son cœur battait si fort qu'elle y porta la main comme pour en étouffer le bruit. Elle attendit sans bouger que le silence se fût rétabli, et n'hésita pas à élaborer un plan qu'elle devait exécuter sans tarder, si elle voulait sauver son unique trésor : partir, avant que le jour ne se lève, courir à la grotte, et fuir, très loin de ces mégères pleines de haine. Plus tard, peut-

être, pourrait-elle expliquer à son père la raison de ce départ. L'abandonner ainsi l'attristait, mais elle savait trop bien qu'on ne lui laissait pas le choix, et elle ne s'encombra pas de vains remords.

Quand la maison s'éveilla, elle était déjà partie depuis des heures, affrontant la nuit inquiétante, l'incertitude de l'exil, avec la sérénité de ceux qui n'ont plus rien à perdre. Le soleil s'était levé derrière les montagnes bleues ; Itenetch trottinait derrière sa vache rousse. Les paysans qu'elle rencontrait la prenaient pour une simple bergère allant au pré, et comme elle était belle, ils lui offraient un sourire et un salut amical. Bientôt le soleil devint brûlant. La pauvre enfant chercha un endroit ombrageux où se reposer, laissa paître sa vache, et but un peu de lait, puis elle repartit, et marcha jusqu'au soir.

Il y eut ainsi beaucoup de journées semblables, longues et monotones ; soutenue par le breuvage magique, la jeune fille ignorait la fatigue, mais non le désespoir : qu'allait-elle devenir, et quand trouverait-elle le bout de sa route, et la sécurité d'une maison accueillante ? Un matin, elle pensa que sa bonne fée lui viendrait bien en aide. C'est alors qu'elle aperçut ce qu'elle souhaitait et redoutait à la fois : une ville, grouillante de monde, avec un grand marché, des places, des rues, des mendiants, mais aussi de riches seigneurs montés sur des mules blanches et protégés du soleil par de grands parasols.

Pour la première fois, elle se trouva si mal vêtue qu'elle eut honte. En soupirant, elle se décida pourtant à s'engager dans les ruelles ; qui la remarquerait dans ce flot de gens bariolés – sans parler des troupeaux ?

Ici, tout était différent de ce qu'elle avait connu dans son village ; les uns et les autres se côtoyaient sans se saluer, ou se dévisageaient d'un air qu'elle jugea effronté.

Vers midi, elle songea à s'asseoir sous un arbre, aux abords de la place du marché. Des paysans y étaient déjà installés et, tout en mangeant le pain qu'ils avaient sorti de leurs sacs, bavardaient entre eux. Itenetch s'accroupit non loin d'un groupe d'hommes et de femmes, et laissa sa vache se coucher près d'elle. Comme elle n'avait rien d'autre à faire que regarder autour d'elle et entendre ce qui se disait, elle donna libre cours à sa curiosité et ne perdit rien du spectacle qui lui était offert.

Les gens parlaient à haute voix, et il était aisé de suivre leurs conversations. Dans le brouhaha général, il était clair qu'un sujet semblait dominer les autres, et éclipser tous les problèmes : la santé de la jeune

princesse Danahé. Itenetch, qui tendait l'oreille, connut donc très vite l'affaire : la fille préférée du Ras se mourait bel et bien ; aucune nourriture, aucune médecine, ne venaient à bout de ce mal mystérieux qui la plongeait dans une langueur désespérante. Elle s'éteignait lentement depuis des mois, et les médecins, les sorciers venus de partout, n'osaient avouer qu'elle était perdue et qu'ils ne pouvaient rien pour elle.

— Hélas, disait une vieille servante, moi qui travaille au palais depuis que la princesse est au monde, je sens que ses jours sont comptés, car la pauvre petite est si faible qu'elle ne peut plus quitter son lit. Quel chagrin pour ses parents et pour nous tous ! Seul un miracle pourrait la sauver maintenant.

Itenetch savait trop ce qu'était la souffrance, pour ne pas ressentir vivement celle des autres. Ce récit l'avait émue plus que n'aurait pu le faire aucune autre histoire : la princesse n'avait-elle pas son âge ? Elle demeura immobile, plongée dans son chagrin, au point qu'elle ne vit pas qu'on l'observait.

La vieille s'était même arrêtée de parler, touchée par les larmes qui inondaient ce beau visage de jeune fille, sans que celle-ci cherchât à les cacher.

— Pourquoi pleures-tu, ma petite, quel chagrin est-il cause de cette désolation ? Tu n'es pas d'ici, je le vois bien, ce n'est donc pas le malheur qui a frappé notre princesse qui te met dans un état pareil.

— Si, pourtant, c'est bien cela qui m'afflige, et rien d'autre. Depuis longtemps, j'ai cessé de m'apitoyer sur mon propre sort.

La vieille fut étonnée de la gravité de ces paroles, mais n'osa pas poser de questions, craignant d'être indiscrète.

— Allons, sèche tes yeux, petite ! Ton cœur est bon, mais tu ne peux rien pour notre Danahé. N'ai-je pas dit que seul un miracle pouvait la sauver ? Or, toute la bonté du monde ne pourrait en faire un !

— Mais si je pouvais, moi, faire ce miracle auquel vous n'osez croire ? s'exclama alors Itenetch, songeant à l'étonnant pouvoir de sa vache magique. Le Ras accepterait-il mes services ? Voudrait-il m'autoriser à aller trouver sa fille et à tenter un dernier remède ?

— Le Ras ne refusera pas une chance, si mince soit-elle, de sauver sa fille chérie, répondit la servante, qui était frappée par le regard plein d'assurance de la jeune fille. Sans qu'elle sût pourquoi, tout en elle lui inspirait

confiance et sympathie. « Puis-je te demander quelle sorte de médecine tu penses proposer à la malade ? »

Itenetch hésita : « Pardonnez-moi, je ne puis vous répondre, du moins pour l'instant. Soyez assurée cependant qu'il s'agit d'un breuvage, dont l'apparente simplicité n'a d'égale que son efficacité. Mais partons, si vous le voulez, car je ne veux pas attirer l'attention des passants sur nous. »

— Cette enfant est d'un naturel méfiant – songea la vieille – comme seuls savent l'être les gens que l'on a souvent trompés. Elle ne chercha pas à discuter davantage, et prit le chemin du palais. Derrière elle, marchait Itenetch, suivie de la vache rousse que rien ne distinguait d'une vache ordinaire. En croisant cette jolie bergère, les gens remarquaient seulement la grande sollicitude dont sa bête était l'objet ; cela ne manquait pas de les faire sourire, eux qui, en hommes rustres, ne faisaient pas tant de façons avec leurs troupeaux.

Les deux femmes arrivèrent devant un grand édifice à l'aspect sévère.

— Nous y sommes, dit la vieille, viens dans la cour, nous passerons par la petite entrée. De toute façon – ajouta-t-elle en jetant un coup d'œil sur la vache – tu ne pourras pénétrer dans la chambre de notre demoiselle avec cet animal.

— Je m'en doute, mais je ne puis la laisser qu'en lieu sûr. Vous m'approuverez quand je vous aurai dit que c'est d'elle que dépend la guérison de votre maîtresse.

Itenetch avait instinctivement baissé la voix. Elle poursuivit :

— Je vous donne ma confiance, car je sais que vous m'avez donné la vôtre. Suis-je en sécurité ?

— Tu l'es, sois-en persuadée, et si tu réussis dans ton entreprise, c'est une vie heureuse qui s'ouvre devant toi. Le seigneur n'est pas un ingrat.

On installa la vache sous bonne garde. Itenetch demanda une calebasse, qu'elle remplit à moitié de lait, pendant que la servante courait annoncer la nouvelle. L'espoir gagna les couloirs, les salons, les cuisines ; quand la jeune fille entra dans la chambre, l'ambiance était déjà moins lourde.

Danahé était allongée sur son lit, les yeux clos, et le souffle haletant : elle semblait dormir. Encouragée par la vieille domestique qui l'attendait devant la porte, Itenetch s'avança. Toute la famille du Ras était assemblée et silencieuse, les yeux braqués sur cette campagnarde timide, qui faisait des gestes simples, s'asseyait sur le rebord du lit, soulevait la princesse par les

épaules, puis, la voyant éveillée, quoiqu'à demi consciente, s'efforçait de lui faire boire le contenu de la calebasse.

— Il faut la laisser maintenant – dit-elle en aidant la malade à s'étendre confortablement. Tout ira bien.

Sans attendre de réponse, elle se retira : elle avait mérité le repos qui l'attendait et le repas disposé à son intention dans un coin ombragé de la cour. La jeune fille dévora de bon appétit, puis sombra dans un profond sommeil. Peut-être aurait-elle dormi ainsi pendant des heures, si une main ferme n'était venue la secouer vivement.

C'était la vieille servante. Itenetch, avant même d'ouvrir les yeux, avait reconnu sa voix qui criait : « Allons, réveille-toi vite, la princesse va mieux ; elle réclame à manger et elle s'est assise dans son lit ».

— Merci, ma bonne fée ! murmura en elle-même la petite paysanne.

Puis elle ajouta à haute voix : « Cela a été plus vite que je n'osais le souhaiter. C'est merveilleux, mais il faut consolider cette guérison et continuer à lui donner du lait de ma vache. Allons-y tout de suite. »

Quand les deux femmes entrèrent dans la chambre, une joyeuse activité régnait autour du lit ; la princesse, parée et coiffée, venait d'achever un copieux déjeuner. En apercevant Itenetch, elle la reconnut et poussa un cri de joie ; alors celle-ci courut vers elle et l'embrassa comme une vieille amie.

Plusieurs mois passèrent. Danahé avait recouvré la santé ; le breuvage magique l'avait même rendue plus belle qu'avant.

Un matin, alors qu'elle se promenait dans le jardin en compagnie d'Itenetch, celle-ci lui dit :

— Il faut que je vous quitte, puisque vous voilà guérie ; ma présence ici deviendrait indiscrète si je prolongeais sans raison mon séjour dans ce palais. Vous m'avez comblée de présents et j'ai reçu plus que ma récompense.

— Mais, répliqua la princesse, n'es-tu pas bien avec nous, et n'a-t-il pas été convenu que tu ne me quitterais plus jamais ?

— Certes, oui, mais une raison imprévue m'oblige à partir.

— Tu m'as dit que tu n'avais pour ainsi dire plus de famille, ce n'est donc pas cela ?

— Non, bien sûr.

— Quelqu'un se serait-il mal conduit envers toi ?

— Non.

La conversation en serait restée là, et Itenetch serait peut-être partie comme elle l'avait dit, si la vieille servante, qui savait tout, n'avait dénoué le nœud du mystère : Danahé n'avait-elle pas un frère, jeune et beau comme un dieu ? Eh bien, c'était tout simple ; la petite paysanne (qui ne croyait pas aux contes de fées) ne pouvait penser que ce prince charmant accepterait un jour l'amour qu'elle lui avait voué en secret, dès leur première rencontre.

Or, les contes de fées ne sont pas toujours que de jolis rêves. Le Prince Wadej était depuis longtemps conquis par la jeune fille, et n'attendait que l'occasion de se déclarer. Le bruit du départ d'Itenetch, son secret arraché à la jeune fille par la vieille servante rusée, arrivèrent à temps jusqu'à lui. Il se précipita chez son père en le priant d'accepter cette jeune fille qui valait, par sa beauté et son intelligence, toutes les héritières du pays. Le Ras donna son accord de grand cœur. Itenetch était charmante, certes, et sa vache magique, une dot incomparable.

Le mariage eut lieu, et l'on festoya pendant plus d'une semaine. Tous les sujets avaient été invités au repas, et l'on avait égorgé cent bœufs, des milliers de volailles, sans parler des gâteaux et des crêpes qui cuisaient dans des dizaines de fours.

La nouvelle des noces, comme celle de la guérison survenue au palais, était parvenue aux oreilles de la méchante marâtre.

Les détails glanés de-ci de-là avaient suscité son inquiétude ; tout laissait croire que l'heureuse élue ressemblait comme une sœur à sa belle-fille disparue. Elle se rendit donc au palais pour en avoir le cœur net, et vit avec rage que la resplendissante mariée était bel et bien Itenetch. Dès la fin du repas, elle rentra chez elle, la haine au cœur, décidée à se venger à la première occasion.

Les semaines passèrent ; on parlait beaucoup au village de la nouvelle bru installée au palais. Sa réputation de bonté la faisait adorer des pauvres. C'était faciliter la tâche de sa mauvaise belle-mère : celle-ci résolut de faire appel à cette générosité si vantée pour approcher celle dont elle avait juré la perte. Elle revêtit donc une robe grise de poussière, déchirée çà et là, nouée à la taille par une grossière ficelle. Les cheveux dissimulés sous un chiffon sans âge, elle eut soin de s'envelopper d'un large *kouta,* non moins misérable que le reste, et qui achevait de la rendre méconnaissable. Elle pria sa fille de dire à son mari qu'elle partait à la ville pour y faire des achats, et ne serait pas rentrée avant deux jours.

Cette femme orgueilleuse et hautaine souffrait de croiser sur la route les regards apitoyés des passants, mais son humiliation fut plus grande encore, lorsqu'elle dut se joindre au groupe de mendiants qui se pressaient à la porte du palais. Sa haine cependant l'animait et la soutenait. Quand les servantes commencèrent la distribution de pain et de soupe, elle prit une voix humble pour dire à l'une d'elles :

— Soyez bénie, ma fille, pour votre bon cœur. Je repars rassasiée, mais mon bonheur serait complet si je pouvais m'agenouiller devant votre maîtresse et la remercier comme elle le mérite.

La princesse ne refusait pas sa porte, aussi la servante la pria de la suivre, et la conduisit auprès de la jeune mariée qui était occupée à tisser un *chama*. Elle ne restait jamais inactive. D'un geste, elle renvoya la fille de service et fit signe à la mendiante d'approcher. Celle-ci, se voyant seule, courut vers Itenetch qui lui souriait et s'offrait sans défense, puis, tirant de son corsage l'aiguille empoisonnée apportée à cet effet, elle la planta dans sa tête en murmurant une formule magique. Itenetch reconnut alors sa belle-mère, et découvrit du même coup que celle-ci était sorcière.

Il était trop tard, hélas ! pour demander l'aide de sa bonne fée. Déjà transformée en colombe, elle voltigeait dans la chambre. Vite, la mendiante mit les vêtements d'Itenetch, et alla s'installer sur le lit en feignant de dormir. Bientôt, le prince entra dans la pièce. Il ne restait guère plus d'une heure sans venir voir son épouse bien-aimée. Il fut surpris de la trouver ainsi allongée et abattue sur ce divan, prostrée dans l'ombre, et muette.

— Qu'y a-t-il, ma princesse, seriez-vous malade ?

— Non, mon ami ; pourtant j'ai fait un mauvais rêve qui m'afflige fort : je voyais ma vache magique se jeter sur moi, et me piétiner en cherchant à me tuer. Je vous en prie, allez la faire abattre, car sinon je ne survivrai pas à ce cauchemar.

Dire que Wadej fut surpris par cette demande serait bien en-dessous de la réalité : il demeura en fait abasourdi, suffoqué, stupéfait par cette prière pour le moins inattendue.

— Ma chère femme aurait-elle perdu la raison ? se dit-il avec crainte. Comment dois-je comprendre son changement d'attitude envers cette bête qu'elle a toujours aimée et soignée avec dévotion ?

Il s'accouda à la fenêtre, sans oser répondre encore, tant il se sentait chagriné. Alors, il entendit un murmure très doux qui lui disait : « Écoute-moi, reconnais-tu ma voix ? C'est à moi que tu as juré protection et

assistance, comme je t’ai promis amour et fidélité. Viens à mon secours et ne touche pas à cette vache qui a sauvé de la mort notre chère sœur ».

Il leva les yeux et vit la colombe qui tremblait sur une branche. Elle vola alors vers lui, et vint se poser sur son épaule. Du fond de la chambre, l’autre voix se fit plus pressante :

— Eh bien ! m’as-tu oubliée, et ne vas-tu pas faire abattre cette maudite bête ?

À ces mots, la colombe chuchota : « Méfie-toi de cette femme ». Et elle se mit à voltiger en direction de sa belle-mère. Intrigué par cet étrange oiseau, doué d’une voix si charmante, le prince le suivit dans la pièce, et se trouva devant le lit. Il se pencha sur celle qu’il croyait être Itenetch, et n’eut pas de peine à découvrir la supercherie.

Il entra alors dans une grande colère et, secouant l’horrible femme avec une grande violence, lui ordonna de dire ce qu’elle avait fait de la princesse :

— Si tu ne me la rends pas, je te fais écarteler sur-le-champ, et tu mourras dans d’horribles souffrances.

La sorcière était encore plus peureuse et lâche que méchante – ce qui n’est pas peu dire.

— Et si je vous la rends, aurai-je la vie sauve ?

Le prince hésita ; il aurait volontiers étranglé de ses mains cette loque méprisable qui se traînait maintenant à ses pieds. L’envie de revoir son épouse fut cependant plus forte que tout.

— C’est bon, j’accepte. Mais fais vite, car ma patience est déjà à bout.

La sorcière se concentra un instant, bredouilla quelques phrases et, sous les yeux enchantés de Wadej, la colombe redevint la délicieuse Itenetch. Elle se jeta dans les bras que son mari lui tendait, et raconta ce qu’elle n’avait jamais osé dire : son enfance malheureuse, les persécutions de sa belle-mère, la bienveillance de la bonne fée qui l’avait sauvée de la faim grâce à ce merveilleux cadeau. Ils en avaient oublié la présence de la sorcière. Celle-ci implorait son pardon, et fut soulagée de se voir simplement condamnée à l’exil.

Itenetch fit venir son père au palais, désirant lui offrir avec son pardon une vieillesse paisible : il était du reste fort content d’être débarrassé de cette mégère, qui le martyrisait depuis le départ de sa fille. Ainsi, tout étant rentré dans l’ordre, la vie au palais ne fut plus qu’une suite de jours

heureux, et Wadej et Itenetch vécurent si longtemps qu’ils en oublièrent leurs malheurs.

Pourquoi il y a des hommes noirs, blancs et marrons…

Lorsque Dieu eut créé la terre, la mer, et les animaux, il décida de modeler à son image une créature plus parfaite, un être capable de dominer tout ce qui l'entourait. Était-ce pour couronner son œuvre admirable, ou bien pour mettre fin à une solitude trop pesante ? Nul ne le saura jamais… L'histoire dit seulement qu'il prit de l'argile, façonna un homme, puis prépara un grand feu dans son four. Lorsque celui-ci fut chauffé à blanc, il y mit à cuire cette statue, encore sans vie, mais qui devait, une fois terminée, recevoir l'âme qui en ferait le premier homme.

Or, dans sa hâte de voir le résultat de son travail, il sortit bien trop vite cet homme, qu'il trouva pâle et terne. Il le rejeta loin de lui, avec une telle force qu'il alla retomber en Europe. Le premier Blanc était né.

Sans attendre, il fit une seconde statue, l'enfourna, et attendit plus longtemps. Hélas ! Cette fois ce fut un homme fumant, brûlé, et noir, qui sortit du four. Dieu le jeta aussi, en l'envoyant derrière son épaule, et celui-ci retomba en Afrique : la race noire venait de naître.

Sans se décourager – comme cela serait arrivé à un simple mortel – Dieu entreprit une troisième statue. Il la modela avec plus de soin, et attendit avec prudence et patience le temps nécessaire à sa bonne cuisson.

Juste au moment où il le fallait, il sortit du four cette œuvre parfaite, d'une chaude couleur dorée.

Heureux et fier de son travail, il déposa cet homme en Éthiopie. Sur cette terre de prédilection, le soleil répand sa chaleur et sa lumière, tandis que

l’eau ruisselle en abondance, offrant les paysages de verdure les plus beaux que l’on puisse rêver.

L’écolier vantard et ses amis

Les petits garçons de tous les pays aiment à se vanter de leur courage. Voici ce qu’un petit Éthiopien, pareil à tous les petits enfants du monde, racontait un jour à ses amis :

— Hier, dans la forêt, je suis parti tout seul, plein de courage. Soudain, que vois-je… cent hyènes féroces ! Je leur fais face et les mets en fuite.

— Menteur ! Menteur ! ce n’est pas vrai, ricanent les petits voisins attroupés, tu te moques de nous !

— Oh ! J’exagère à peine ; il n’y en avait peut-être pas cent, mais certainement cinquante, très grosses.

— Ha ! Ha ! C’est impossible, cinquante hyènes… tu serais déjà mort, mon garçon.

— La nuit tombait, vous savez, je n’ai pu les compter vraiment ; il y en avait en tout cas sûrement une bonne douzaine, et chacune plus féroce qu’un lion affamé.

— Non, mon ami, nous ne te croyons toujours pas, n’insiste pas.

— Pourtant, il y en avait, je le jure. Elles devaient être au moins cinq ou six, pas moins. Les hyènes ne sortent qu’en troupe, vous le savez aussi bien que moi.

— Nous ne savons qu’une chose, dit une petite voix, c’est que tu es un menteur.

Pourtant, l’auditoire se montrait déjà plus disposé à croire cet invraisemblable récit. La soirée était avancée, et l’ombre entourait le groupe de petites têtes apeurées, qui tremblaient à cette évocation terrifiante. Maintenant, nul n’osait plus rompre le silence.

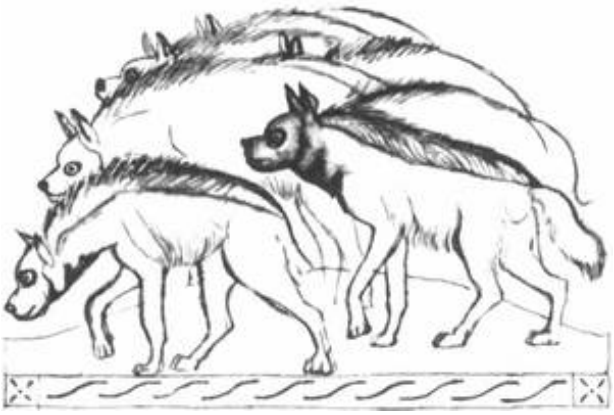
C’est alors que le vieux grand-père du jeune héros s’approcha. Il avait tout entendu sans être vu, voulant savoir jusqu’où irait l’imagination de l’enfant.

— Est-ce vrai, mon fils, tout ce que tu viens de raconter ? Si cela s’est passé comme tu le dis, tu pourras dès ce soir accompagner les hommes qui font une battue en forêt.

Le silence s’établit à nouveau. Alors, baissant les yeux, le petit bonhomme laissa envoler son rêve de gloire : mieux valait cela qu’une nuit à courir derrière un fauve !

— Et alors, soupira-t-il avec regret, quel était ce frémissement que j’ai entendu dans les broussailles, car j’ai perçu un bruit confus sous les grands arbres en rentrant ce soir ? De cela, au moins, je suis certain.

Et cette fois, vous n’en doutez pas, tout le monde le crut.



La jeune fille et le lion

Il y avait une fois, dans la région de Balé où les lions abondent, une jeune fille qui n'était apparemment ni belle ni bonne car, dans la vie comme dans les contes, comment sourire, être douce et charmante, quand rien ne vient donner un sens à votre vie ?

Almaz était seule au monde : n'étant pas aimée, elle n'aimait personne, et elle n'était laide que parce qu'elle n'avait personne à qui plaire ; c'est dire combien elle était à plaindre, beaucoup plus qu'à blâmer. Ce n'était certes pas l'avis de tout le monde ; on la trouvait sauvage, étrange même, puis on finit par penser qu'elle était un peu sorcière, ce qui donna aux uns et aux autres une raison de l'ignorer.

Or, un jour que le village avait organisé une battue, Almaz, qui était un peu simple – sinon sotte – décida d'aller jusqu'au repaire du fauve. Elle connaissait les chemins mieux que personne, habituée qu'elle était à courir la montagne – et puis, qui s'inquiéterait d'elle qui n'avait ni parents ni amis ? Elle partit donc bien avant les autres, laissant derrière elle les feux du soir qui brûlaient devant chaque porte, les odeurs de soupe et de galettes chaudes, car tous prenaient des forces avant d'entreprendre cette rude nuit de chasse.

Elle n'avait pas osé s'avouer la raison de cette décision, pourtant elle savait qu'une solitude en attire une autre : la bête, si redoutable fût-elle, n'en avait pas moins – tout comme elle – un village entier acharné à sa perte, et il lui faudrait faire face seule, sans rien attendre de quiconque. Almaz marchait d'un pas léger ; la piste du fauve était facile à retrouver, du moins pour un œil avisé comme le sien. Bientôt, elle parvint à une caverne

qui lui parut accueillante ; la nuit était fraîche, le sommeil la gagnait avec la fatigue et cette grotte, loin de lui inspirer quelque frayeur, lui sembla un refuge.

Pourtant, les traces d'un lion étaient là, toutes fraîches… Son instinct l'avait avertie de cette présence terrible, mais au lieu de trembler, elle n'éprouva que la joie d'avoir découvert ce qu'elle cherchait. Qu'avait-elle à perdre désormais, et ne valait-il pas mieux mourir que de vivre sans jamais recevoir ni donner ? Elle se hissa entre les pierres massives qui s'entr'ouvraient pour laisser un passage. Cela lui demanda un grand effort, car la roche était lisse sous ses doigts. Enfin, elle put se laisser glisser à l'intérieur : le refuge était assez étroit, presque entièrement rempli par l'énorme masse du fauve qui dormait. Il était plus gigantesque encore qu'elle ne l'avait imaginé. Sa crinière triplait le volume de sa tête, et retombait en longues mèches rousses ; sa queue avait la taille et la rigidité d'un jeune tronc d'arbre, et son poitrail la puissance de celui d'un buffle. Pourtant ses yeux fermés, ses griffes rentrées, son pelage blond et doux, attendrirent Almaz, la mirent en confiance au point qu'elle s'étendit près de lui, posa sa tête contre son flanc et s'endormit.

Pendant ce temps, jeunes et vieux, armés de lances, de bâtons, de couteaux de chasse à la pointe meurtrière, s'interrogeaient en vain. La piste, repérée la veille par les plus habiles, était bel et bien brouillée : il y avait à la place des lourdes empreintes du fauve des petits pas allant de-ci de-là, semblables à ceux que font les ramasseuses de bois. Certes, aucune femme n'avait pu s'aventurer sur un chemin aussi dangereux… cette voie n'était pas la bonne, et faute de retrouver celle qu'ils croyaient perdue, ils durent rentrer chez eux, déçus et perplexes.

Dans la caverne, la lumière du jour s'infiltrait. Le lion s'éveilla le premier, s'étira et bâilla : c'était l'heure de l'affût, celle où le troupeau de gazelles est en éveil, car il sait que l'ennemi est proche. Voyant la jeune fille endormie, il huma, renifla, puis se mit à la lécher, comme un chien son maître. Il n'en fallait pas tant pour qu'Almaz ouvrît les yeux. Elle sourit à cette marque de tendresse, et à son tour, frotta affectueusement la grosse tête féline de son nouvel ami. Entre eux, un pacte était scellé ; ils ne seraient plus seuls désormais, et n'avaient pas besoin de mots pour le dire.

Le lion partit à la chasse, et Almaz rentra au village. Contrairement à ce qu'elle avait pu penser, son absence avait été remarquée et commentée différemment par les uns et les autres. Son retour ne passa donc pas

inaperçu : d’où venait leur sorcière ? Quelle était la cause de cet air soudain triomphant ? Le diable ne s’en était-il pas mêlé, tout comme il avait brouillé les pistes du fauve ?

De ces cancans, la jeune fille ne se souciait guère. En le quittant, elle avait promis à son grand ami de retourner le voir très vite, et cette perspective la rendait heureuse comme elle ne l’avait jamais été auparavant. Elle le revit le soir même, et tous les autres soirs. Dès la nuit tombée, elle se rendait à la grotte.

— Personne ne me verra, pensait-elle.

Hélas ! elle se trompait. La curiosité en éveil des voisins ne s’était pas endormie. Ces promenades faites à des heures inhabituelles devaient, à coup sûr, cacher quelque chose. N’y tenant plus, ils décidèrent d’éclaircir le mystère : c’était chose facile ; il suffisait de voir, sans être vus, où allait leur étrange voisine.

Un soir, un groupe d’hommes et de femmes, choisis parmi les plus habiles, la suivirent avec prudence et la virent entrer dans le repaire d’où sortaient des grognements qui, pour être affectueux, n’en ressemblaient pas moins à ceux d’un lion. Le retour au village fut pareil à une débandade de canards mis en fuite : la peur les poussait tous, peut-être aussi la hâte d’arriver très vite au village, chacun voulant être le premier à raconter cette étrange aventure.

Ce fut à l’arrivée l’infernal jacassement que l’on imagine. Que faire, maintenant que l’on tenait une preuve contre cette fille du diable ? Sans aucun doute, il fallait pactiser avec lui pour s’acoquiner avec un lion ! La discussion prit fin avec la résolution de se rendre auprès du jeune Ras. Sa réputation de grande sagesse n’était plus à faire, et lui seul saurait quelles dispositions prendre à l’égard d’Almaz.

On partit aussitôt. Quelques-uns seulement prendraient la parole. En attendant, tout le long du trajet, les femmes, toujours plus acharnées que les hommes, s’en donnaient à cœur joie et ne cachaient pas leur désir de voir Almaz fouettée publiquement, chassée, ou pourquoi pas ? pendue… Mais le palais du Ras était là, la porte gardée par deux sentinelles en armes. Il fallait passer à l’action.

— Nous voudrions voir notre Chef – dit le plus effronté – pour une affaire grave et urgente. Voudra-t-il recevoir quelques-uns d’entre nous ?

— Il est bien tard – fit le soldat. Il faut que la chose soit de grande importance…

— Elle l’est… appelle-le. Nous prenons cela sur nous ; si tu as peur d’une remontrance, sois sans crainte, reprit le plus âgé.

Le soldat hésitait encore, et le ton montait ; les femmes risquaient des insultes, tant et si bien que ces cris avertirent le Ras, sans même que la sentinelle ne l’eût prévenu. Dans le brouhaha, ils ne virent pas arriver celui qu’ils réclamaient tous avec tant de fièvre.

— Eh bien ! que se passe-t-il ? dit-il, assez fort pour être entendu, mais avec le plus grand calme. Un profond silence se fit presque aussitôt.

— Que l’un de vous m’explique pourquoi vous êtes tous là à hurler sous mes fenêtres. Toi, qui as l’air le moins agité – dit-il en désignant un paysan à l’aspect plus tranquille que les autres – parle ! Je verrai ensuite ce que je peux faire pour vous.

Mis en confiance, celui-ci raconta la découverte qu’ils avaient faite un instant auparavant, parla sans aménité de celle qu’il appelait « sorcière » – ceci, moins par méchanceté, que par crainte d’être mal vu.

— Si ce que vous dites est exact, il me sera facile de le vérifier, car je vais à l’instant me rendre à la grotte ; quelques soldats nous accompagneront. J’espère que l’on ne m’aura pas dérangé pour rien et gare à vous tous si l’on ne trouve pas l’horrible sorcière dont vous m’avez parlé, ainsi que son féroce complice.

Le ton ferme et décidé fit douter d’eux-mêmes les moins acharnés, mais il restait un bon nombre d’excités et la troupe se mit en route sans attendre. La petite armée d’hommes et de femmes s’engagea donc sur le sentier de la guerre, étouffant ses pas, mais le Roi des animaux a l’oreille fine : De très loin, il les entendit approcher. Sa lourde patte, qui jouait avec le *chama* de laine d’Almaz – comme le ferait un chat – s’immobilisa. Il grogna, sa queue battit le sol avec irritation, et la jeune fille demeura tout interloquée par ce brutal changement d’attitude.

Pourtant, elle avait aussi l’habitude de guetter et de pressentir le danger. Très vite, elle comprit qu’il fallait fuir. Les voix chuchotantes montaient déjà jusqu’à elle.

— Sauvons-nous ! On va te faire du mal ! Et tous deux se coulèrent hors de la grotte. Il était temps ! Se glissant sous les arbres, ils s’éloignèrent, Almaz juchée sur le dos de son ami. Ils étaient hors de danger.

Vous jugerez de la fureur du Ras, de la déconvenue des paysans trouvant le repaire vide, et sentant s’échapper leur vengeance. Leur désespoir fut à son comble, quand ils apprirent que, pour les punir de leur conduite et leur

apprendre à ne plus déranger leur chef pour rien, les responsables seraient gardés huit jours en prison.

Pendant ce temps, nos deux amis étaient arrivés devant une énorme caverne nichée au creux de la montagne. Fatigués par leur longue course, ils décidèrent d'y passer la nuit. Ils entrèrent sans difficulté et ne tardèrent pas à s'endormir. Vers le milieu de la nuit, un bruit confus de voix les éveilla. Des ombres jouaient dans la clarté de la lune, et l'on distinguait des hommes allant et venant, qui discutaient tout en déchargeant des mules. Leur travail terminé, ils s'assirent à l'entrée de la grotte et se mirent à manger.

— Reprenons des forces – dit l'un. J'ai de nouveaux projets pour demain.

— Écoute – fit un autre – nous avons fait un bon coup aujourd'hui. Ce gros marchand nous a rapporté à lui seul de quoi vivre tout un mois…

— Ouais ! reprit un troisième, mais les bonnes occasions ne se laissent pas perdre. Je sais que nous ne sommes pas loin d'un village où les gens sont économes et assez riches pour nous intéresser. Or, depuis ce soir, beaucoup d'entre eux sont en prison – une histoire de sorcière qu'ils voulaient faire arrêter… et qui n'était pas exacte…

— Et alors ? Et alors ? Où veux-tu en venir ?

— Laissez-moi finir. Ce renseignement est précieux, car les hommes absents, cela fait des femmes seules, donc un travail plus facile. Avant que le soleil ne se lève, allons visiter les greniers et les coffres de ces charmantes personnes, et ce n'est pas un mois, mais un an de vie sans soucis, qui nous est promis.

Le discours plut, car l'affaire était bien tentante.

— Nous ne sommes pas assez nombreux pour cela – dit néanmoins le plus timoré.

— J'y ai pensé. En partant maintenant, nous pouvons avertir une bonne vingtaine de nos compères ; la nuit est encore jeune, et nous devons être sur place seulement une fois tout le monde bien endormi.

Les brigands se levèrent en guise de réponse. Ils enfourchèrent leurs mules et disparurent, laissant Almaz atterrée. Elle avait tout entendu… que faire maintenant ? – Certes – ce village méritait une punition. Pourtant, elle ne pouvait se résoudre à laisser massacrer ses voisines, qui ne l'aimaient guère, mais dont les enfants étaient si gentils. Et puis, toutes n'étaient pas méchantes ; sottes peut-être, et incapables de résister à l'envie de médire. C'est le cas de ceux qui s'ennuient… Déjà sa décision était prise.

— Viens – dit-elle à son ami, nous avons quelque chose d'important à faire. Je t'expliquerai, tu comprendras…, et elle enfourcha son étrange monture en direction du village.

Tout dormait. Comment prévenir la garde ? On ne la croirait pas. Quant à réveiller ses voisines, c'était hors de question, son encombrant ami ne pourrait qu'effrayer tout le monde. Il fallait donc attendre, et se battre, seule avec lui.

Bientôt des bruits se firent entendre : c'était la troupe qui arrivait. Ils débouchèrent à l'entrée de la petite place du marché. Quand ils furent tous là, groupés pour recevoir les dernières consignes, Almaz chuchota :

— Allez, va, c'est le moment, tue-les tous, et fais vite avant qu'ils ne s'échappent.

Le fauve bondit, semant une panique accrue par l'effet de surprise. Les bandits cherchaient à s'enfuir ; la moitié d'entre eux gisait déjà à terre, ce qui enlevait aux autres toute envie de se battre. On n'osait sortir des maisons, mais l'alerte était donnée ; les soldats accouraient, et le Ras, sentant que cette fois l'affaire était grave, avait décroché ses armes.

Quand il arriva, un spectacle inattendu s'offrait à lui : une toute jeune fille, les bras noués autour de l'énorme tête d'un lion, faisait face aux gardes qui déjà apprêtaient leurs lances.

— N'y touchez pas, tuez-moi plutôt, car c'est lui qui a sauvé la vie de tous et de toutes ici, en mettant en fuite les brigands qui voulaient piller le village.

Le Ras écarta d'un geste les soldats, les obligeant à poser leurs javelots.

— Qui es-tu donc – dit-il – toi à qui obéit un fauve tel que celui-là ?

— Je suis celle que vous cherchiez – non pas la sorcière qu'on vous a dit, mais la jeune fille sans famille, et sans autre ami que ce lion. Il n'y a pas de magie dans cela.

Puis elle raconta son histoire, comment elle avait appris l'affreux projet des brigands, et pourquoi elle avait eu pitié de ce village, hostile peut-être, mais qui n'en était pas moins le sien.

Jamais plaidoirie ne fut mieux écoutée. Tous s'étaient rassemblés autour de la jeune fille qui parlait, et personne ne trouva étrange d'entendre le jeune Ras déclarer :

— Viens chez moi, Almaz, tu as désormais une maison, car mon palais pourrait loger cent jeunes filles comme toi avec leur lion.

L’histoire dit que le Ras ne désirait vraiment en garder qu’une seule, car dès qu’il la vit, si fragile et si décidée, avec son petit visage pointu et ses yeux trop grands, il n’eut qu’une idée, c’est d’en faire sa femme. Mais cela, il ne l’avoua que beaucoup plus tard, quand l’Abouna eut béni les anneaux du jeune chef et de celle que l’on appelait désormais « la jeune fille au lion. »

N'y touchez pas, tuez-moi plutôt.

Guetachou le glouton

Guetachou était un bon paysan, courageux aux travaux des champs, habile à tout faire chez lui ; c'était aussi le plus gentil mari du monde, mais – hélas ! – il avait un défaut : il était très, très gourmand. La gourmandise n'est pas un crime, me direz-vous ; pourtant, dans son cas, on peut penser à coup sûr que, sans l'histoire qui va suivre, elle aurait entraîné sa perte.

Un jour, sa femme – jusque-là douce et patiente – en eut assez de le voir dévorer son dîner sans jamais paraître rassasié. Elle se fâcha, et ce fut leur première dispute. Il y en eut tant d'autres, que bientôt leur vie commune devint un petit enfer.

Guetachou qui aimait bien avoir la paix chez lui, chercha dès lors – et crut trouver – le moyen de manger à son aise, sans avoir à subir de reproches. Il se rendit en cachette au *mercatto* – paradis des acheteurs – et choisit à l'étalage d'un potier une marmite de bonne taille, qu'il enveloppa dans un grand sac.

Rentré chez lui, il remplit d'eau la marmite, la ficela sur son ventre, et dissimula le tout sous sa robe et son ample *kouta*. Après quoi, il se mit à gémir, à demi couché sur sa paillasse, feignant les plus atroces douleurs. Affolée, sa femme s'empressa de le questionner.

— Qu'as-tu, mon pauvre ami ?

— Aïe ! Aïe ! Comme je souffre !

— Veux-tu une tisane d'herbes ?

— Ah ! non – hurla Guetachou – connaissant trop le goût amer de cet affreux breuvage. Va plutôt consulter le médecin du village ; il te donnera un conseil ou un remède.

La malheureuse ne perdit pas un instant. Elle s'empaqueta en hâte dans son *chama* et courut chercher du secours. Pendant ce temps, son mari, se débarrassant de son encombrant fardeau, courut de son côté jusqu’à la *toukoul* du praticien, et lui glissant une pièce, lui demanda pour quelques instants la faveur d’emprunter sa place et ses habits.

Depuis, il se savait belle.

Sa femme arriva alors qu'il finissait à peine de transformer son personnage. Elle ne le reconnut pas : le déguisement était assez réussi, il se tenait dans l'ombre de la pièce mal éclairée, elle était terriblement troublée et inquiète.

— Mon Dieu ! Quel malheur m'arrive ! Voilà mon époux bien malade !

— Ha ! Ha ! Décris-moi son mal. Je verrai ce que je pourrai faire pour lui.

— Eh bien ! c'est assez bizarre. Il est devenu gros tout à coup, comme s'il avait avalé une citrouille, et son ventre fait un bruit d'eau dès qu'il bouge.

Guetachou eut de la peine à retenir un sourire, en entendant cette pittoresque évocation.

— Ouais ! Je vois, dit-il en hochant la tête, le cas est simple. Ton mari a-t-il bon appétit ?

— Hélas ! – Oui. Parlons-en. Il engloutit comme un ogre. Il me faut sans cesse le retenir de trop manger.

— Voilà la source de son mal. À l'avenir, qu'il donne libre cours à cet appétit. L'empêcher d'assouvir sa faim, cela le tuerait à la longue. Tu as bien fait de venir me trouver… il n'était que temps.

— Il n'y a pas de remède à acheter ?

— Non, rien d'autre que le laisser manger. Mais souviens-toi que c'est pour lui une question de vie ou de mort.

— C'est bon, dit la jeune femme, qui baissa la tête à l'idée de vivre avec un glouton ou… d'être veuve.

Elle se leva et partit sans rien ajouter.

Tandis qu'elle se dirigeait à grands pas vers sa maison, son mari s'habillait en hâte, tout à la joie d'avoir réussi son stratagème. Puis il courut retrouver sa chambre en empruntant un autre chemin, et s'introduisit chez lui en sautant par la fenêtre. Malheureusement pour lui, sa femme, plus rapide, avait déjà regagné le logis. L'absence de son mari, la vue d'une nouvelle marmite, éveilla en elle plus qu'un soupçon – une certitude d'avoir été jouée. Comme elle était habile, elle feignit de n'avoir rien vu et sortit soigner ses volailles, en attendant de pouvoir éclaircir cette affaire. Son grand niais de Guetachou, sans se douter de rien, ficela à nouveau sa marmite et s'étendit sur sa natte en geignant. La femme rentra alors de l'air le plus naturel du monde. Elle était essoufflée, comme après une course, et tout laissait croire qu'elle sortait d'une conversation animée.

— Eh bien ! triste histoire que la tienne, mon ami – dit-elle sans préambule.

— Tu as donc vu le médecin ?

— Justement. Je l'ai vu, mais en sortant de la consultation, je n'étais pas très satisfaite. Tu sais, les femmes ont de curieuses intuitions, il ne m'inspirait pas confiance en un mot.

— Et alors ?

— Alors le ciel m'est venu en aide. Comme je marchais en pensant à toi, mon cher époux – et elle lui lança un regard tendre et malicieux – il a mis sur mon chemin le sorcier du village. Voyant mon air chagriné, il m'a abordée et interrogée. J'ai pu ainsi soulager mon cœur, et recevoir de sa bouche le conseil sage et efficace que j'attendais.

— Et qu'a-t-il dit ? – repartit Guetachou, inquiet de la tournure que prenaient les choses.

— Il a dit que ton cas était clair. Tu es possédé par un *Zar* – tu n'ignores pas que cet esprit malin fait gonfler le ventre des malheureux qu'il habite ?

— Aïe ! Aïe ! – pensa le glouton, qui avait négligé ce détail au moment d'établir son plan.

— Donc, le sorcier convoquera pour demain l'assemblée qu'il est bon de réunir en cette circonstance.

— Réunir l'assemblée ? répéta Guetachou, qui connaissait les rites pratiqués pour chasser l'esprit. Est-ce nécessaire ?

— Certes ! Du reste, tu n'as rien à craindre. On répandra à terre, comme c'est l'usage, les feuilles de roseaux, de *Kat* et de café, et les prêtres feront honneur au festin que j'aurai préparé, tout en priant le *Zar* de quitter ton corps possédé.

— Et moi, que ferai-je ? – dit le malheureux, qui ne le savait que trop bien.

— Toi ? Mais ignores-tu comment se déroule une cérémonie de ce genre ? Bien entendu, tu les regarderas manger, sous peine de voir tout échouer. Par ailleurs, jeûne absolu d'ici là. Et elle croisa les bras, pour juger de l'effet produit par ses paroles.

Nul ne doute qu'il ne tarda pas à se faire sentir. L'idée d'avoir à supporter un tel supplice fut si intolérable à Guetachou, qu'il préféra se jeter aux pieds de sa femme en lui avouant… ce qu'elle savait déjà.

Elle promit de bons dîners, limités en quantité, mais sans reproches ni murmures ; il promit beaucoup de retenue devant son assiette, et jamais plus

de mensonges. Et, croyez-moi, ils avaient eu assez d’émotions l’un et l’autre pour tenir désormais leurs engagements !

Où il est encore question de Zar

Quittons ce glouton, enfin devenu sobre, pour repartir au domaine enchanté des esprits. Guetachou, homme du peuple, ne les ignorait pas ; il savait leur donner un visage, un caractère, un rôle, comme s'il se fût agi d'êtres humains.

Que sont ces *Zars* ? Sont-ils méchants ou bons, redoutables ou capables de clémence ? La réponse tient dans l'idée que tout le monde s'en fait : si le *Zar* ressemble à l'homme, il sera comme lui, capable du meilleur et du pire. Seul trait qui lui est propre : cette intelligence vive, l'imagination qu'il communique, les secrets qu'il révèle, la science qu'il enseigne – soit qu'il « possède » un homme, soit qu'il se montre, en empruntant la forme de son choix. Disons, en un mot, que lorsqu'il n'enfle pas le corps, le *Zar* enrichit l'esprit.

Une légende du Beguémeder nous raconte l'étrange et merveilleuse amitié d'un *Zar* et d'un enfant.

Makonen était un jeune garçon plein de vivacité et de bon sens. Seul au monde, ou presque, il avait été recueilli par un moine, qui lui avait enseigné des rudiments de *Ghèze*, quelques prières, et l'art de tirer de la terre et du lac sa part quotidienne de légumes et de *tilapias*.

Makonen se montrait un élève si doué et si docile que bientôt cet enseignement se trouva insuffisant, et celui qui était son maître et son père d'adoption décida de l'envoyer dans le Choa, auprès d'un évêque réputé pour son grand savoir.

Le Choa est bien loin du Tigré où vivaient l'enfant et le vieux moine. Partir, signifiait peut-être ne plus jamais se voir, mais quelle grande preuve

d’affection le saint homme donnait à son protégé !

Voilà donc Makonen sur les routes, partagé entre le chagrin d’avoir quitté son bienveillant tuteur, et la joie de découvrir bientôt un maître et un pays nouveaux. Il ignorait encore que ce qui l’attendait était tout autre chose, de bien plus merveilleux.

Avec lui, et à son insu, voyageait un *Zar* qui désirait aussi connaître le patriarche et recevoir sa bénédiction. Il s’était rendu invisible pendant les longues heures de marche de la matinée, jusqu’à ce que l’enfant s’arrêtât vers midi pour reprendre haleine. Il l’observa alors, et fut surpris de voir avec quel sérieux celui-ci jetait rituellement quelques miettes de pain autour de lui avant de commencer son repas. Certes, c’est l’usage pour un Abyssin qui mange hors de chez lui, mais combien de gens se soucient des usages ?

Le *Zar* prit aussitôt une forme visible pour se faire connaître à cet enfant qui l’avait déjà conquis. Il se présenta à lui, et sans dissimuler ce qu’il était, lui réclama une part de son déjeuner. Sans se montrer apeuré ni surpris, Makonen partagea sa nourriture, en le prévenant toutefois qu’il ne resterait rien pour le dîner.

Cette remarque faite sur un ton gentil et amical n’offensa point le *Zar.* Il lui avoua qu’il punissait de mort les gens sans cœur, mais que par contre la bonté était toujours récompensée.

— Quant au repas de ce soir, ajouta-t-il, sois sans crainte. Je m’en charge.

Makonen n’eut pas à regretter d’avoir généreusement offert la moitié de ses provisions à cet étrange compagnon. Il se félicita aussi de lui avoir donné sa confiance : dès la nuit tombée, alors que tous deux bivouaquaient dans un endroit désert, un délicieux souper fit son apparition. L’enfant n’avait rien goûté de plus exquis.

Les jours suivants, tout se passa de même, et ils arrivèrent ainsi dans la ville sainte où vivait le patriarche.

Pour les deux voyageurs, ce fut une grande joie que de se trouver aux pieds de l’évêque, réunis dans une commune bénédiction. Une profonde amitié les habitait, aussi Makonen ne fut-il pas surpris d’entendre le *Zar* qui disait : « Grand et saint homme, ma visite est celle d’un fidèle respectueux, mais cet enfant attend beaucoup plus de toi : il veut se joindre à tes nombreux disciples. Or, si tu es entouré, je suis seul, et ma science qui est grande se perd. Laisse-moi me charger de lui. Je ne puis rien décider sans toi. »

— Le désires-tu ? dit l’évêque en s’adressant à l’enfant.

— J’avais quitté un père. Dieu m’a donné aussitôt un maître et un ami.

La sincérité de la réponse plut au patriarche. Les voyageurs repartirent comme ils étaient venus. Pour rendre plus facile et plus douce leur route, le *Zar* composa à l’aide d’une plante un breuvage qui les rendit légers comme des oiseaux. Ils arrivèrent ainsi dans un pays merveilleux, où pendant de longs mois Makonen apprit l’art de guérir, et toutes sortes de recettes et de secrets. Il devint si savant qu’il put soigner avec succès son maître qui était tombé malade et ne pouvait rien pour lui-même. Ce fut pour lui un inestimable bonheur.

Son éducation terminée, sa tâche accomplie, il obtint de son ami l’autorisation de rentrer chez lui auprès du vieux moine qu’il n’avait pu oublier.

C’est ainsi que bientôt, le Tigré put s’enorgueillir de posséder le plus grand médecin de tout le pays.

Les Djinns

Les Djinns habitent les rivières et leur royaume est à l'image de la terre. Un berger n'a-t-il pas visité un jour leurs champs, leurs villages, cultivés et bâtis comme ceux, familiers, de sa campagne natale ?

Et puis, les Djinns aiment aussi danser au son des tambours. Les rythmes montent du fond de l'eau, mais il faut prendre garde de ne point tomber. Ces esprits susceptibles attireraient volontiers les passants imprudents qui s'aventureraient près des berges sans y jeter du pain parfumé, un peu de nourriture, ou même un bouquet d'herbes, avant de boire quelques gouttes d'eau dans le creux de la main.

Un jeune homme raconte que, rentrant d'une fête, il se trouvait en joyeuse compagnie. La nuit était avancée, et il leur fallait traverser une rivière.

On avait beaucoup bu entre les plats épicés, tout au long du repas, et dans l'excitation générale, nul ne songea aux rites des offrandes avant de s'engager sur le pont branlant, au-dessus du cours d'eau.

On riait très fort, quand soudain une petite lumière s'alluma, suivie de beaucoup d'autres. Elles étaient intermittentes, vacillaient dans la nuit, et le silence se fit brutal, tombant au milieu d'eux comme une pierre ; puis le pont se mit à craquer dans un bruit d'os broyés ; alors ce fut la débandade. Tous n'eurent que le temps de revenir sur leurs pas, puis de courir le long de la rive pour atteindre le gué, tout en faisant de grands signes de croix.

Nul n'ignorait que les paumes des mains et les plantes des pieds des Djinns étant lumineuses, ces lueurs ne pouvaient être que celles d'une troupe de ces démons venus pour les précipiter au fond de l'eau.

Jamais ils n’avaient couru aussi vite. Comme il fut bon, ensuite, de se retrouver à l’abri de sa peur, dans une *toukoul* rassurante, en se jurant que jamais plus ils n’oublieraient l’existence de ces méchants esprits irascibles et rancuniers !

Le mariage d’Alam-Sagad

Il est impossible d’aborder l’histoire survenue à Alam-Sagad sans parler des *Sériels,* ces âmes du foyer, qui sont jalouses, capables d’aimer ou de haïr, suivant la conduite observée envers elles, ou simplement selon leur fantaisie.

Elles ont une prédilection pour la resserre à provisions, où leur mauvaise humeur les pousse à commettre des dégâts, cherchent à séduire les jeunes gens, jettent des sorts : en un mot, les Éthiopiens disent d’elles qu’elles sont femmes.

La maison d’Alam-Sagad abritait – comme toutes les autres – une *Sériel* qui, jusque-là, s’était montrée discrète.

Alam n’avait jamais connu son père. Sa mère, qui possédait quelques biens, ne s’était pas remariée, et avait consacré son temps et son cœur à sa petite fille. Que peut inventer une fée intrigante dans une si paisible demeure ?

Or l’enfant grandit, devint charmante et eut quinze ans. Sa mère lui offrit sa première jolie robe et lui demanda de l’accompagner à la cérémonie clôturant la fête de la *Maskal.*

C’est une merveilleuse chose que ce bûcher où chacun a déposé son offrande de bois, et devant lequel défilent des centaines d’hommes portant à bout de bras d’immenses croix fleuries, des torches enflammées, hurlant leur joie de fêter, avec la Croix, le retour du printemps.

Depuis quelques jours déjà, il était annoncé par un parterre de petites fleurs d’or jaune. C’est en allant en cueillir des brassées qu’Alam-Sagad avait croisé le regard amoureux de Timosé. Depuis, elle se savait belle ; le

soir de la fête, devant le bûcher, ils s’étaient retrouvés et les yeux de la jeune fille avaient dit : « Moi aussi ».

C’était aux parents désormais de régler tout le reste. Quelques jours plus tard, on se réunissait chez la mère de la fiancée pour organiser le mariage. Assemblées autour d’une table, les familles faisaient honneur à un repas digne des rois. Les vieilles avaient mijoté des sauces exquises, et un parfum d’épices et d’oignons, de pain chaud et de viande rôtie, flottait dans l’air.

Ce qui avait été préparé à l’avance, avait été soigneusement mis sous de grandes serviettes, à l’abri de la *Sériel*, invisible mais toujours présente et prête à jouer quelque tour de son idée. Malheureusement, on avait omis de couvrir une cruche de bière. Dès qu’elle parut sur la table, la maîtresse de maison y goûta avant d’en verser aux hôtes, et ne put retenir une grimace : elle était bonne à jeter.

— Hélas ! pensa la brave femme, en la faisant discrètement enlever, les soucis commencent. Sans aucun doute, notre *Sériel a* fait trois fois le tour de la cruche pour en gâter le goût. C’est dire qu’elle est mécontente, et que ces projets de mariage lui déplaisent.

Elle ne se trompait pas. Au bout d’un moment, alors que le festin se terminait, on vit arriver une jeune femme belle et parée, qui se présenta comme le fait une chanteuse dans les noces.

On s’interrogea du regard, étonné, surpris autant qu’on peut l’être. Qui avait engagé cette personne, jamais vue au village ? Sans attendre le flot de questions montant aux lèvres des invités, elle fredonna une mélodie très douce, qui berçait les pensées rendues diffuses par le *tedj*, et posa sur Timosé un regard si tendre que celui-ci ne put s’empêcher d’être ému.

Quand la chanson fut terminée, l’étrange visiteuse avait disparu. Avaient-ils rêvé ? Ils regagnèrent leurs maisons sans avoir pu répondre. Tout s’était déroulé si vite !

Seule, la mère d'Alam-Sagad avait reconnu en elle la *Sériel*, qu’elle redoutait depuis qu’elle avait goûté à cette mauvaise bière. Elle se garda cependant d’en parler à sa fille pour ne pas l’inquiéter. L’avenir lui apprendrait assez vite combien son bonheur était menacé.

Le lendemain, les fiancés allèrent se promener le long d’une rivière. Ils avaient emporté des gâteaux enveloppés avec soin dans un coin de mouchoir, et semblaient si gais que l’on pouvait croire l’incident de la veille oublié. L’intrigante *Sériel* les avait suivis à leur insu. Elle s’était à nouveau rendue invisible.

Le jeune homme s’assit sur la berge et proposa de manger les galettes. Avant d’entamer la sienne, il en jeta une parcelle dans le courant, en disant :

« Nos sœurs, ne nous accusez pas ! »

— Et pourquoi fais-tu cela ? dit la fiancée.

— Pour complaire aux *Sériels.* C’est l’usage, et mieux vaut être aimé que détesté d’elles.

— Cela m’importe peu !

— Tu as tort, et je t’aime trop pour te vouloir des ennemis. En disant cela, il baissa la tête, et le chant de la veille, le charme envoûtant de l’inconnue lui revinrent en mémoire et le firent frissonner.

Alam-Sagad, le voyant pensif et lointain, se mit à bouder et, pour le contrarier, dévora son gâteau sans en laisser la moindre miette.

Ils rentrèrent chez eux en se donnant la main, mais leur silence disait assez combien ils étaient fâchés.

Un lourd pressentiment tourmentait Timosé au moment de quitter « sa chère petite sotte », comme il l’appelait, et il lui dit au revoir le cœur serré, comme pour un adieu.

Le soir même elle tombait malade. Sa faiblesse était grande et l’empêchait de se mouvoir ou même de parler.

Le médecin venu à la hâte hocha la tête, réfléchit longuement et finit par avouer qu’il n’y comprenait rien. On appela le sorcier. Il y vit à peine plus clair : certes, il y avait de la magie dans tout cela, mais s’agissait-il d’un mauvais sort, d’un démon, d’un « œil d’ombre » ? La consultation terminée, on n’était guère plus renseigné qu’avant d’avoir vu le médecin.

C’est alors que la mère d’Alam-Sagad se décida à parler. Timosé fut heureux de confier à son tour ses soupçons. Reconnaître la main de la *Sériel*, c’était déjà résoudre le problème, puisqu’à ce mal existait un remède.

Restait à l’appliquer : devant la couche de la malheureuse enfant, on plaça un vase rempli d’eau, et l’on récita le *« Gadla takla haywanotte »*, prière rituelle qui se dit dans cette circonstance. Puis, on l’aspergea de tout le contenu du vase.

Revenue à la santé, Alam-Sagad put enfin épouser Timosé. Elle ne lui tint pas rigueur d’avoir éveillé l’intérêt de l’intrigante fée de la maison. Celle-ci ne se manifesta du reste jamais plus. En suivant son mari, la jeune épouse avait rompu les liens qui l’unissaient à la *Sériel* de son logis natal, mais elle n’oublia jamais qu’il ne faut pas sourire des légendes et des mauvais esprits.

Le singe et la hyène

Un peu de malchance, et beaucoup de sottise, voici la recette d'un bonheur manqué.

Au temps heureux où les bêtes parlaient et pouvaient s'entendre, vivaient un singe fort habile, et une hyène qui, toute sauvage qu'elle fût, ne s'en montrait pas moins très adroite ouvrière. Elle rêvait de posséder une belle maison confortable qu'elle aurait construite de ses mains.

Or le singe, qui avait eu la même idée – mais dont l'esprit se montrait plus entreprenant – mit son projet à exécution. C'est ainsi qu'il rassembla du bois pour la charpente, et qu'il fabriqua le « ciment », fait de terre, de fumier et de paille, devant servir à consolider les murs. Ce premier travail accompli, il rentra dans sa vieille hutte, pour y reprendre des forces, et rêver à ce petit palais qui allait naître de tant d'efforts.

La hyène passa par là. Nul n'ignore la peur que la lumière inspire à ces énormes bêtes. Elles se terrent tout le jour et, la nuit venue, sortent de leur cachette. Guidées par un odorat subtil, elles découvrent alors le cadavre d'un oiseau ou d'une gazelle, ou les restes du festin trop copieux d'un lion, et s'en régalent.

En voyant les apprêts d'une nouvelle demeure, elle pensa : « Voilà de quoi réaliser mon rêve : tout est là pour bâtir ma maison. Peut-être quelqu'autre animal a-t-il été interrompu dans son travail ? Le fait est que le chantier paraît abandonné. Ou bien est-ce un miracle de trouver ainsi tout le matériel nécessaire ? Pourquoi alors ne pas mener à bien mon projet ?

Et joignant le geste à la parole, notre hyène, sans plus attendre, se mit à l'ouvrage, et alla se coucher juste avant que l'aube ne pointe.

À ce moment précis, le singe s’éveilla. Ragaillardi par une bonne nuit de sommeil, il arriva tout joyeux sur le chantier. Quelle fut sa surprise de trouver déjà la charpente en place, solidement plantée dans le sol !

— Tiens ! se dit-il, une bonne âme me sera venue en aide. Voilà déjà le gros œuvre terminé.

Il se mit à gâcher le *pisé* qui deviendrait, en séchant, un bon mur solide, et travailla tout le jour avec entrain, puis, le soir venu, il alla se coucher.

La nuit ramena la hyène. Elle était aussi crédule que le singe, et crut, tout comme lui, à l’intervention de quelque génie bienfaisant ; puis, se mettant à l’ouvrage jusqu’au matin, elle avança de bon cœur les travaux.

Bientôt la maison, à laquelle travaillaient sans relâche deux ouvriers, fut terminée.

Un beau jour, le singe y mit la dernière main. Il en fit le tour, heureux comme un propriétaire peut l’être.

C’était une confortable *toukoul.* Rien n’y manquait : le toit de chaume était disposé harmonieusement ; il avait été monté avec soin, et serait efficace contre les grandes pluies.

Les murs de *pisé* avaient été badigeonnés de chaux, et la porte s’ouvrait sur une grande pièce, où l’on avait disposé une natte, des tabourets à trois pieds, taillés, chacun d’entre eux, dans un même bloc de bois, et une cheminée rudimentaire.

Il fit une bonne flambée, et regarda tomber au dehors la nuit froide, avec cette joie que l’on ressent quand on est à l’abri, chez soi, bien au chaud.

À cet instant, la hyène s’approcha de la demeure.

— Aïe ! se dit-elle. Je sens une présence étrangère…

— Aïe ! se dit à son tour le singe – en entendant du bruit. Voilà une fâcheuse visite que je n’attendais pas. Il ne bougea point, mais dès qu’il eut aperçu le dos hérissé du fauve, il sauta par la fenêtre, préférant abandonner sa nouvelle demeure, plutôt que d’engager un combat qu’il savait inégal.

De son côté, la hyène, affolée par la lueur du feu et la lumière régnant dans la maison, prit peur et ne songea plus qu’à la fuite. De son trot saccadé, elle courut se réfugier dans la forêt, en jurant de ne plus revenir dans cette demeure maudite.

C’est ainsi que la jolie maison, qui aurait pu faire le bonheur de l’un ou de l’autre, fut abandonnée, car jamais, ni le singe, ni la hyène, peureux, crédules et stupides, ne revinrent dans cette *toukoul* qu’ils avaient eu tant de mal à construire.

Un amour conclu aux enfers

Non, non, et non… Je ne donnerai ma fille bien-aimée à personne. Mentouab est belle, riche, adorée, qu'a-t-elle besoin de prendre un mari, alors que la maison de son père lui offre tout ce qu'elle peut désirer ? Ainsi parlait le Ras Gouksa. Puissant, fier et redouté, il était aussi jaloux et borné. Resté veuf, alors que Mentouab n'était qu'une toute petite fille, il l'avait élevée avec un amour aveugle et exclusif. Elle était, il est vrai, le seul visage riant et gracieux du palais, mais elle n'en avait pas moins seize ans, c'est-à-dire l'âge où le rire s'interrompt souvent pour faire place au rêve.

Or Mentouab était amoureuse. Tout pouvait le laisser croire : elle ne parlait plus, ne mangeait guère, négligeait son cheval préféré et mettait des heures à s'endormir.

Cela remontait à la dernière fête de la *Timkat*, Épiphanie éthiopienne, que les prêtres célèbrent en exécutant des danses sacrées, rythmées par les tambours. Mentouab avait accompagné son père sur la place, où les diacres en chapes brodées s'abritaient sous des ombrelles frangées d'or, en brandissant des croix d'argent.

Elle s'était approchée du grand bassin où les futurs baptisés venaient d'entrer et, se mêlant à la foule, s'était aspergée d'eau purificatrice, selon le rite ancestral. Dans cette atmosphère de rires joyeux et de prières, elle avait croisé le regard d'un jeune et beau garçon, dont le *kouta* immaculé, la ceinture ornée d'un couteau ciselé, disaient assez qu'il s'agissait d'un jeune seigneur.

Son allure était fière, et sa façon de regarder la jeune fille disait combien il la trouvait belle. Mentouab baissa les yeux, mais conçut dès cet instant un sentiment des plus tendres pour cet inconnu. De son côté, le jeune homme, qui n'était autre que Lidj Afewerk – fils d'une famille des plus estimées à la Cour – mena une enquête tambour battant. Il apprit qui était la jeune fille, et envoya son meilleur ami poser les premiers jalons d'un projet de mariage.

C'était à cet ami que le Ras Gouksa venait d'opposer clairement son refus catégorique, mettant fin à toute discussion. L'ami dévoué n'eut plus qu'à se retirer, comme on bat en retraite.

En vain Mentouab, avertie de la démarche, avait-elle versé des pleurs ; en vain sa nourrice avait-elle exprimé son indignation devant ce monstrueux égoïsme paternel. Tout semblait désespéré.

Mais il en fallait davantage pour décourager Afewerk. Il pria son père de l'accompagner au palais, et de solliciter la main de Mentouab en bonne et due forme.

Hélas ! Le vieux jaloux les reçut avec la plus grande froideur, et demeura obstiné dans son refus.

— Ma fille n'est pas pressée de me quitter, et je tiens à la garder auprès de moi.

— Mais – répliqua Afewerk – puis-je vous répéter qu'elle aura tout ce qu'une jeune fille de haute naissance peut souhaiter ? De plus, il m'est revenu aux oreilles que ma respectueuse demande avait eu l'honneur de la toucher.

Alors le Ras Gouksa se leva et, abandonnant tout souci de politesse, se mit à hurler :

— Quoi ? La petite impudente a osé donner son avis ? Eh bien Sachez-le, et ceci sera mon dernier mot : personne ne l'aura, et seule la mort pourrait venir me la prendre.

— La mort, dites-vous ? questionna Lidj Afewerk bouleversé, qui avait cru mal entendre.

— Eh bien !… Oui, c'est une façon de parler, répondit le Ras Gouksa, ému lui-même par ce que la colère l'avait amené à dire.

Il demeura interdit, incapable de rien ajouter, et le silence qui tomba au milieu d'eux lui sembla sinistre et de mauvais augure.

Les visiteurs partirent, laissant derrière eux un homme angoissé. De son côté, Afewerk, conscient de l'échec de sa démarche, ne pouvait dissimuler son chagrin. Son père, qui l'aimait tendrement, lui dit :

— Allons ! Vas-tu abandonner la lutte avant même de l'avoir engagée ? À ton âge, la difficulté aiguillonne et Mentouab vaut bien que l'on se donne un peu de mal. Écoute, je crois pouvoir t'aider à arranger ton affaire.

— Mais n'avez-vous donc pas compris que nous n'obtiendrons rien par la douceur ?

— Tu as vu juste, mon fils, et c'est pourquoi nous convaincrons le Ras Gouksa par notre malice. As-tu vu sa colère, puis cette peur qui s'est emparée de lui ? C'était, à n'en pas douter, la réaction d'un faible, d'un craintif, superstitieux en diable. Nous allons en profiter pour lui donner une bonne leçon, tout en menant à bien notre projet.

— Mais comment ? dit Afewerk, incrédule.

— C'est très simple : tu vas prendre le meilleur de mes chameaux, tu mettras sur son bât un cercueil dûment ficelé, tu t'envelopperas d'un drap noir, et te muniras d'une lanterne. Ensuite, tu te rendras chez le Ras Gouksa et t'arrangeras pour le ramener ici. Étant donné l'état dans lequel nous l'avons laissé, ce sera chose aisée, car il sera plus mort que vif en te voyant ainsi accoutré. Je me charge du reste.

Ainsi fut fait. Afewerk, se conformant aux instructions de son père, prit le chemin de la maison du Ras. Quand il se présenta à la porte, les gardes postés devant l'entrée furent saisis d'une telle frayeur qu'ils prirent leurs jambes à leur cou, et disparurent sans demander leur reste. Afewerk guida alors son chameau dans la cour intérieure, s'approcha d'une fenêtre qui laissait filtrer un rai de lumière, et s'immobilisa. Le halo pâle de la lanterne soulignait l'aspect sinistre du spectacle.

Quand le Ras, intrigué par le bruit, jeta un regard dans la cour, il fut si terrorisé qu'il poussa un grand cri, et tomba évanoui aux pieds du jeune homme.

C'était lui faciliter la tâche : il n'eut plus qu'à charger le corps sur son chameau et à repartir, sans attendre le retour possible des gardes et des domestiques.

Il arriva bientôt chez son père. Ce dernier attendait avec impatience le résultat de son petit complot. Quand il se fut assuré que tout marchait à sa guise, il fit allonger le Ras dans le cercueil et déposer celui-ci dans sa pièce de réception, spacieuse, nue et sombre.

Quand le malheureux s'éveilla, il se frotta les yeux, se posa bien des questions, et se mit enfin à geindre :

— Aïe ! Aïe ! Où suis-je ?

— Tu es aux enfers, répondit le père d’Afewerk, dissimulé dans un coin de la pièce.

— Et qu’ai-je fait, mon Dieu, pour mériter cela ? Ma vie est sans tache, et je suis bon, sinon parfait.

— Mais… n’as-tu pas appelé la mort, en affirmant qu’elle seule pourrait te prendre ta fille ? reprit la voix.

— Aïe ! Aïe ! Ma chère fille ! Mon précieux bien ! C’est ma propre vie que je voudrais donner pour elle.

— Garde ta vie pour toi, ce n’est pas ce que l’on te demande.

— Et qu’est-ce donc ?

— C’est la chose la plus simple du monde, et la plus naturelle aussi : accorder ta fille chérie à l’homme qu’elle aime.

— Quoi donc ?

— J’ai dit : la laisser se marier. Sinon…

— Sinon ?

— Sinon, tu resteras ici, sans jamais la revoir.

— C’est bon, j’accepte – fit le Ras résigné. Tout, plutôt que de ne plus la voir.

— Te voilà raisonnable, enfin. Il te faut donc signer ton engagement, car on revient sur un mot, mais jamais sur un écrit.

Le vieux Gouksa se vit alors tendre une grande feuille déjà manuscrite, qui n’était autre qu’un contrat de mariage. Il signa, sans même prendre la peine d’en lire le contenu. Puis la lumière se fit dans la pièce : les domestiques arrivaient, portant des torches ; Gouksa était déjà sur pied, ne comprenant pas encore ce qui se passait. Était-il toujours aux enfers, à nouveau sur terre, ou déjà au ciel ?

Mais la porte s’ouvrit sur Mentouab. Prévenue de l’affaire, elle était arrivée en hâte, pleine de crainte, et aussi d’espoir. Dès qu’elle aperçut son père, elle se jeta dans ses bras, d’autant plus joyeuse qu’elle avait aperçu derrière lui Lidj Afewerk, dont le visage rayonnait de bonheur.

Il ne restait qu’à raconter la vérité, à se faire pardonner, et à préparer des noces qui devaient durer sept jours. Celles-ci furent somptueuses ; l’Empereur avait accordé en cadeau le tire de *Dedjaztnach* au jeune marié, ainsi que de nombreux bijoux d’or pour Mentouab.

Le Ras Gouksa, touché de cette faveur dont l’honneur rejaillissait sur sa fille, avait oublié sa rancœur et sa jalousie. Il découvrait donc, sans arrière-pensée, les plaisirs d’un père vraiment comblé, et ne cessait de proclamer –

non sans malice – qu’il fallait un séjour aux enfers pour découvrir le paradis sur terre.

Le poète, le moine et le soldat

Quand le jeune Kassa vint au monde, son père et sa mère furent emplis d'une grande joie et bâtirent pour lui de multiples projets. Mais l'Éthiopie traversait, en ce XIXe siècle, une période incertaine et troublée ; aussi, pour le préserver de tout mal et le mettre sous la protection de Dieu, décidèrent-ils finalement d'en faire un prêtre.

C'est ainsi qu'à l'âge où les petits garçons vont à l'école, le jeune Kassa entra au monastère de Ciancar, pour y apprendre la liturgie, le *Ghèze,* et la vie austère des couvents.

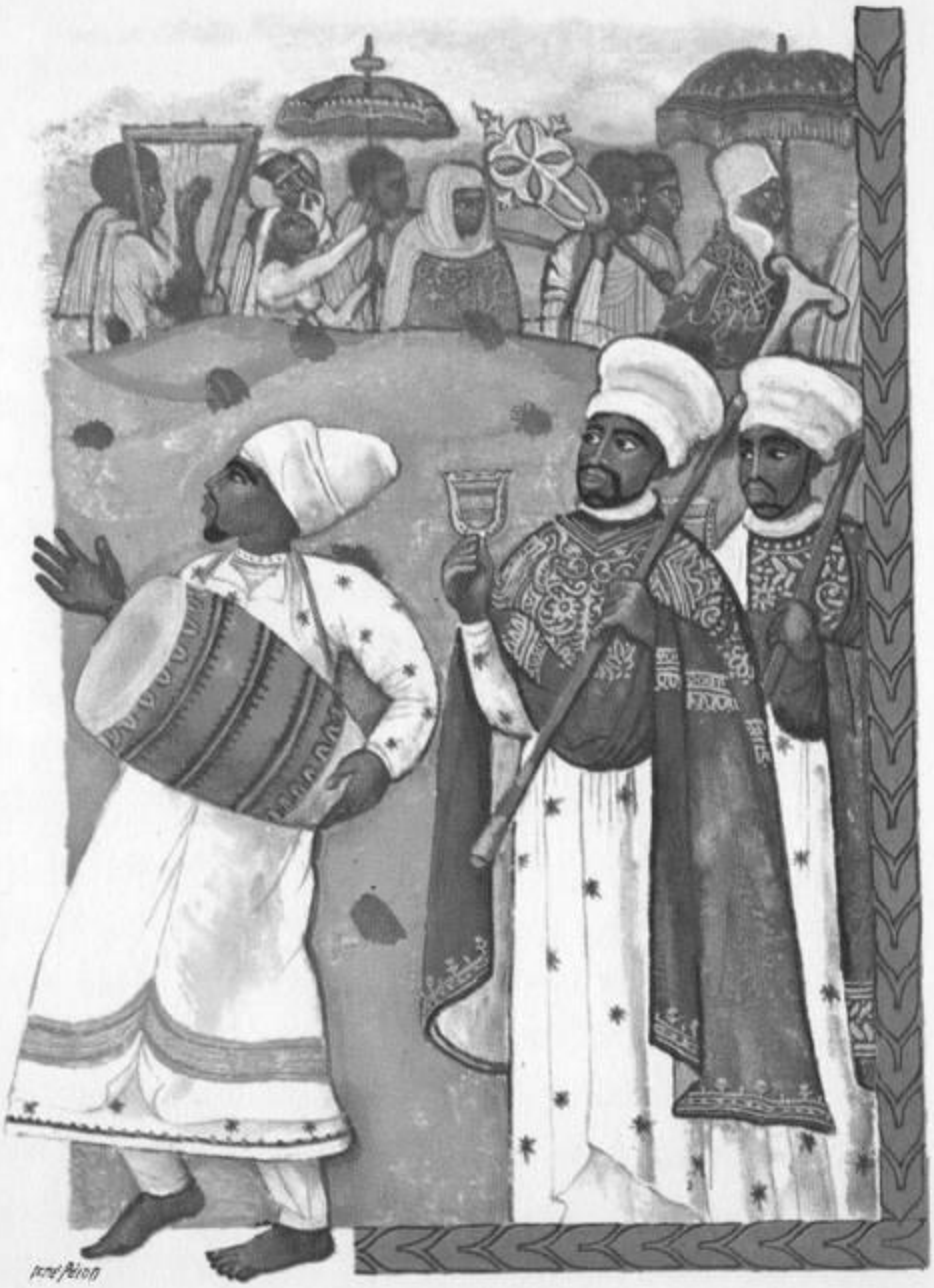
Lorsqu'il eut atteint sa dixième année, il pouvait déjà se vanter de savoir chanter l'office, rester à genoux des heures durant sur un mince tapis, se contenter pour toute nourriture d'un peu de piment et d'*ingerat.*

Cette vie rude n'était pas sans charme aux yeux de cet enfant sensible et mystique. Il aimait le calme de l'église, tout embaumée d'encens, les jeux simples des autres moinillons, et même la crécelle bruyante qui réglait leurs journées.

De temps à autre, il recevait la visite de sa mère ; il ne regrettait pas d'en être séparé, car il pensait qu'en la voyant si peu, il n'en avait que la meilleure part. Ainsi, la vie l'endurcissait, mais il gardait au fond de son cœur une grande tendresse et une étonnante fidélité à tous ceux qu'il aimait. Ce jeune ascète écrivait pour eux des poèmes, montrant déjà qu'il avait deux personnages en lui : le moine mystique, et le poète sensible. Il restait à découvrir le soldat, qui dormait et ne mettrait que quelques années à se révéler. En attendant, un événement allait déjà bouleverser sa vie.

Un matin, alors qu’il-se rendait à l’office, il fut surpris par l’agitation qui régnait ; partout les moines couraient ou tombaient à genoux, en implorant la miséricorde divine. Le petit Kassa n’était guère habitué à un pareil désordre : que signifiait-il ?

Hélas ! Il allait le savoir. Bientôt, il entendit un bruit de galop qui se rapprochait, puis des cris affreux où se mêlaient les voix de ceux qui tuent, et de ceux qui vont mourir.



Cela remontait à la dernière fête de la Timkat

Kassa n’ignorait pas que des pillards sillonnaient le pays, détruisant tout sur leur passage, sans épargner personne ; mais cette retraite sacrée lui avait toujours paru hors d’atteinte. Il resta un instant figé d’horreur, tant à cause du sacrilège qui était en train de se commettre, qu’à cause de la mort qu’il sentait maintenant toute proche ; puis, ranimant ce qu’il lui restait d’énergie, il ne songea plus qu’à sauver sa vie. Il fallait se hâter… déjà la horde de pillards parcourait les couloirs du monastère, enfonçait les portes, éventrait les coffres.

Il lui restait une chance de fuir : gagner le jardin, s’abriter sous un buisson touffu, où personne ne songerait à aller le chercher. Il se hissa sur le rebord d’une fenêtre et, après avoir vérifié d’un coup d’œil rapide qu’il ne risquait pas d’être vu, il se laissa glisser sur le balcon de bois qui ceinturait l’église ; puis, se coulant le long d’un pilier, il toucha le sol avec un soupir de soulagement. Il fallait encore trouver une cachette : il courut à grandes enjambées vers un épais taillis et s’y blottit, en bénissant le jardinier paresseux qui laissait la nature pousser à sa guise. Il ignorait encore que sa présence d’esprit et la rapidité de ses réflexes lui avaient sauvé la vie. Il était le seul à avoir échappé au massacre. Après leur départ, les pillards, qui avaient emporté les bijoux et les livres précieux, ne laissaient derrière eux que des cadavres et des murs en ruines.

Le malheureux enfant avait attendu la nuit sans bouger, angoissé par le silence qui avait succédé à tant de bruit. Quand l’obscurité fut totale, il réalisa que rester seul, dans un refuge aussi incertain que celui qu’il avait choisi, serait plus dangereux que de partir. Mais où aller ? – Il se souvint alors de son oncle, le Dedjazmach Kenfou. Il le connaissait peu, mais le savait très bon et très généreux. De plus, il habitait non loin du monastère : cette raison valait toutes les autres.

Kassa se mit en route. Il avait fait appel à tout son courage pour dominer sa fatigue et sa peur. Il marchait d’un pas rapide, résolu, sachant ce dernier effort nécessaire s’il voulait survivre.

Au matin, il arriva en vue de la maison de son oncle : cette fois, il était vraiment sauvé. L’accueil qu’il reçut fut aussi tendre et chaleureux qu’il l’avait souhaité, mais quand il put raconter la raison de sa présence, le massacre et la destruction du monastère, sa fuite miraculeuse, il n’y eut plus assez de bras pour le serrer, assez de voix pour le plaindre.

Ému par le calme et le courage de cet enfant si différent des autres, le Dedjazmach, qui savait lire dans les âmes, comprit qu’il n’avait pas devant

lui un être ordinaire, et décida de le garder. Quel bonheur ce serait pour lui de l'aider à poursuivre son éducation si tragiquement interrompue !

Avec l'accord de ses parents, Kassa demeura donc chez son oncle, et devint très vite un jeune homme capable de manier les armes aussi bien que la plume.

Sa réputation grandissait : il était de haute naissance, et son nom, déjà connu des plus grandes familles, parvint aux oreilles de la Reine Menen et du redouté Ras Ali, l'un et l'autre souverains de provinces voisines.

Or, le Ras Ali avait une fille fort belle, et d'une intelligence que l'on disait exceptionnelle. Kassa n'avait guère eu le temps jusqu'ici de songer à l'amour. Son goût de la perfection le détournait des jeunes filles ordinaires. Aussi, quand il entendit parler de cette princesse, différente en tous points des autres adolescentes du même âge, ne douta-t-il pas qu'elle lui fût destinée.

Ce sentiment, si nouveau pour lui, aiguillonnait ses talents de poète : il avait chanté les louanges de Dieu, maintenant, il parlait des beaux yeux de sa belle avec l'ardeur et l'habileté d'un troubadour.

« Ceux qui me torturent, fais-les geler comme la grêle.

« Et fondre comme la cire les chaînes qui me retiennent.

« Pour voler avec les anges vers celle que mon cœur aime. »

Ces obstacles dont parlaient ses poèmes n'étaient pas le fruit de son imagination. Ils étaient, hélas ! une réalité vivante. La Reine Menen était jalouse de sa réputation de jeune lion imbattable, et le Ras Ali – implacable ennemi des chrétiens – rêvait d'un empire musulman allant de l'Égypte au Soudan, un empire où Kassa n'aurait pas sa place.

C'était compter sans son courage : dès qu'il sut qu'Ali, avec l'aide de voisins arabes, ralliait des tribus à sa cause, il décida d'agir.

« Les anges qui voleraient avec lui, vers celle qu'il aimait » auraient des épées de feu. Il vaincrait les tribus, s'imposerait par la force, et arracherait à cette famille d'infidèles celle qui serait son épouse soumise.

Il se jeta donc à corps perdu dans une expédition punitive. Les Takrouris et les Chankalas n'étaient pas des adversaires faciles, mais qu'importe, il était sûr de vaincre ! Peut-être songeait-il aussi à tout ce qu'il savait de ces tribus sauvages et sans scrupules, qui n'hésitaient pas, au nom du Ras Ali, à terroriser les villages, à piller les monastères. Les années n'avaient pas effacé le souvenir tragique de son enfance, et Dieu ne pouvait que l'aider à venger les innocents.

Il n’eut pas de peine à faire campagne autour de lui, et à grouper une petite armée. Dès qu’il se sentit assez fort, il mit au point son plan de bataille, et partit sans plus attendre. La lutte fut plus âpre qu’il ne l’avait imaginée ; pourtant, au plus fort des combats, jamais il ne doutait du succès de sa cause qu’il savait noble.

La victoire fut éclatante. Sans véritable chef, mal organisées, les tribus n’avaient opposé qu’une résistance farouche mais inutile. Son armée les poursuivit longtemps, les obligeant à s’éparpiller dans une lamentable déroute. Puis Kassa prit le chemin du retour, auréolé de gloire, et adoré comme peut l’être un jeune dieu.

Or la Reine Menen, qui était l’alliée du Ras Ali, eut tôt fait d’apprendre la nouvelle. Entrant dans une rage folle, elle réunit ses ministres, et décida d’envoyer, le jour même, une expédition qui briserait l’armée de ce nouveau héros, devenu désormais beaucoup trop encombrant.

— Il est temps encore, pensait-elle.

Elle se trompait, car déjà il était trop tard. Les renforts envoyés au-devant de Kassa croyaient le prendre au dépourvu et combattre des hommes affaiblis. En fait, l’armée qui les vit fondre sur eux était tout animée par une ardeur décuplée par sa récente victoire.

La bataille fut terrible, et le choc sanglant, mais la victoire demeura dans le même camp. À l’annonce de cette nouvelle défaite, la Reine crut mourir de dépit. Pourtant, il lui fallait accepter les exigences de son vainqueur, et se montrer digne jusqu’au bout : elle reçut donc Kassa.

Dès qu’elle vit paraître ce guerrier qu’elle avait si longtemps jalousé et haï, elle sut qu’elle ne serait pas la plus forte. Elle se prépara à recevoir comme un choc ses demandes, qui seraient certainement exorbitantes. Allait-il réclamer une grosse somme d’argent, des terres et des troupeaux, sa liberté, sa vie ?

C’est alors qu’il parla, après s’être incliné, comme l’aurait fait un hôte de marque venant présenter ses respects à sa Souveraine.

— Majesté, le chef que je suis ne vient pas aujourd’hui en ennemi, mais en homme. Je pourrais obtenir, grâce à la victoire que le Dieu des chrétiens a bien voulu m’accorder, des biens matériels immenses. Mais je n’en veux à aucun prix. Ce que je désire est plus précieux que tous les trésors de la terre.

Menen frémit ; allait-il demander sa tête ? – Kassa vit son trouble et sourit.

— Ne vous ai-je pas dit que je ne venais pas en ennemi ? Alors, pourquoi cette crainte dans vos yeux ? Ce que je veux, c’est la main de Téouabèche, la fille de votre ami, l’infidèle Ali. Obtenez de lui qu’il consente à ce mariage, et il ne vous sera rien demandé en plus, à l’un comme à l’autre.

Tel était Kassa, fougueux et tendre. Il eut Téouabèche, mais aussi l’amour de celle-ci, réalisant ses trois rêves : être à la fois poète amoureux, soldat fougueux et fidèle à Dieu comme un saint moine.

La fabuleuse histoire de Théodoros

Le 8 du mois de mai 1855 reste pour l'Éthiopie mieux qu'un souvenir : l'anniversaire de sa naissance, la date marquant la fin d'une longue nuit sanglante, faite de pillages, de compromissions, de partages sans cesse remis en question.

Ce matin-là, cette unité toute récente avait trouvé une réalité, et un visage dont le pays pouvait être fier.

De partout, on était venu acclamer le nouvel empereur, on se massait en foule pour le voir… Certains, en signe de dévotion, jetaient leurs *koutas* au sol, pour en faire un tapis que viendraient fouler les sabots des mules blanches. Elles étaient dix, choisies pour traîner le carrosse impérial, char de triomphe des empereurs éthiopiens.

Soudain, un hurlement de joie courut dans la rue ; on se piétinait, on se bousculait, pour ne rien perdre du spectacle. Le cortège approchait dans un feu d'artifice de couleurs : pompons et rubans multicolores accrochés aux harnais des mules, cochers en vestes rouges, armes impériales peintes en jaune d'or sur les portes du carrosse.

L'Empereur – était-ce possible ? – était ce jeune homme que l'on distinguait derrière les fenêtres du carrosse. Comme il était grave, et beau, et rayonnant encore de ses dernières victoires !

Son nom, disait-on, il ne l'avait pas choisi au hasard. Des légendes populaires annonçaient depuis longtemps un héros nommé Théodoros : il viendrait au moment de la plus grande détresse, pour faire un grand pays de cette poussière de petits États. On se promettait cela de père en fils, mais l'on n'osait déjà plus y croire, quand celui que l'on acclamait aujourd'hui

avait réalisé cette unité tant attendue, et choisi de porter avec la couronne ce nom fabuleux de Théodoros.

Le chemin avait été rude : combien de luttes sans merci avait-il dû mener à bien, combien d'échecs avait-il dû essuyer pour savourer cette minute de gloire ! Tout avait commencé quelques années plus tôt, à Gondar, capitale d'une province du nord. Il avait appris que cette ville sainte était menacée par ses voisins musulmans, et cette nouvelle avait changé le cours paisible de son existence. Il avait rassemblé une armée, et huit jours plus tard, se battait pour regagner une à une les quarante-quatre églises, les maisons et les rues, déjà envahies par l'ennemi. Mais que pouvait une poignée d'hommes ramassée à la hâte contre ces tribus rompues au métier de la guerre ?

Impuissant, la rage au cœur, il avait été repoussé, laissant dans la ville en flammes une partie de ses compagnons d'armes. Quand il se revoyait, couvert de poussière et de sang, vaincu et défait, cela lui faisait encore mal. Pourtant, il était loin ce souvenir, d'autant plus qu'il était effacé et vengé. Au lendemain de cette défaite, il avait retrouvé sa femme tant aimée, la belle Téouabèche ; elle seule lui gardait son admiration et sa confiance, au moment où tout semblait perdu.

— Tu as sauvé l'essentiel – lui avait-elle dit – en te sauvant toi-même. Tu es le chef que tout le peuple attend, et dès aujourd'hui tu te conduiras comme tel. Pour te faire craindre et respecter, tu vas commencer par châtier ta vieille ennemie, la Reine Menen. Sais-tu qu'elle s'est publiquement moquée de toi en apprenant ta défaite ?

Comme les yeux de Téouabèche brillaient en disant cela ! – Quelle force il avait puisée en elle !

Aujourd'hui, elle était à ses côtés, sereine dans son manteau de cour et sous son diadème. Elle ne s'étonnait pas de cette ascension qu'elle avait prévue. Loin des fastes de cette journée, Menen, emprisonnée, attendait la fin d'une vie misérable où elle était plongée depuis des mois, regrettant ses paroles imprudentes. Ses autres ennemis étaient tombés l'un après l'autre. En quelques mois, un jeune homme sans histoire avait conquis plusieurs provinces : le Godjam, le Choa, le Tigré. Tout était allé si vite ! Le plus difficile restait à faire : consolider ce trône, organiser ce pays.

En entrant dans l'église encombrée de diacres et de dignitaires, le nouvel Empereur était conscient des difficultés qui l'attendaient.

Le *Wakchoum* posa sur sa tête la triple couronne d'or ornée de pampilles, et il la sentit peser de tout son poids.

Les fêtes du couronnement n'étaient pas terminées, que déjà l'Empereur était au travail. Il fallait briser, ou chasser, ceux qui viendraient se mettre au travers de sa route ; soumettre les Grands, repousser les envahisseurs gallas, faire plier les Musulmans.

Une première réforme s'imposait : venir à bout de la cour dissolue de Gondar, où depuis que la paix était revenue, les intrigues et la dépravation régnaient en maîtres. Théodoros, se souvenant de l'enseignement de la Bible, décida de détruire cette ville devenue maudite. Dans chacune des églises, à peine relevées de leurs ruines, les moines firent le bilan des trésors et des manuscrits à sauver. Le Palais fut abandonné, ainsi que chaque demeure, puis le feu embrasa la cité comme pour la purifier de tout le mal qui s'y trouvait.

Au moment de tout quitter, l'impératrice Téouabèche, pourtant si forte, ne put retenir ses larmes :

— C'était une ville de péché, dit l'Empereur, ému de ce chagrin, et comme pour s'excuser. Ne pleure pas sur elle, mais sur ceux qui vivaient dans l'erreur.

— Je pleure aussi sur moi, répondit la jeune femme, et sur la fin d'une vie qui était heureuse.

— Sois sans crainte, nous bâtirons une autre ville, encore plus belle. Nous dresserons nos murs au pays de mes pères, dans le Choa, où tout est plus beau, plus vert, et plus pur.

C'est ainsi que s'éleva Magdala, la nouvelle capitale de l'Éthiopie.

Ce fut une époque heureuse, que celle où l'on construisit après avoir détruit. Théodoros ne négligea rien pour complaire à sa femme, ajoutant un créneau par-ci, un jardin par-là ; mais Téouabèche avait vu juste ; à dévorer les autres pour se défendre et conquérir, le cœur de Théodoros s'était peu à peu endurci.

Un jour, il fit construire un canon. Au pays des lances et des poignards, qui donnaient la mort en silence, ce fut le début de la terreur. Puis vinrent les persécutions, le clergé catholique exterminé, ou exilé, l'*Abouna* Salama exécuté, sous prétexte d'impiété et d'immoralité. Bientôt, on mit le feu à des villages ; les habitants étaient préalablement enfermés dans leurs maisons. Dans la campagne, les paysans angoissés racontaient que des magiciens, changés en hyènes, en léopards furieux ou en souris ensorcelées,

répandaient la mort. Peut-être ne voulaient-ils pas croire encore à la cruauté de celui qu'ils avaient tant souhaité pour chef.

Téouabèche, qui n'avait cessé d'aimer et d'admirer son seigneur, souffrait en silence, craignant de le voir assassiné, n'osant se plaindre. Théodoros, qui lui aussi l'aimait toujours, n'avait guère le temps de la voir ni de l'entendre. Elle tomba malade sans qu'il s'en aperçût et, un jour qu'il sortait d'un conseil, une servante attachée au service de la Reine accourut en larmes au-devant de lui.

— Seigneur, un grand malheur vient d'arriver…

Mais elle ne put continuer.

— Eh quoi ! parle donc, fille de chienne, lui dit Théodoros avec brutalité.

— Ma Maîtresse bien-aimée nous a quittés.

L'Empereur s'affaissa sous ce coup du sort, sentant ses forces l'abandonner. N'osant y croire encore, il se domina, courut auprès de celle qui gisait déjà froide et, chassant courtisans, serviteurs et parents, il pleura longtemps sur elle.

Après qu'on eut enterré l'impératrice avec le faste voulu, commença une période de deuil : dans tout le pays, les femmes vêtues de noir, et les hommes portant le *chama* dénoué en signe d'affliction, attendaient le festin du quarantième jour. On tua des centaines de bœufs, on fit cuire des milliers de pains, et l'hydromel coula à flots. Rien ne devait être ménagé pour célébrer Téouabèche. L'Empereur se tenait à l'écart de ces fastes funéraires : il vivait avec son chagrin, passait ses jours à geindre et ses nuits à écrire des poèmes :

« Celle qui était dans le secret de bien des choses, est morte hier. »

Une année passa. Théodoros restait fidèle à son amour ; il ne s'occupait que des affaires de son Empire.

Un jour, il appela ses ministres :

— Nous avons brisé dans le pays tous ceux qui s'opposaient à notre grande tâche, leur dit-il. Il nous faut, maintenant que notre unité est solide, tourner nos yeux vers les infidèles, qui nous menacent et nous narguent.

— Les Égyptiens se sont montrés pourtant bien pacifiques, ces derniers temps, répliqua l'un d'eux, et nous n'avons plus à déplorer leurs bandes de pillards.

— Ce que vous me faites remarquer est exact – aussi ai-je parlé des Turcs, contre lesquels nous serons bientôt en guerre.

Les dignitaires murmurèrent entre eux sans oser contredire l'Empereur. Ce projet était pure folie, mais personne n'était assez fort pour arrêter le grand Théodoros. En vain, le patriarche du Caire arriva-t-il quelques jours plus tard, pour le dissuader. En vain, apprit-il – comme une offense – que la Reine Victoria lui refusait l'aide sollicitée.

Il ne connaissait plus désormais que le monde de ses rêves ambitieux, rien ne viendrait se mettre au travers de sa route ; au besoin, il ferait appel à la violence pour venir à bout des plus récalcitrants. Il commit alors une erreur : il fit emprisonner, à titre de représailles, le consul anglais et quelques Européens, décidant ainsi la Reine Victoria à intervenir.

Bientôt, les soldats de la Reine débarquèrent avec – on s'en doute – une mission bien précise à remplir : délivrer les prisonniers et vaincre l'orgueilleux Théodoros. Magdala, prise d'assaut par les troupes anglaises, résista héroïquement plusieurs jours. Théodoros ne voulait pas croire à l'infériorité de ses troupes, mais quand il aperçut l'ennemi se ruant à travers les brèches des murs, il sut qu'il n'avait qu'un moyen de refuser l'humiliation de la défaite, et se tua d'une balle de pistolet.

Par ce geste insensé mais courageux, il sauva sa légende et, en dépit de sa réputation de cruauté, il reste encore de nos jours le héros merveilleux que célèbrent les chants populaires.

« Là-bas, à Magdala, un cri a retenti.

« Un mâle est mort, qui n'avait rien d'une femme.

« Avez-vous vu là-bas mourir le Lion ?

« Il eût tenu pour une honte d'être tué par la main d'un homme. »

C'est ainsi que Théodoros vit toujours dans les esprits. Celui qui n'était – l'avez-vous reconnu ? – que le jeune moinillon amoureux de la belle Téouabèche, avait vécu et était mort en soldat, mais dormait d'un sommeil bercé par un poème qu'il aurait aimé composer lui-même.

La jeune fille au cercueil

Martha était de haute naissance. Fille de Ras, à l'époque où ceux-ci se partageaient l'Empire, elle avait connu l'enfance choyée des jeunes filles riches, que l'on retrouve encore aujourd'hui dans quelques familles privilégiées. Soirées de fête, matinées de sommeil, longues après-midi oisives, tel était son emploi du temps. Mais pour Martha, tout cela n'était plus qu'un souvenir. Son père, le Ras Oubié, qui régnait dans le nord du pays, avait été battu par son puissant et redouté voisin : emmené en exil, il avait eu, avant de quitter les siens, la consolation de pouvoir confier son enfant à l'abbaye de Dérach-Guié, où elle recevrait une éducation simple, mais qui saurait la préserver du mal. « Peut-être un jour, se disait-il, pourrai-je revenir auprès d'elle. »

Martha entra donc au couvent. Sa tristesse, si grande fût-elle, était celle d'une enfant ; elle n'oublia pas son père, mais sut s'adapter à cette nouvelle vie si austère. Son esprit curieux se satisfaisait de tout ce qu'on lui enseignait, et elle devint bientôt habile à lire comme à écrire.

On lui avait aussi appris à tisser les *chamas*, et elle savait en fabriquer de si fins, qu'elle pouvait faire passer l'une de ces vastes étoles à travers l'anneau de son doigt – ce qui est, en matière de *chama*, un critère de suprême réussite.

En un mot, elle devint ce qu'on appellerait une jeune fille accomplie. Les années passèrent ainsi, laborieuses et paisibles.

Un jour, un bruit infernal de chevaux lancés au galop s'annonça de très loin. Terrorisés, les moines, pensant aux *chiftas*, pillards tristement célèbres, n'eurent qu'une idée : cacher ce qu'ils avaient reçu de plus précieux :

quelques bijoux, des manuscrits enluminés et, naturellement, la jeune Martha, qui était un dépôt bien plus précieux encore. Que faire ? On courait partout, dans un grand bruit de chapelets, à la recherche d'une cachette sûre, quand l'un d'eux eut une idée merveilleuse. Dans un coin de la crypte, il y avait un tombeau désaffecté ; la princesse si menue pourrait facilement s'y glisser, et personne ne songerait à aller fouiller dans un cercueil.

C'était penser en moine, et non en soldat, mais la troupe s'approchait, il fallait faire vite. Quand les cavaliers eurent mis pied à terre, les religieux furent surpris de les voir si proprement vêtus, si bien rangés derrière celui qui paraissait être leur chef. Leurs manières étaient rudes, cependant ; ils entrèrent sans façon dans le cloître et envahirent le jardin. Leur chef fit alors rassembler les moines, plus morts que vifs, et qui pensaient à la pauvre Martha, abandonnée au fond de la crypte. Que deviendrait-elle s'ils étaient massacrés ? Le chef parla : « Nos intentions sont bonnes, et nous ne vous voulons aucun mal. Nous désirons simplement faire une halte. Mais vos airs ne sont pas ceux de bons chrétiens, et vos consciences ne semblent pas légères. Vous tremblez trop, pour des moines qui n'ont rien à cacher. Aussi, avant de nous abriter ici pour la nuit, je vais opérer une fouille avec mes hommes. Que personne ne bouge, sauf l'un de vous qui nous guidera. »

La troupe s'engouffra sur-le-champ dans le monastère désert, inspectant chaque cellule, chaque salle, n'oubliant pas le moindre recoin. Au bout d'un couloir, ils remarquèrent une porte dérobée, que leur guide cherchait à dissimuler. « Ôte-toi de là, lui dit une voix brutale, et laisse-nous enfoncer cette porte. »

Munis d'une torche, ils pénétrèrent dans la crypte. Le chef se planta au milieu, les bras croisés ; il avait l'air terrible, sous son casque rehaussée d'une crinière de lion. Les cercueils formaient autour de lui un cercle sinistre. « Qu'on ouvre celui-là », dit-il, désignant le tombeau où se cachait la jeune fille ! – Les moines l'avaient discrètement laissé entrouvert pour permettre à la malheureuse de respirer, et ce détail ne lui avait pas échappé. En un instant, le couvercle sauta, le guerrier s'approcha, tenant haut sa torche, et recula sans croire à ce qu'il voyait.

Au fond de sa sinistre cachette, une belle jeune fille vêtue de blanc était allongée, immobile, figée par la peur. Des larmes coulaient le long de ses joues, et l'on entendait le murmure d'une prière.

Charmé autant que bouleversé, celui qui n'était autre que l'Empereur tant redouté, l'ennemi du Ras Oubié, tomba à genoux. Quand il apprit que la

jeune personne n’était autre que la fille de celui qu’il avait vaincu quelques années plus tôt, il se hâta de la faire libérer, ordonnant qu’on la conduisit devant lui.

Le malheureux Ras, affaibli par sa captivité, n’attendait que la mort ; aussi, quelle fut sa surprise d’entendre, avec l’annonce de sa grâce, que son ennemi d’hier désirait le bonheur de sa fille et voulait l’épouser ! Il accéda bien volontiers à sa demande. L’Empereur avait la sincérité de ceux qui sont vraiment épris. Quant à Martha, elle n’eut pas de peine à accepter des mains de son père ce mari qu’elle aimait déjà en secret.

La légende de Za Michael Aragaoui

L'histoire sacrée de l'Éthiopie est auréolée de légendes, tout comme l'histoire de ses rois et de son peuple. Chacun de ses innombrables sanctuaires honore un saint qu'il veut plus grand, plus inspiré, plus rayonnant. « C'est dans une église d'Axoum qu'un diacre nommé Yared écrivit, sous la dictée d'un ange, les textes liturgiques et les psaumes qui sont encore chantés de nos jours, » – disent les uns. « C'est à Lalibela que revint l'honneur d'abriter le trône de David et l'Arche d'alliance », disent les autres. « Une croix resplendissante apparut dans le ciel de Debra-Berhan, dont l'abbaye devint l'abbaye de lumière. » « Et Tegoulète, ne reçut-elle pas des mains d'un généreux sultan un morceau de la vraie croix ? »

Ainsi court l'esprit de Dieu, que le peuple voit partout se manifester d'une ville à l'autre, réveillant la foi de tous par l'intermédiaire de telle église, de tel monastère, de tel saint.

Parmi les innombrables serviteurs du Christ, désignés par le ciel pour transmettre l'Évangile, il en est neuf que les Éthiopiens ont choisis à leur tour pour leur servir d'exemple. Les plus connus sont Afsé, Pantaléon, qui vécut à Axoum, Garima, que l'on vénère encore à Adoua, et Za Michael Aragoui, qui fonda le lieu de pèlerinage qu'est Debra-Libanos. La vie de celui-ci mérite qu'on s'y arrête un instant.

Michael avait eu une enfance toute simple et sans histoire. D'origine modeste, il avait été confié à des moines dès son plus jeune âge. Ce fait n'est pas rare dans un pays où les enfants sont nombreux : n'est-ce pas là le moyen de les mettre à l'abri de l'ignorance et de la faim ? – et ceci sans

qu'il en coûtât trop d'argent ! – Ainsi avait-il grandi puis, parvenu à l'âge adulte, était-il entré au couvent thébain de Saint-Pacôme. Là, il étudia les livres sacrés, les rites, la vie du Christ, l'histoire de l'Église copte. Enfin, se sentant assez fort, assez instruit et sage, il décida de partir à la recherche d'une retraite où il pourrait méditer et prier jusqu'à la fin de ses jours. Il dit adieu aux autres moines, ne pouvant s'empêcher d'être ému de les quitter pour toujours. Mais l'appel de Dieu fut plus fort que celui des hommes : Michael prit la route, pieds nus, le crâne tondu, avec pour tout vêtement une couverture drapée autour de lui, la taille ceinte d'une corde grossière. Sa seule richesse était une croix d'argent finement ciselée, qu'il tenait à la main, selon l'usage des religieux que l'on rencontre encore aujourd'hui sur les routes d'Éthiopie. Dans un grand linge, il avait serré un livre de prières et une petite écuelle de bois qui lui servirait à recueillir de l'eau pour apaiser sa soif.

Il parcourut les environs d'Axoum, attiré par la réputation de sainteté de cette région. « Dans cette campagne bénie de Dieu, pensait-il, je pourrai prier mieux qu'ailleurs. » Il cherchait un endroit retiré, où les voyageurs ne viendraient pas le déranger dans sa méditation. Il s'écarta de la plaine que des caravanes sillonnaient en tous sens, et s'engagea dans les montagnes. Il marchait déjà depuis longtemps, quand il arriva au pied de ce que l'on appelle là-bas un *amba,* sorte de plateau aux pentes abruptes, qui se dresse comme une citadelle naturelle dominant les alentours. C'était là le refuge rêvé, mais comment atteindre ce sommet inaccessible ?

Michael ne se découragea pas ; confiant dans l'aide de Dieu, il se mit à prier. Il aperçut alors, se coulant le long de la paroi, un gigantesque serpent. Il eut un frémissement d'horreur, mais sentit en même temps une force surnaturelle le clouer au sol. Le reptile descendait lentement, et le moine sentait s'évanouir la peur qui l'étreignait un instant plus tôt.

Quand la bête eut touché le sol, elle rampa jusqu'à lui puis, s'enroulant autour de sa taille, le hissa tout en haut de l'*amba,* évitant qu'il ne heurtât la pierre tranchante, ou se blessât aux buissons d'épines. Michael, qui s'était docilement laissé faire, arriva ainsi sans encombre au sommet.

Il vécut seul de longues années, comme il l'avait souhaité, ne sortant de ses méditations que pour cultiver le petit carré de terre qui subvenait à ses besoins. Un jour, sa présence ne fut plus un secret, ni la réputation de sa grande sagesse. Ce fut la fin de son tête-à-tête avec le Ciel. D'autres moines

vinrent se joindre à lui pour profiter de son enseignement, et bientôt ils construisirent un monastère.

Michael était mort entre-temps, léguant son message de sainteté à d'autres qui, suivant son exemple, vinrent s'installer là, loin des tentations du monde.

Le couvent se dresse toujours tout là-haut, vivant et solide. Pour y accéder, il faut s'accrocher à une corde tendue par des religieux prudents. Peu de gens risquent cette périlleuse ascension ! De temps à autre, une visite importante s'annonce : un évêque ou, plus rarement, l'Empereur lui-même. Alors, on voit descendre, cahotant d'une aspérité à l'autre, une énorme cage de fer : l'illustre visiteur pourra s'y installer, afin d'être hissé sans trop de risque. Ce moyen pittoresque, et très inconfortable, est le seul que les hommes aient pu imaginer…

Dieu ne devait plus jamais venir à leur aide, en les faisant monter jusqu'à lui : étaient-ils assez saints, pour mériter la faveur dont seul Michael avait été l'objet ?

La légende du Prêtre Jean

La légende du Prêtre Jean n'est pas une légende comme les autres. Ce personnage, qui fut à la fois un roi et un religieux, un ambitieux et un saint, n'a jamais existé.

Une légende, c'est une histoire vraie qui prend les dimensions du rêve… celle-ci est un rêve qui n'a jamais pu être vrai. Pourtant, combien d'hommes a-t-il inspirés, ce héros inventé par les hommes ! Combien d'aventuriers de la Foi n'a-t-il pas entraînés et perdus à sa suite !

L'aventure du Roi Jean commence dans un monastère. Il y a très longtemps de cela, vivaient deux moines, Samuel et Pisentios. Ils étaient aussi pieux que savants. Un jour, ils eurent la révélation de grandes choses, et résolurent d'entreprendre un ouvrage pour faire connaître à tous ce que le ciel leur avait dicté. Ces pages, que l'on appelle encore « les Apocalypses », racontaient que l'Éthiopie chrétienne dominerait le monde : « Un grand Empereur, disaient-elles, portera la guerre en Arabie, détruira La Mecque, et brisera l'Islam. L'Église copte d'Afrique poussera ses armées si loin qu'elle rejoindra l'Église de Rome, pour ne former qu'un grand empire ».

Ainsi, les moines avaient donné le jour à une idée merveilleuse. Leur tâche était terminée, la petite graine de légende était plantée, les hommes allaient la faire grandir, nous allons voir comment.

Quand les bateaux quittaient la côte éthiopienne, chargés d'or et d'ivoire, les marins emportaient avec eux une part de leurs rêves. Arrivés dans d'autres ports, ils déversaient avec leurs marchandises de quoi alimenter les conversations des longues soirées d'été, où il fait si bon respirer l'air du large. Ce pays chrétien si puissant, ce grand chef invincible qui le

gouvernait, n’existaient-ils pas vraiment, puisque l’on en parlait tant ? Certes, personne n’avait encore osé partir si loin, mais les équipages avaient-ils pu inventer cela de toutes pièces ? C’est ainsi que cette belle histoire de marins devint une réalité vivante, tant il est vrai que les hommes aiment à croire en un monde meilleur et exaltant.

Pendant longtemps, ce songe merveilleux devait rester inaccessible, mais le seizième siècle réveilla l’Europe endormie. L’heure des découvertes, des idées hardies et des voyages avait sonné. D’immobile qu’elle était dans l’esprit des hommes, la terre s’était mise à tourner autour du soleil. Christophe Colomb faisait route vers l’Amérique, Vasco de Gama contournait l’Afrique. Le moment était venu pour les téméraires de partir à la recherche de celui qu’on avait baptisé le Roi-Prêtre Jean. Déjà, quelques solitaires avaient embarqué, affrontant les tempêtes, le scorbut, et mille autres dangers, dans l’espoir de rencontrer ce chef fabuleux. Certains étaient rentrés déçus ; les autres n’étaient jamais revenus. Qu’avaient-ils vu ? Où donc étaient-ils morts ? Nul ne le saura jamais.

Loin d’être découragé par ces échecs, celui qui avait pris la tête des grandes expéditions aventureuses, le Roi du Portugal, désirait envoyer une armée sur les traces du Prêtre Jean. L’occasion allait bientôt lui en être donnée. L’Abyssinie, envahie par les Musulmans, se trouvait aux abois. L’Empereur était mort en captivité, tout paraissait perdu. Galateos, le Prince héritier, élevé à la dignité de Négus, n’avait plus qu’une solution : faire appel aux pays d’Europe. Son choix s’était judicieusement porté sur le Portugal. Or, faut-il rappeler que c’était dans cette partie de l’Afrique que vivait, pensait-on en Occident, le Prêtre Jean ? Quelle aubaine pour les Portugais qu’un tel prétexte à explorer ce pays !

Aussitôt après avoir entendu cet appel au secours, le Roi du Portugal réunit ses conseillers et les chargea de préparer une expédition qui dépasserait de beaucoup toutes celles envoyées jusque-là. Rien ne fut ménagé, et l’on dépensa une fortune en armes modernes, en équipements, en chevaux. Les caravelles furent chargées de canons, d’arquebuses, de poudre à feu et d’armes blanches. On avait prévu pour chaque soldat une armure complète, et il y avait des vivres et des remèdes pour des mois d’absence. Restait à trouver l’essentiel : le capitaine. C’est alors qu’entre en scène Dom Christovao de Gama. C’était un jeune aristocrate de vingt-six ans, fringant, empressé auprès des dames de la cour, apprécié par ses chefs et jalousé par les courtisans. Il était beau : le visage allongé, la peau mate, le

regard hautain, la lèvre mince, il portait son habit d'officier avec une rare élégance.

Quand il sut que le choix du Roi s'était porté sur lui, il n'en fut pas surpris. Son souverain le connaissait assez pour savoir son ardeur à vaincre. D'ailleurs, il souhaitait par-dessus tout aller vers ce grand chef religieux et militaire, son idéal de jeune soldat, celui auquel il aimerait dire : « Voici mon épée, elle est à votre service, pour la plus grande gloire de Dieu ». Ce fut dans cet état d'exaltation qu'il quitta le Portugal.

Après une traversée longue mais sans histoire, les bateaux jetèrent l'ancre devant Massaoua, où ils étaient attendus avec impatience. Quand le capitaine posa le pied sur cette côte africaine, il jeta un regard étonné autour de lui. Tout lui semblait nouveau, plus chaud, plus coloré, plus vaste. Un cortège se dirigeait vers le port. Comme ces hommes étaient bruns et beaux ! Nus jusqu'à la taille, ils portaient enroulée autour des reins une étoffe de couleur, et tenaient une lance à la main. Au milieu d'eux, un notable, abrité sous un parasol, était monté sur une mule. Il était vêtu de blanc, et portait une étole légère qui flottait librement.

C'est ainsi que l'Europe imaginait le Prêtre Jean, aussi Christovao sentait-il son cœur battre plus fort, à mesure qu'approchait la troupe. Quand celle-ci l'eut rejoint, le notable descendit de sa monture, s'inclina en signe de respect et de bienvenue, et se nomma : c'était le Vice-Roi du Tigré.

Il pria alors le Capitaine de le suivre sous une tente où tous deux pourraient organiser les jours à venir. Ce ne fut pas chose facile, l'un et l'autre ignorant presque totalement la langue de son interlocuteur, mais Christovao comprit que les combats étaient remis à plus tard. La saison des pluies battait son plein dans l'intérieur du pays, et rien ne pouvait être entrepris sous des trombes d'eau.

On se mit donc en route vers Debraroa. Le chemin fut difficile. Après la plaine brûlante, ce fut banalement la montagne, dressée comme un mur infranchissable et noyée de brume. On hissa à grand-peine les canons et les armes. Les chevaux étaient mal assurés sur les routes glissantes détrempées par les orages, mais on arriva sans dommage au campement qui avait été installé pour les nouveaux venus. Il fallut y attendre les premières fleurs de *Maskal* : elles annonçaient, avec le printemps, qu'on allait enfin se battre.

Des milliers de Tigréens – Éthiopiens du Nord – s'étaient joints aux Portugais. La Reine-Mère était venue en personne, dans ses longs voiles noirs, souhaiter la victoire à ses alliés et à ses troupes. Elle était surtout

porteuse d'un message : son fils, le Négus Galadéos, attendait dans le Choa, avec ses partisans, que les renforts viennent jusqu'à lui. Pour cela, il s'agissait de se frayer un passage à travers la plaine occupée par les soldats de Mohamed Gragne. C'était lui, le chef musulman tant haï, qui avait asservi et occupé l'Éthiopie, massacrant les chrétiens, brûlant les églises. Borgne, boiteux, il était l'image du mal : il était aussi l'homme à abattre.

On se mit en route, et dès le premier jour, on arriva près d'un *amba* tenu par l'ennemi. Ce pic était inaccessible, mais il n'y avait pas d'avance possible, tant qu'il serait occupé par les Infidèles. Debout sur ses étriers, le Capitaine le considéra un instant, comme pour le mesurer du regard, puis, tirant du fourreau son épée, il la tendit vers le ciel, et lui en fit l'offrande, après avoir baisé sa poignée en forme de croix. Alors, se tournant vers ses hommes, il poussa un cri qui les galvanisa tous, et se perdit dans un bruit de galop. Un canon pointé vers le fort ennemi tira un premier boulet. La détonation se multiplia à l'infini, couvrant le piétinement des chevaux. Un second boulet éclata comme un coup de tonnerre, provoquant une panique chez l'ennemi, qui cherchait maintenant à fuir. C'était à qui s'échapperait le plus vite, courant les bras levés, roulant du haut de la forteresse jusqu'en bas des pentes abruptes. Encadrés par les Portugais, les Tigréens eux-mêmes avaient difficilement dominé la peur que leur inspirait cette machine infernale. Mais une seconde vague ennemie fonça dans leurs rangs : ce fut alors une lutte à l'arme blanche, et tous se battirent comme des lions. Les Portugais, couverts de leurs armures, semblaient invincibles sur leurs rapides coursiers. L'épée de Christovao luisait comme la foudre, animée d'une ardeur surnaturelle.

Vers le soir, tout était redevenu silencieux, et la croix qui avait fait reculer l'Islam, était plantée tout en haut du fort. Presque sans reprendre haleine, l'armée regroupée, s'engagea en direction de Macallé. Une nouvelle bataille l'attendait, et cette fois l'Iman – chef religieux des Musulmans – avait pris la tête de ses troupes.

Les Portugais eurent tout de suite l'avantage. Les Tigréens habitués au feu n'étaient plus une gêne. Par contre, les Infidèles, à nouveau pris de panique au premier coup de canon, se replièrent en désordre, abandonnant des centaines de blessés et de morts, dont l'Iman lui-même.

Au soir de cette seconde victoire, le jeune Christovao entendit résonner en lui l'appel de Dieu. Il n'avait pas eu le bonheur de rencontrer le Prêtre Jean, mais ces batailles, il les avait gagnées en son nom. Désormais, il

n’abandonnerait la lutte qu’une fois réalisé son empire. Il en fit le serment sur son épée. Il fallait cependant reprendre son souffle. Dans les campements abandonnés par les fugitifs, il s’installa avec ses hommes, et demanda que le butin fût rassemblé pour être distribué aux soldats.

Or, les Infidèles, qui avaient de l’or, des armes et des vêtements, avaient également laissé quelques femmes. Enchaînées, elles furent amenées devant le Capitaine. Hélas ! Celui qui avait l’âme d’un héros avait le cœur d’un homme. L’une d’elles, qui faisait partie, dit-on, du harem de Mohamed Gragne, était d’une beauté remarquable. Ses cheveux défaits tombaient jusqu’à la taille, elle avait les yeux de jais des Portugaises, mais sa taille était plus élancée. En la voyant, Christovao fut submergé par un sentiment mêlé de douceur, de tendresse et de regret. Son pays lui parut soudain trop loin, et il n’eut qu’un désir : la garder pour lui. La tente du Capitaine, d’austère qu’elle était, fut richement parée de tapis, tapissée de soie. Avec leur chef, les soldats retrouvèrent l’odeur du vin et des viandes rôties, et au milieu de ces fêtes, le bonheur avait le visage alangui d’une femme de harem.

Pendant ce temps, Galadéos rongeait son frein, et attendait les alliés qui n’arrivaient pas : où était-il, ce Capitaine dont l’écho des victoires était venu jusqu’à lui ? Mohamed Gragne battait le rappel de ses-partisans. Les Turcs avaient envoyé des armes à feu. La haine aiguisait ses forces, autant que l’amour et la douceur de vivre usaient celles de son adversaire.

Dûment renseigné par ses espions, le chef arabe n’ignorait pas ce qui se passait à Macallé. Il avait éprouvé un sentiment d’amère jalousie à la nouvelle que sa favorite vivait sous la tente de son adversaire, mais sa fureur s’était apaisée, en comprenant le parti qu’il allait pouvoir en tirer. Christovao devait attendre la fin des pluies d’autant plus volontiers qu’il avait pris cette femme… il ne se méfiait de rien. Il fallait donc partir sans attendre le printemps, attaquer par surprise, et frapper les Chrétiens dans ce qu’ils avaient de plus cher et de plus précieux : leur chef.

Le Borgne avait vu juste : Christovao ne l’attendait pas à Macallé. Avant d’avoir pu se défendre, le camp fut encerclé ; le Capitaine, fait prisonnier, fut torturé et condamné à la peine capitale. Tout l’avait abandonné, en cette minute, lui qui avait tout reçu, mais il avait conservé l’essentiel : son honneur et son âme.

Il mourut avec courage, en priant Dieu qu’il n’avait oublié qu’un court instant. Sa fin exemplaire ne fut pas inutile, elle ranima la foi de ses

hommes et du peuple abyssin qui remporta, à la suite du jeune Négus, la victoire décisive. Les restes du Capitaine furent ramenés au Portugal, et vénérés comme des reliques.

Au siècle dernier, un savant découvrit chez un chef Galla une épée que toute la tribu honorait comme une arme merveilleuse, ayant appartenu à un grand chef chrétien. Il crut, à entendre la description qu'on lui fit de ce héros, qu'il s'agissait du Prêtre Jean. Mais en la regardant de plus près, il reconnut avec émotion, gravée sur la lame, la croix portugaise : c'était l'épée de Dom Christovao de Gama.

Le Négus et le Sorcier

L'histoire de Souneros se passe au début du dix-septième siècle. Quelques familles portugaises de grande lignée s'étaient installées en Éthiopie, ainsi que des religieux, qui étaient surtout des pères jésuites. Ceux-ci avaient construit des églises, cherché à instruire les indigènes, et traduit à leur intention les textes bibliques. Ils avaient donné au pays un essor dont ils pouvaient être fiers. En partie grâce à eux, Souneros était venu au monde à une époque où régnait une paix et une prospérité incontestables. L'Éthiopie n'avait pas connu cela depuis longtemps.

Souneros était noble, c'est-à-dire riche et choyé. Un jour qu'il suivait une chasse, il se perdit. C'était encore un jeune enfant, et il courait les plus grands dangers dans cette brousse hostile, mais il eut la chance de tomber aux mains d'une tribu Galla. Ces guerriers n'étaient pas très en faveur auprès des Amhara – dont Souneros était un pur produit – pourtant ils traitèrent le garçon avec bonté, et leur chef décida de le garder auprès de lui.

Bientôt, vif et doué plus qu'on ne l'est à cet âge, l'enfant sut tirer profit des leçons de ses maîtres. Il devint aussi habile dans l'art de se battre avec les hommes, que dans celui de chasser les bêtes sauvages. Puis, au nom de cette affection qu'il lui portait, le chef Galla le confia à un monastère, pour qu'il puisse y parfaire son éducation et être ensuite rendu à sa famille.

Après cette aventure, Souneros ne fut pas traité comme les autres princes que l'on élevait en serre chaude, dans une véritable forteresse. Placé aux côtés de l'Empereur, il le servit avec courage dans les combats.

Quand l’Empereur vint à mourir, Souneros – bien placé dans l’ordre de succession – fit quelques années de retraite, et fut enfin choisi et couronné à Axoum, dans le plus grand apparat. Devenu le chef incontesté du peuple Amhara, le Négus n’en oubliait pas pour autant sa rude éducation Galla : le faste de sa cour, les courbettes de ses vassaux ne l’empêchaient pas d’être clairvoyant. Il savait, entre autres, combien les Jésuites avaient réussi dans son pays. Ils étaient devenus un exemple pour le peuple, un appui pour les grands. Par contre, le clergé copte était impopulaire : sa violence, ses mœurs relâchées et dépravées étaient profondément choquantes. L’Empereur les jugeait sans indulgence ; il en vint à comparer les uns avec les autres, et décida de se convertir au catholicisme, qui correspondait mieux à son âme intransigeante. Pour cela, il fallait surmonter de grands obstacles, dont l’opinion publique n’était pas le moindre. Il fallait obtenir aussi l’autorisation d’entrer officiellement au sein de l’Église latine, et pour cela aller trouver son évêque, qui habitait à deux mille kilomètres au-delà d’Axoum.

Loin d’être effrayé par ce périlleux voyage, il s’engagea avec une petite troupe au travers de paysages inconnus, faisant halte le soir, et repartant à l’aube. Il passa par le Caffa – où poussa le premier plant de café, qui doit son nom à cette région –, troqua du sel, et des étoffes contre des fruits merveilleux qui étanchaient la soif pour des heures, et arriva devant le fleuve grondant du Guibié.

Celui-ci était infesté de crocodiles ; pour le franchir, il fallut à Souneros et à sa troupe bâtir un radeau assez vaste pour y entasser avec eux les mules, les bagages et les vivres, et s’armer de longues tiges de bois avec lesquelles ils pourraient écarter au passage ces bêtes hideuses.

Rien ne semblait devoir l’arrêter, quand il fut un jour abordé par de grands diables noirs qui saisirent le licol de sa mule et lui dirent sans façon de les suivre.

— Qui es-tu donc pour me parler ainsi ? dit Souneros à celui qui paraissait leur chef.

— Je suis l’envoyé du roi Gingero. Il vit sur l’*amba* que tu aperçois au loin, et désire te voir.

Cette prière ressemblait plus à un ordre qu’à une invitation. Tout Empereur qu’il fût, Souneros, se sentant isolé dans cette plaine inconnue, se laissa guider par l’étrange guerrier. On abandonna les mules au pied de *l'amba* où se dressait l’énorme bâtisse qui tenait lieu de palais au roi. C’était

un compromis entre le monastère et le poste d’observation militaire, mais ce qui frappait surtout, c’était son aspect peu engageant.

On se hissa jusqu’en haut à l’aide de cordes grossièrement tressées. L’ascension était rude, mais les diables noirs poussaient les uns et les autres, ajustant un nœud prêt à se défaire, retenant un pied sur le point de glisser… ceci, avec la sollicitude d’un maquignon qui conduit ses bêtes à la foire.

Quand ils arrivèrent devant le roi, ils furent surpris de trouver un petit homme tout noir, aussi sec qu’une racine, portant pour seul vêtement une peau de léopard. Son regard étincelait d’une lueur étrange, et le Négus comprit bien vite qu’il avait affaire à un redoutable sorcier.

— Sois le bienvenu, voyageur, dit celui-ci en s’inclinant – toi et tes amis trouverez ici de quoi faire une halte confortable. Vous repartirez demain, frais et dispos.

Puis il frappa dans ses mains. Des serviteurs apparurent, chacun portant un plat fumant, du pain bien doré, des gâteaux et du vin. En un instant, ils disposèrent sur des nattes des montagnes de vivres, et allèrent se placer derrière les convives. Gingero engagea d’un geste ses invités à faire honneur au repas, mais leur dit qu’il n’y participerait pas.

Tous se montrèrent d’abord indécis, puis, la faim étant plus forte que la crainte, ils se jetèrent sur les plats. Or, chose étrange, au fur et à mesure qu’ils mangeaient, le contenu des écuelles se renouvelait comme par enchantement. Il en était de même pour le vin qui pétillait dans les verres. Sa couleur était engageante, mais Souneros ne s’y fia point. Il feignit néanmoins d’y tremper les lèvres, car le sorcier lui coulait de longs regards inquisiteurs, et paraissait désireux de le voir boire abondamment. Il lui fut par contre impossible de prévenir ses compagnons, qui vidaient de grandes rasades, et se montraient aussi gais et bruyants qu'on peut l’être à la fin d’un banquet.

Quand le repas fut terminé, Gingero frappa à nouveau dans ses mains, et les reliefs du festin disparurent comme ils étaient venus. Il fit circuler de longues pipes bourrées d’un curieux tabac et les invités, très amusés, en tirèrent quelques bouffées qui remplirent bientôt la pièce d’une épaisse fumée. Une fois encore, Souneros s’abstint de faire comme les autres : il porta le tuyau à sa bouche et au lieu d’inspirer, souffla doucement avant de le passer à son voisin. Bientôt, l’atmosphère devint irrespirable. Les hommes se mirent à tousser et à gémir. L’un après l’autre, ils s’étaient

affaissés, et Souneros vit avec horreur qu'ils se couvraient d'une fourrure raide et hérissée.

Peu à peu les plaintes se transformèrent en cris d'animaux, et il n'y eut plus autour du Négus qu'un troupeau de hyènes. Il fallait faire vite, et fuir avant que la fumée ne se dissipât. Il rampa vers la porte, et se mit à courir dans le couloir qui menait à la sortie : il avait des ailes. En quelques secondes, il fut au bord du précipice, saisit une corde, et se laissa glisser jusqu'en bas. Par miracle, les mules étaient encore là, avec les couvertures et les vivres. Il enfourcha l'une d'elles et, stimulant les autres de la voix, s'éloigna de ce cauchemar. Sous la lueur de la lune, on voyait se dessiner la silhouette inquiétante du sorcier, qui ne pouvait désormais plus rien contre lui.

Cette tragique nuit avait mis fin à l'expédition de l'Empereur. Seul, le voyage n'était plus possible. Rentré chez lui, le Négus, brisé par son aventure, pleurant ses compagnons, ne trouva pas à son goût les murmures de ceux qui avaient toujours été contre sa conversion. Cet échec n'était-il pas ce qu'ils souhaitaient ? Furieux, le cœur débordant de rancœur, il entreprit de réduire l'opposition, et de clouer les bouches une fois pour toutes. Des sanctions terribles furent prévues contre les rebelles : on pendit, on brûla, on coupa les langues – cruautés qui déchaînèrent une révolte générale. Prêt à se battre, Souneros se lança à la tête de ses fidèles soldats pour écraser l'opposition, qui avait rassemblé une armée, et n'eut aucune peine à la vaincre. Pourtant, cette victoire ne lui avait donné aucune joie : c'étaient ses propres frères qui avaient répandu leur sang et qui s'étaient entre-tués.

Il ne lui restait qu'à abandonner la lutte : puisque son cœur restait attaché à la religion de son choix – celle de Rome – et qu'il ne pouvait convaincre ses sujets, il préféra du moins arrêter le massacre. Après avoir abdiqué en faveur de son fils, il prononça une amnistie générale. Il léguait des institutions, une justice organisée, et des rites qui devaient beaucoup à l'influence catholique.

Souneros aurait pu être, si son entreprise avait abouti, ce prêtre Jean qui aurait mené son pays à la conquête du monde, après l'avoir rapproché de l'Église de Rome ; mais il n'en avait pas l'étoffe. Il fut, et il reste, « le Négus au sorcier ».

Le calife et les quatre rois

vitez toute querelle avec les Éthiopiens… Ils ont reçu en partage les neuf dixièmes du courage de l'humanité. Voilà ce que Mahomet nous a conseillé : qui sera assez fort pour ne pas entendre une parole aussi sage ? Ainsi parlait un vieux conseiller, prudent comme un serpent et malin comme un singe, s'adressant au grand Calife d'Arabie, chez lequel il était venu boire du café, tout en fumant le narguilé.

Or, le Calife avait de gros ennuis : ses voisins abyssins, querelleurs et audacieux, débarquaient de temps à autre sur un point de la côte, et pillaient tout ce qui pouvait être entassé sur leurs felouques. Puis ils repartaient sans que leur fût fait aucun mal, tant ils inspiraient de crainte.

— Écoute-moi, plutôt que d'invoquer une parole que je n'ignore pas plus que toi. Notre vénéré Mahomet – que Dieu ait son âme – ne nous a pas demandé de nous laisser piller par des chrétiens !

— Mieux vaut être volé qu'être mort, dit le conseiller, en hochant la tête.

— Soit, repartit le Calife – mais cette fois la coupe est pleine, et ma décision est prise. Ils veulent la guerre, ils l'auront. Comment pourrais-je faire autrement ? ajouta-t-il, en laissant retomber ses bras avec impuissance. Tu sais que je dois me marier avec ma jeune cousine ?

— Certes, je le sais, et je ne vois pas en quoi cela concerne tes griefs contre les Abyssins.

— Laisse-moi finir mon histoire, dit le Calife avec impatience, et tu comprendras. Ma belle Fatima n'est pas décidée au mariage, et je ne la veux pas par contrainte. Or hier, la petite futée est venue rendre visite à ma mère. Elle se trouvait dans le salon d'honneur où sont accrochés les portraits des

souverains d'Espagne, de Byzance et de Perse. Je l'observais de derrière une tenture, qui regardait fixement ces trois têtes couronnées.

— Voilà les rois que mon fils, le grand Calife, a vaincus, dit ma mère avec fierté, en les désignant de la main. Qui peut se vanter d'être plus puissant que lui ?

— Celui qui en a vaincu un quatrième, dit tranquillement Fatima. N'y a-t-il pas encore un souverain bien en place sur son trône ?

Ma pauvre mère a manqué s'étrangler, mais moi, j'ai compris que cette petite chose fragile et désirable était aussi avisée qu'un vieux ministre, et que je n'aurais son estime et sa main qu'une fois asservi mon voisin, le Négus.

— Fort bien, dit le Conseiller, mais alors suis mon conseil. Pour gagner le défi de Fatima, il te faut jouer au plus fin avec tes adversaires, et les battre avec leurs propres armes. Le Négus fait mine d'ignorer les *chiftas,* qui viennent sur son ordre ramasser un butin à notre barbe… Eh bien, tu enverras des pirates qui détruiront ces mêmes *chiftas,* sans que tes ordres soient connus de personne.

— Mais n'est-il pas plus digne de moi de déclarer la guerre ?

— Non. L'important est de la gagner. Et si tu agis comme je te l'ai dit, tu seras un homme heureux avant qu'il soit longtemps, s'il plaît à Dieu.

Ainsi fut fait. Les marins arabes hissèrent la voile et, sans crier gare, se partagèrent les nids de pirates qu'étaient devenus Massaouah, les îles de la mer Rouge, et Adoulis d'où l'on embarquait l'ivoire. L'un après l'autre, sans qu'il y eût besoin d'une guerre, ces soldats déguisés en pêcheurs détruisirent, en les prenant par surprise, les repaires que leur Calife n'aurait jamais osé attaquer à visage découvert. Bientôt, il n'y eut plus à leur place que des ruines fumantes. Un poète, dit-on, les décrivit avec émotion. Mais personne n'aurait su raconter la joie du Calife qui, ayant fait accrocher le portrait du Négus auprès des trois autres, fit venir la jeune Fatima – et cette fois, sans l'intervention de sa mère.

— Alors – lui demanda-t-il – y a-t-il quelque chose de changé dans cette pièce ?

— Oui, Monseigneur, mon cœur : il était l'enjeu d'un défi que vous avez relevé et gagné.

Et s'inclinant profondément, elle lui donna sa main, en dissimulant un sourire qui était un gage de bonheur.

Le Calife avait eu besoin d’abattre quatre Rois pour gagner la partie, mais elle en valait la peine, il n’en doutait pas.

La pierre précieuse et le serpent

La terre tourne autour du soleil… »

« Mais non – dit une légende éthiopienne – la terre est un agneau encerclé par deux serpents, Béhémot et Léviatan, qui se tiennent réciproquement la queue dans la gueule, dans un geste de protection ».

C'est à cette croyance que les reptiles doivent d'avoir, dans certaines provinces d'Éthiopie, un traitement de faveur. On n'y fait aucun mal au serpent familier de la maison, ni à ceux qui vivent près des points d'eau où les femmes se rendent avec leur cruche. Les petits bois entourant les sources peuplées de couleuvres sont considérés comme sacrés. On raconte enfin une étrange aventure, qui met en scène, comme au Paradis terrestre, un homme, une femme et un serpent.

Amdé était un jeune garçon habile, adroit et vif. Il vivait heureux dans son village, et sa vie n'aurait pas été l'objet d'une telle histoire, s'il n'avait eu la passion de la chasse et le goût de relever les défis.

Il passait ses journées à suivre la piste d'un lion, ou à guetter les troupeaux d'éléphants qu'il éventrait d'un coup de poignard, après s'être jeté entre leurs énormes pattes, d'une façon qu'il était seul à ne pas trouver téméraire.

Un jour, il apprit que la fille du Roi, charmante entre toutes, mais gâtée à l'excès, désirait posséder une pierre rare. C'était, disait-on, la pierre précieuse qu'un serpent portait dans la bouche. Cette pierre, très brillante, permettait à celui-ci d'éclairer sa marche pendant la nuit et de se rendre au cours d'eau où il avait l'habitude de se désaltérer. Au moment de boire, le reptile déposait la pierre magique sur la mousse. Beaucoup l'avaient vu

briller comme une étoile sans oser s’en approcher, par crainte de l’animal que l’on disait fort venimeux.

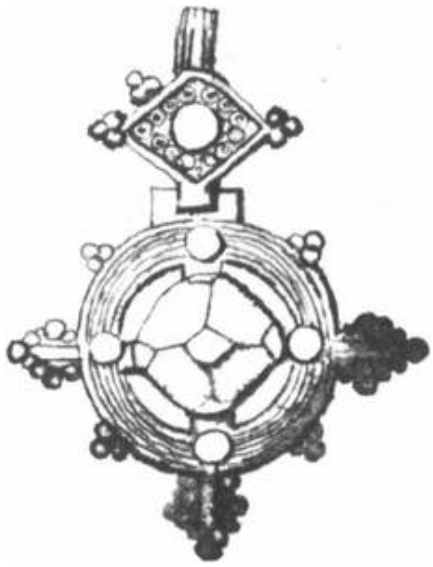
Le Roi, qui était bon jusqu’à la faiblesse, désirait avant tout complaire à sa fille, et avait promis fortune et noblesse au chasseur hardi qui s’emparerait du précieux trésor. Amdé n’hésita pas un seul instant et, qui mieux est, ne douta pas de sa réussite. Il observa les habitudes du serpent, repéra l’endroit exact ou il avait coutume de se rendre, et y creusa un trou, juste assez grand pour s’y blottir entièrement. Quand il fut prêt, il s’y glissa et en coiffa l’orifice de son bouclier. La nuit tombait. Bientôt une lueur apparut, avançant vers la berge : le serpent s’approchait de l’eau. Sans hâte, il déposa sa pierre précieuse, et alla boire à la rivière.

Amdé allongea alors prestement le bras pour se saisir du diamant magique, et l’enveloppa dans un coin de son *Kouta ;* puis il coiffa à nouveau l’ouverture de son bouclier, le maintint solidement sur sa tête et attendit.

Le serpent ne tarda pas à arriver. Voyant que son diamant avait disparu, il entra dans une violente colère, et se précipita sur le bouclier, devinant bien ce qui se cachait dessous. Il le frappa de sa tête, avec une force inimaginable ; le pauvre Amdé croyait recevoir une pluie de pierres, mais il tint bon, et le solide bouclier en avait vu d’autres… À la fin, le reptile épuisé s’éloigna, et alla mourir sur les galets.

Le courageux garçon sortit avec prudence et constata bientôt qu’il ne craignait plus rien. Il partit à grands pas vers le Guebi, guidé par la lumière de la pierre magique mieux que par une lanterne.

Quand le Roi vit ce tout jeune homme, il ne crut pas d’abord avoir affaire au héros qu’il attendait, mais Amdé ouvrit ses mains où brillait le diamant et le doute ne fut plus possible devant ce témoignage merveilleux. Alertée par les cris d’admiration de tout le Palais, la Princesse accourut, poussa une exclamation de joie, et offrit en échange du bijou mieux que la fortune et le titre promis par son père… Disons que la pierre précieuse du serpent devint un bijou de noces…



LEXIQUE

Abouna : Nom que l'on donne aux évêques éthiopiens.

Amba : C'est une sorte de montagne inaccessible, aux pentes abruptes. Insolite et inattendue, elle se dresse habituellement au milieu d'une vaste plaine déserte.

Askari : Soldat.

Cat ou « Kat » : C'est une drogué que l'on mâchonne. Elle a l'aspect des feuilles de tabac. Les pauvres y trouvent un dérivatif à leur misère et à leur faim.

Chama : Étole de laine blanche tissée aussi finement que possible et décorée à chaque extrémité d'une broderie de couleur vive.

Dedjazmach : Titre militaire donné au chef de l'aile droite d'une armée, le Kegnazmach conduisant l'aile gauche. Ces titres sont aujourd'hui plutôt des titres de noblesse que de fonctions.

Galla : Tribu éthiopienne considérée comme sauvage et campagnarde par la tribu des Amharas. Ces derniers occupent en effet la région où s'est bâtie la capitale Addis-Abeba.

Ghèze : Langue éthiopienne classique et savante, utilisée pour les textes religieux, les chants liturgiques et les prières.

Guebi : Palais d’un roi ou d’un seigneur.

Ingerat : Crêpes grises, faites avec de la farine de « tef », qui accompagnent traditionnellement le *watt.*

Kouta : Étole assez semblable au *chama.* Elle est plus lourde, et généralement destinée aux hommes. Ils la drapent avec des gestes savants et rituels, presque impossibles à imiter.

Lidj : Veut dire fils, en langage courant. Il est aussi employé comme un titre, pour désigner le fils d’un Ras. Dans ce cas, il précède toujours le prénom.

Maskal : À la fin de septembre, c’est-à-dire au moment où les trois mois de grandes pluies prennent fin, les champs se recouvrent de petites fleurs jaunes en forme de croix. Elles sont à l’image de cette fête qui célèbre en même temps le culte de la croix et le retour du printemps. Elle est joyeuse entre toutes, cette « fête de la Maskal », qui rend un même hommage à Dieu et aux saisons.

Ras : Titre de noblesse assez comparable à celui de Duc.

Tedj : Hydromel. C’est une boisson plus courante en Éthiopie que le vin.

Tigré : Région située au nord de l’Éthiopie. C’est là que vécut la Reine de Saba.

Tilapia : Poisson assez semblable à la perche, que l’on trouve abondamment dans les lacs éthiopiens.

Timkat : Fête de l’Épiphanie, qui se place au début du mois de janvier. Les cérémonies religieuses ont lieu en plein air, généralement en présence de l’Empereur. On baptise ce jour-là par immersion, tandis que la foule vient autour du bassin pour s’asperger d’eau. Les prêtres exécutent une danse sacrée, en s’accompagnant de chants, et en frappant des tambours.

Toukoul : Maison ronde en terre battue – appelée aussi « Tchika ». C’est la demeure traditionnelle de l’Éthiopien. Elle est pittoresque, rationnelle, et charmante.

Wakchoum : Titre de noblesse donné à celui auquel reviendra l’honneur de couronner l’Empereur en cas de succession.

Watt : Plat national éthiopien, composé de piments, d’oignons, de viande hachée ou de poulet, que l’on a longuement fait mijoter ensemble.

This file was downloaded from Z-Library project

zlibrary

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.se singlelogin.re go-to-zlibrary.se single-login.ru

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library